

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA MAÎTRISE EN LETTRES

PAR MYRIAM BACON

*LA PENSÉE MATERNALISTE À L'ŒUVRE.  
UNE LECTURE DES AVENTURES DE PERRINE ET DE CHARLOT  
DE MARIE-CLAIRE DAVELUY*

DÉCEMBRE 2012

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

« Dans le domaine intellectuel [...] la place que nous occupons est restreinte et nous devons saisir toutes les occasions de nous la tailler plus large en entourant notre geste d'un caractère de légitime revendication. »  
- Marie-Claire Daveluy

*Pour Anne et Simon*

## REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer ma gratitude envers ma directrice de recherche, madame Lucie Guillemette, sans qui la réalisation de ce mémoire n'aurait pas été possible. Son exemple et son indéfectible confiance ont été de précieux alliés. Merci à mon conjoint pour son appui sans faille. Toute ma gratitude à ma famille pour ses encouragements soutenus. Merci à l'équipe du service du prêt entre bibliothèques qui a su mille fois dénicher les ouvrages qui ont nourri ce travail. Je désire enfin remercier le Fonds de recherche sur la société et la culture du Québec et le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada pour leur appui.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	iv
TABLE DES MATIÈRES .....	v
LISTE DES ANNEXES .....	vii
RÉSUMÉ .....	viii
MOTS-CLÉS .....	ix
PRÉFACE .....	x
INTRODUCTION .....	1
0.1 Une comtesse de Ségur oubliée ? Recension des travaux sur Marie- Claire Daveluy .....	1
0.2 La maternité et la famille au sein des féminismes égalitaire, radical, et postmoderne .....	4
0.3 Une nouvelle approche des conceptualisations de la maternité. Le maternalisme .....	9
0.4 Les « enfants » et les « femmes » comme <i>autres</i> . Le statut du texte pour la jeunesse .....	12
0.5 Justification de l'approche critique .....	15
CHAPITRE I CONTEXTE DISCURSIF : DISCOURS ÉDITORIAUX ET MATERNALISME .....	22
1.1 <i>Docere et delectare</i> . Les débuts de la littérature pour la jeunesse au Canada français et présentation du corpus .....	22
1.2 Écrire comme une mère. Une rhétorique maternaliste chez Marie- Claire Daveluy .....	29
1.2.1 Maternité et espace public au sein du discours maternaliste .....	29
1.2.2 <i>Ethos</i> maternel dans la série de Perrine et de Charlot .....	32
CHAPITRE II TEXTE ET CONTEXTE : CONSTRUCTION DE MODÈLES FÉMININS AU PASSÉ DANS LA SÉRIE DE PERRINE ET DE CHARLOT .....	39
2.1. Une protohistoire des femmes au début du XX <sup>e</sup> siècle .....	40
2.2 Attester de la présence des femmes dans le passé .....	43
2.3 Trouver des modèles dans le passé national .....	46
2.3.1 De l'interchangeabilité des personnages féminins .....	52



## LISTE DES ANNEXES

Annexe A : Résumé de la trame narrative des romans de la série de Perrine et de Charlot .....	118
Annexe B : Alfred Laliberté et M.-E. Charest, <i>Monument Louis Hébert, Marie Rollet et Guillaume Couillard</i> .....	124
Annexe C : Francisco de Zurbarán, <i>La maison de Nazareth ou L'enfant Jésus se blessant avec la couronne d'épines</i> .....	126
Annexe D : Institut de la statistique du Québec, <i>Évolution du nombre des naissances au Québec en fonction du temps, au Québec, au XX<sup>e</sup> siècle</i> .....	127



## RÉSUMÉ

Considérée, hier, comme une « comtesse de Ségur » du Canada français et, aujourd'hui, comme une pionnière de l'histoire des femmes au Québec, Marie-Claire Daveluy compte parmi les auteurs les plus prolifiques de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Forte d'une production intellectuelle qui s'étend sur un demi-siècle, l'auteure de même que ses écrits sont aujourd'hui presque totalement absents du spectre de la recherche universitaire. Cette absence tient en partie de la difficulté d'appréhender le corpus daveluyen au moyen d'une grille d'analyse classique issue des premiers moments de la recherche en études sur les femmes. Le présent mémoire revisite différentes productions de l'auteure à la lumière du maternalisme, un outil qui, au cours des dernières années, a permis une nouvelle compréhension des discours sur la maternité nés des réseaux féminins québécois d'avant la deuxième vague du féminisme. En proposant de réexaminer la série pour la jeunesse de Perrine et de Charlot à la lumière du maternalisme, ce mémoire se pose en faux vis-à-vis de postulats qui ont mené à une lecture antiféministe de l'œuvre de Daveluy. En articulant la réflexion proposée autour de la tension texte/contexte, il veut montrer que les textes analysés (romans, écrits épistolaires et interventions publiques de l'auteure) mettent en avant les compétences des femmes dans l'espace privé sans pour autant associer celles-ci à une posture de passivité dans l'espace public. Posés en lieu de passage entre les sphères privée et publique, les textes de Marie-Claire Daveluy proposent des modèles féminins qui constituent de véritables leviers argumentatifs de la pensée maternaliste telle qu'elle se donne à entendre durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

**MOTS-CLÉS**

Marie-Claire Daveluy, littérature pour la jeunesse, maternalisme, féminisme, contexte littéraire

## PRÉFACE

Selon Éric Bédard, le conservatisme canadien-français, serait « plus ou moins disparu du débat public [et] devenu, avec le temps, complètement étrang[er] à la plupart des modernes que nous sommes [...] »<sup>1</sup>. Alors que le discours féministe contemporain apparaît de plus en plus morcelé<sup>2</sup>, émaillé qu'il est encore des grands projets ayant marqué l'histoire des femmes du XX<sup>e</sup> siècle, force est d'admettre que l'on pourrait poser un semblable constat au sujet de la pensée de celles qui, au début du siècle dernier, se disaient « féministes chrétiennes ».

Or, à y regarder de plus près, les groupes féminins d'aujourd'hui ne mènent pas leur lutte selon une complète opposition aux moyens d'action employés, en leur temps, par les Marie Gérin-Lajoie et Marie-Claire Daveluy. À en croire un récent débat au sujet du port du voile dans la fonction publique québécoise, la tradition de conciliation au cœur de ce premier moment de l'action féminine semble toujours être de mise parmi les militantes de l'ère de l'Internet.

---

<sup>1</sup> Éric Bédard, « De la difficulté à penser le conservatisme canadien-français », *Recherches sociographiques*, vol. 46, n° 3, 2005, p. 454.

<sup>2</sup> Francine Descarries, « Le projet féministe à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. Un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 30, 1998, p. 201.

Quand, en mai 2009 la Fédération des femmes du Québec (FFQ) se prononçait « contre l'interdiction du port des signes religieux au sein de la fonction publique québécoise et des services publics québécois<sup>3</sup> », l'organisme faisait en quelque sorte écho aux stratégies avancées un siècle plus tôt par les militantes de la première vague. Perçue par certaines comme une manière symbolique d'astreindre les femmes au monde privé, la position de la FFQ avait suscité une rapide levée de boucliers<sup>4</sup>. Or, pour la Fédération, il s'agissait de prendre le parti de faciliter l'accès des femmes immigrantes au monde public et à la société québécoise en étendant les frontières de leur univers de l'intérieur vers l'extérieur. Ce faisant, la FFQ n'agissait pas différemment des militantes qui, un siècle avant, arguaient la compétence des femmes au sein du monde domestique pour justifier leur droit de cité.

Lointaine ou surannée, lorsque regardée par-dessus l'épaule de cette deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle au cours de laquelle se sont succédé les approches égalitaire, radicale et postmoderne, la pensée des premiers mouvements féminins n'en colore pas moins encore le quotidien de nos débats. Ce mémoire, nous l'espérons, permettra d'enlever un peu de leur caractère d'outre-tombe aux écrits de l'auteure et historienne Marie-Claire Daveluy en les resituant au cœur d'un cadre conceptuel issu de nouvelles approches théoriques mises de l'avant dans le domaine des études sur les femmes.

---

<sup>3</sup> Annie Mathieu, « La fonction publique doit permettre le port de signes religieux, estime la Fédération des femmes », *La Presse*, 10 mai 2009, p. A5.

<sup>4</sup> Voir notamment : Djemila Benhabib, « J'accuse la FFQ de trahir le combat des femmes », *Sisyphes*, 15 mai 2009, [en ligne], <<http://sisyphe.org/spip.php?article3300>>, site consulté le 3 juin 2010 et Marie-Claude Lortie, « La Fédération de qui ? », *La Presse*, 12 mai 2009, p. A8.

## INTRODUCTION

### 0.1 Une comtesse de Ségur oubliée ? Recension des travaux sur Marie-Claire Daveluy

Le Canada a eu sa comtesse de Ségur<sup>1</sup>. C'est à tout le moins ce que soutiennent les correspondants de Marie-Claire Daveluy, une écrivaine dont le nom est aujourd'hui presque oublié. Pourtant, de la fin des années 1910 aux années 1960, Marie-Claire Daveluy fut bel et bien une comtesse de Ségur du Canada français. Au cours des quelque cinquante années que dura sa production intellectuelle, elle fut à la fois écrivaine, historienne, conférencière, bibliothécaire, militante et personnalité de la scène intellectuelle canadienne-française. Auteure de succès de librairie avant l'ère des J. K. Rowling et Bryan Perro, le tirage de ses romans pour la jeunesse est à faire rougir d'envie bien des écrivains<sup>2</sup>. Pour d'autres, « pionnière de l'histoire des femmes au Québec<sup>3</sup> », Marie-Claire Daveluy figure parmi les premières historiennes québécoises dont les travaux obtinrent une reconnaissance institutionnelle<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir la lettre d'Eugénie Dorion à Marie-Claire Daveluy, Bibliothèque et Archives Canada, Ottawa, Fonds Marie-Claire-Daveluy, LMS-0009, boîte 3, pochette « Eugénie Dorion 1924-1943 ».

<sup>2</sup> Le seul titre inaugural de la série de Perrine et de Charlot, « après avoir été publié par la Bibliothèque de l'Action française [...], est réédité par Granger en 1938, réimprimé en 1940, en 1945, en 1947 et encore réédité en 1950 et 1957. Chaque édition est d'au moins 3000 exemplaires. En 1950, l'ouvrage franchit le 23<sup>e</sup> mille ; en 1957, on en réimprime 10 000 exemplaires. [...] Les tirages de la plupart des livres de Marie-Claire Daveluy ont ainsi dépassé les 15 000 exemplaires. » (Dominique Garand, « La librairie et la distribution. Granger Frères », dans Jacques Michon, dir., *L'édition du livre populaire*, Sherbrooke, Ex Libris, 1988, p. 171.)

<sup>3</sup> Line Gosselin, « Marie-Claire Daveluy », dans Maryse Darsigny, et alii, *Ces femmes qui ont bâti Montréal*, Montréal, Remue-ménage, 1994, p. 223.

<sup>4</sup> Pour l'ouvrage *Jeanne Mance*, Marie-Claire Daveluy a reçu un David et un prix de l'Académie française. Voir Marie-Claire Daveluy, *Jeanne Mance*, Montréal, Albert Lévesque, 1934. 428 p.

Forte d'une bibliographie qui compte notamment deux séries historiques pour la jeunesse, de nombreux contes et récits destinés à un jeune public, des chroniques historiques publiées dans la revue pour la jeunesse *L'oiseau bleu*, des chroniques bibliographiques dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* et des chroniques éditoriales parues dans la revue de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste *La bonne parole*, Daveluy fut sans conteste une « [p]ersonnalité importante de son époque<sup>5</sup> ». Membre de l'Académie canadienne-française et membre d'honneur de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, elle a prononcé de nombreuses conférences portant notamment sur le féminisme chrétien et sur l'œuvre de Laure Conan<sup>6</sup>. Au nombre de ses correspondants, comptent des figures importantes de l'histoire intellectuelle de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle au Québec comme les nationalistes Lionel Groulx et Henri Bourassa, la militante Marie Gérin-Lajoie et l'historien Albert Tessier<sup>7</sup>.

Cofondatrice, avec Aegidius Fauteux, de l'École des bibliothécaires de l'Université de Montréal en 1937 et maîtresse d'œuvre de la mise sur pied de l'Association canadienne des bibliothécaires de langue française en 1943, peut-être est-ce au titre de pionnière de la bibliothéconomie que Daveluy voit son travail souligné avec le moins de réserves. Que l'on pense notamment à la création du prix GBQ—Marie-Claire-Daveluy à l'intention des étudiants en bibliothéconomie. À plus de quinze

---

<sup>5</sup> Françoise Lepage, « Marie-Claire Daveluy », dans *Histoire de la littérature pour la jeunesse (Québec et francophonies du Canada) suivie d'un Dictionnaire des auteurs et des illustrateurs*, Orléans, David, 2000, p. 585.

<sup>6</sup> Voir le Fonds Marie-Claire-Daveluy, Ottawa, Bibliothèque et Archives Canada, LMS-0009.

<sup>7</sup> *Idem*.

ans d'intervalle, il est toujours permis de conclure avec Thierry Vincent<sup>8</sup> que l'on recense des textes traitant de l'apport de Marie-Claire Daveluy autant à titre de bibliothécaire qu'à celui d'auteure. Cependant, les travaux érudits portant sur les textes historiques et fictionnels de Daveluy sont encore peu nombreux. Au chapitre des travaux universitaires, on relève un article tiré d'une conférence de Johanne Prud'homme<sup>9</sup> qui éclaire la portée sémiotique du cœur dans *Les aventures de Perrine et de Charlot*. Françoise Lepage consacre une part importante d'un chapitre de son *Histoire de la littérature pour la jeunesse. Québec et francophonies canadiennes*<sup>10</sup> à l'analyse du cycle de Perrine et de Charlot pour y montrer notamment que le texte est « animé d'un souffle épique<sup>11</sup> ». Thierry Vincent<sup>12</sup> consacre un très court article à l'analyse de deux romans de l'auteure, *Le filleul du roi Grolo* et *Une révolte au pays des fées*, à l'aune du genre du fantastique épique. Vincent y soutient que « l'œuvre féerique de Marie-Claire Daveluy apparaîtrait clairement comme de la *fantasy* au sens le plus strict du terme<sup>13</sup> ». Finalement, dans un article portant sur la figure du patriote au sein de romans écrits de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle aux années 1980, Marilyn Randall<sup>14</sup> s'intéresse brièvement à deux romans de Daveluy, *Les jours tragiques de 1837* et *Michel et Josephite dans la tourmente. Sombre année 1838*.

<sup>8</sup> Thierry Vincent, « Fragments d'une épopée laissée en friche », *Lurelu*, vol. 18, n° 3, hiver 1995, p. 13.

<sup>9</sup> Johanne Prud'homme « *Les aventures de Perrine et de Charlot*. Une relecture "fin de siècle" », dans Glen Campbell, Eileen Lokka, dir., *Littérature de jeunesse et fin de siècle...*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 2007, p. 43-54.

<sup>10</sup> Françoise Lepage, *Histoire de la littérature pour la jeunesse*, op. cit., p. 118-128.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>12</sup> Thierry Vincent, « Fragments d'une épopée laissée en friche », art. cité., p. 12-13.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>14</sup> Marilyn Randall, « Plus patriote que ça... Fictions du patriote, 1847-1981 », *Voix et images*, vol. 26, n° 3, printemps 2001, p. 516-538.

Si l'œuvre de Daveluy a peu de résonances au sein des travaux universitaires, il est possible de penser que cela tient à la fois des représentations traditionnelles sous-tendant le portrait des héroïnes qu'esquisse l'écrivaine et d'un engagement nationaliste qui, notamment, la mène à réitérer la supériorité française aux dépens des autres groupes culturels. Même si l'histoire des intellectuelles « n'évite plus les figures ou les postures considérées comme négatives, telles la violence exercée par les femmes, l'engagement nationaliste, la collaboration, la participation aux guerres civiles<sup>15</sup> », les études sur les femmes offraient jusqu'à une date récente bien peu de prises théoriques à l'appréhension d'un discours que d'aucuns auraient jugé antiféministe. Que l'on pense, pour s'en convaincre, à cet extrait de l'incipit du *Cœur de Perrine* où l'on peut lire que « [dans] ce pays, il faut un homme, un soldat pour défendre chaque foyer ; et, d'autre part, une présence féminine dévouée est indispensable à de jeunes enfants [...] »<sup>16</sup>. Sous la plume de Daveluy, tout semble se passer comme si un univers fait de deux mondes – l'un public et masculin, l'autre privé et féminin – se révélait, selon un discours sur la complémentarité des sexes, alors largement répandu tant au sein des mouvements féminins que chez les opposants au féminisme de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

## 0.2 La maternité et la famille au sein des féminismes égalitaire, radical, et postmoderne

---

<sup>15</sup> À tout le moins en ce qui concerne l'histoire des intellectuelles françaises, s'il faut croire Françoise Thébaud (« L'aventure intellectuelle de l'histoire des femmes en France », dans Nicole Racine, Michel Trebitsch, dir., *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2004, p. 318).

<sup>16</sup> Marie-Claire Daveluy, *Le cœur de Perrine*, Montréal, Granger, 1944, p. 15.



Une telle pensée valorisant la différence des sexes et les capacités maternelles des femmes ne pouvait davantage s'opposer aux positions théoriques relevant du féminisme égalitaire puis du féminisme radical mises de l'avant par les universitaires qui ont ouvert le champ des études sur les femmes au Québec à partir de la décennie 1970. Pour les premières tenantes de ce que l'on a appelé la deuxième vague<sup>17</sup> du féminisme, il importait d'abord de compenser le récit historique en place qui aurait systématiquement exclu les femmes de sa narration. On soutenait que l'histoire était alors définie « de manière telle qu'[elle] n'a[vait] inclus que les aspects de l'expérience humaine qui constituent l'activité des hommes<sup>18</sup> ». Pour faire contrepoids à cette histoire dite « patriarcale », les chercheurs, mais surtout les chercheuses, ont notamment mis de l'avant des contre-exemples, des figures hors-norme, des exemples de déviances afin de mener une démonstration par la négative en montrant que toutes les femmes ne souscrivaient pas au modèle patriarcal.

---

<sup>17</sup> On regroupe habituellement les mouvements féminins occidentaux de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle sous le vocable « féminisme de la première vague ». Au Québec, la lutte en vue de l'obtention du droit de vote et les demandes de réformes légales concernant le statut des femmes, surtout les femmes mariées, constituent les éléments centraux de ce premier moment du féminisme. En référence à cette première période de revendications, on a qualifié de « féministes de la deuxième vague » les mouvements qui se sont développés, en Occident, à partir des années 1960 et 1970. Nourrissant leur lutte de travaux érudits – que l'on pense au *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir (*Le deuxième sexe*, 2 t., Paris, Gallimard, 1949, 988 p.) – les militantes ont situé leur démarche autant au sein des espaces théorique que politique. Il existerait maintenant un féminisme de la troisième vague, qui se serait constitué, surtout aux États-Unis, à partir des années 1990, comme un carrefour faisant converger les préoccupations de plusieurs groupes en marge ; tels les femmes issues de communautés ethniques, les autochtones, les lesbiennes, etc. avec des avenues théoriques telles les *queer studies* ou les études transgenres.

<sup>18</sup> Carl Degler, *Is There a History of Women ?*, Oxford, Clarendon Press, 1975, p. 5, cité dans Micheline Dumont, *Découvrir la mémoire des femmes*, Montréal, Remue-ménage, 2001, p. 37.

Les travaux pionniers de Yolande Pinard sur la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste<sup>19</sup> sont souvent cités en exemple du type de recherches alors menées dans les universités québécoises. Dans le mémoire sur les mouvements féminins montréalais de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle que l'historienne présente en 1976 à l'Université du Québec à Montréal, Pinard soutient que l'échec de plusieurs revendications des femmes de l'époque est attribuable tant au « caractère bourgeois<sup>20</sup> » du mouvement étudié qu'à « l'idéologie de la famille<sup>21</sup> » le sous-tendant. L'historienne, qui associe ses travaux à l'analyse marxiste, établit une analogie entre les rapports sociaux de classe et les rapports entre les sexes. Aux yeux des chercheuses inspirées du féminisme socialiste<sup>22</sup>, la famille était le lieu d'une exploitation du travail non rémunéré des mères par les pères, au même titre où l'on établissait un rapport d'exploitation entre la classe des capitalistes et celle des prolétaires. À la lumière d'une telle association, la famille, valorisée par Daveluy et par beaucoup de ses contemporaines, ne pouvait apparaître que sous un jour bien sombre. Selon Yolande Pinard, par exemple, la vision de la famille promue à la Fédération Saint-Jean-Baptiste relève de l'idéologie et opère

---

<sup>19</sup> La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste est fondée à Montréal le 26 mai 1907. Ses membres sont majoritairement des femmes de la bourgeoisie. Elles militent notamment pour l'obtention du droit de vote pour les femmes et réclament que des changements soient apportés au Code civil au sujet du statut des épouses. Marie-Claire Daveluy fut membre honoraire de la FNSJB. Elle a publié des articles dans *La bonne parole*, un périodique publié par l'organisation. Voir notamment Micheline Dumont, « Les débuts du féminisme québécois. Cent ans d'histoire pour la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste », *Le Devoir*, 28 mai 2007, p. A7., Karine Hébert, « Une organisation maternaliste au Québec. La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et la bataille pour le vote des femmes », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 52, n° 3, hiver 1999, p. 315-344., Yolande Pinard, « Le féminisme à Montréal au commencement du XX<sup>e</sup> siècle (1893-1920) », mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1976, 246 f., Marie Lavigne, Yolande Pinard, Jennifer Stoddard, « La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste au début du XX<sup>e</sup> siècle » dans Marie Lavigne, Yolande Pinard, dir., *Les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1977, p. 89-108.

<sup>20</sup> Yolande Pinard, « Le féminisme à Montréal », *op. cit.*, p. 3.

<sup>21</sup> *Idem.*

<sup>22</sup> Francine Descarries (« Le projet féministe à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. Un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 30, 1998, p. 188.) place le féminisme socialiste en tant qu'actualisation du féminisme radical aux côtés du féminisme matérialiste, du féminisme de la spécificité ou autonomiste et du féminisme lesbien.

une subordination des objectifs égalitaristes en matière de droits des femmes. « Un consensus idéologique régnant chez ces féministes autour de l'idéologie de la femme au foyer, le féminisme de revendication de droits égaux qui est prôné sera toujours plus ou moins inféodé à cet aspect conservateur de leur idéologie<sup>23</sup>. » En un mot, les premières études comme celle de Pinard, guidées par le féminisme égalitaire ou radical, ont voulu étudier l'action des femmes dans l'espace public. En cela, résumant Karine Hébert et Sophie Doucet<sup>24</sup>, elles ont accordé leur attention à des objets tels que la bataille pour le droit de vote menée par les femmes. « Mais, dans leur quête d'égalité, elles [les universitaires de l'époque] ont souvent posé un jugement sévère sur leurs prédécesseurs, allant jusqu'à constater l'échec de leurs luttes, inscrites au nom d'une différence plutôt que d'une égalité entre les sexes<sup>25</sup> », constatent Doucet et Hébert.

Au début des années 1980, les préoccupations des féministes égalitaires et radicales commencent à céder le pas à une nouvelle variation du féminisme. Sous le coup d'une reconfiguration du champ intellectuel, les objectifs collectivistes d'alors sont remplacés par de nouveaux touchant au monde de l'intime<sup>26</sup>. La famille et l'univers traditionnellement associé aux femmes – le privé – deviennent rapidement objet d'intérêt scientifique. « Questions accessoires dans le cadre de l'analyse égalitariste, niées dans les formes les plus agressives du féminisme radical, la maternité, l'identité et la différence,

<sup>23</sup> Yolande Pinard, « Le féminisme à Montréal », *op. cit.*, p. 18.

<sup>24</sup> Sophie Doucet, Karine Hébert, « L'histoire du féminisme au Québec et au Canada, bibliographie sélective », *MENS. Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 2, n° 1, automne 2001, p. 125.

<sup>25</sup> *Idem.*

<sup>26</sup> Francine Descarries, « Le projet féministe à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle », art. cité, p. 192.

puis, éventuellement, les rapports hommes-femmes se hissent ainsi au rang de thèmes premiers du néo-féminisme<sup>27</sup> », indique Francine Descarries.

Alors que leurs devancières avaient privilégié le terrain du politique, les théoriciennes du féminisme de la femellité opèrent une migration vers le champ de l'éthique en entreprenant de dégager et valoriser une culture au féminin. Au Canada, des universitaires comme Alison Prentice et ses cochercheuses se mettent en quête d'une culture proprement féminine<sup>28</sup>. Pour les penseuses d'alors, il ne s'agit pas tant d'avancer que la maternité en tant qu'expérience physique aurait modelé une « culture autre » partagée par les femmes, mais de soutenir que cette culture serait « le produit historique de relations sociales sexuées et de rapports institutionnalisés à la maternité<sup>29</sup> ». Dans son ouvrage, *The Creation of Feminist Consciousness from the Middle Ages to Eighteen-seventy*, l'historienne Gerda Lerner soutient ainsi que la maternité, en tant qu'expérience sociale et culturelle, est un élément fédérateur à la base de l'émergence d'une conscience féministe. Selon Lerner, la maternité, davantage que le mariage, est une expérience rassembleuse pour les femmes et aurait constitué une source d'autorité discursive pour les premières scriptrices<sup>30</sup>.

---

<sup>27</sup> *Idem.*

<sup>28</sup> Alison Prentice, Paula Bourne, Gail Cuthbert Brandt, *et alii*, *Canadian Women. A history*, Toronto, Harcourt Brace Jovanovich, 1988, p. 12.

<sup>29</sup> Francine Descarries, « Le projet féministe à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle », art. cité. p. 200.

<sup>30</sup> Gerda Lerner, (*The Creation of Feminist Consciousness From the Middle Ages to Eighteen-seventy*, New York, Oxford University Press, 1994, p. 117-118) réfère notamment aux deux premières écrivaines européennes connues à ce jour, Dhuoda (née en 803) et Frau Ada (morte en 1127).

### 0.3 Une nouvelle approche des conceptualisations de la maternité. Le maternalisme

Les féministes de la fémellité se sont intéressées à mettre en lumière un *ethos* féminin construit historiquement au moyen de la double expérience de la maternité et de l'assignation au monde privé. Or, si le recours constant à un sujet féminin métaphorisé opéré par cette pensée néoféministe a pu obscurcir la compréhension historique des rapports sociaux entre les sexes comme le soutient Descarries<sup>31</sup>, l'éclatement de ce même sujet dans le féminisme postmoderne a permis de revisiter la dynamique maternelle en déconstruisant l'opposition entre le monde public et le monde privé. « Après avoir étudié les femmes dans le monde des hommes et les femmes dans le monde des femmes, et après avoir constaté les limites des deux approches, les historiennes ont remis en question l'existence de deux mondes hermétiquement séparés<sup>32</sup> », résumant Doucet et Hébert. Lié à l'avènement du féminisme postmoderne et aux travaux menés sur les origines des États providence, le concept de maternalisme<sup>33</sup> a permis d'examiner à nouveau les discours sur la maternité circulant au sein des mouvements féminins de la première vague en introduisant une catégorie d'analyse supplémentaire. Selon Yolande Cohen, le discours érudit issu du féminisme radical des

<sup>31</sup> Francine Descarries, « Le projet féministe à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle », art. cité, p. 201.

<sup>32</sup> Sophie Doucet, Karine Hébert, « L'histoire du féminisme au Québec et au Canada », art. cité, p. 126.

<sup>33</sup> La définition du maternalisme que fournit Karine Hébert (« Une organisation maternaliste au Québec. La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et la bataille pour le vote des femmes », art. cité, p. 317.) est particulièrement éclairante. Selon l'historienne, le maternalisme peut être défini comme « une catégorie d'analyse utilisée pour qualifier certains mouvements féminins du début du siècle [dernier], à savoir ceux qui, justement, se caractérisaient par la place fondamentale de la maternité dans leur vision du monde et par l'utilisation de la maternité dans leur argumentation. » Certaines chercheuses comme Nancy Cott, Linda Gordon et Molly Ladd-Taylor préfèrent marquer une distinction entre féminisme et maternalisme. Il faudrait ainsi réserver le terme « féminisme » aux entreprises visant l'égalité entre les sexes et récusant la vocation maternelle des femmes, alors que le maternalisme s'appliquerait aux mouvements marqués par une pensée de la différence où les femmes trouvent leur définition en regard de leur maternité potentielle. Or, selon Yolande Cohen (« Les féministes et la parité à la rescousse de l'universalisme », *Mouvements*, n° 11, septembre-octobre 2000, p. 99-107.), il s'agit là d'un faux débat induit par des interférences idéologiques.

années 1970 et 1980, tout en éclairant les revendications égalitaires des féministes de la première vague, avait laissé pour compte les revendications maternalistes, jugées « conservatrices [...] ou manipulées par les mouvements natalistes<sup>34</sup> » et appellerait dès lors à une relecture, puisque :

l'histoire de ces associations montre qu'elles tentent de concilier égalité et différence, et que contrairement aux politiques nationalistes et totalitaires qui utilisent la différence des sexes pour assujettir les femmes à leur rôle « inné » ou naturel de mères, celles-ci au contraire s'appuient sur ce rôle, pour tenter de les en sortir<sup>35</sup>.

En bref, alors que l'action des groupes féminins ayant mené à la création des États providence avait été considérée soit comme l'expression d'un conservatisme par les égalitaires, soit comme révolutionnaire par les fémellistes, la perspective maternaliste « tente de sortir de la dichotomie égalité-différence classique<sup>36</sup> », indique Louise Toupin tout en soulignant la multiplicité des interprétations issues d'un axe d'analyse que la politologue juge alors encore mal défini. De manière générale, les recherches menées dans le sillage du maternalisme ont, depuis lors, montré qu'avant même l'obtention de « la citoyenneté politique, [les femmes] sont intervenues dans l'espace public en invoquant leur capacité maternelle pour exiger de nouveaux droits sociaux<sup>37</sup> ».

---

<sup>34</sup> Yolande Cohen, « Les féministes et la parité à la rescousse de l'universalisme », art. cité, p. 100.

<sup>35</sup> *Idem*.

<sup>36</sup> Louise Toupin, « Des "usages" de la maternité en histoire du féminisme », *Recherches féministes*, vol. 9, n° 2, 1996, p. 115.

<sup>37</sup> Denyse Baillargeon, « Maternalisme et État providence. Le cas du Québec », *Sextant*, vol. 20, n° 6, 2003, p. 113-147. Reproduit dans *Labrys. études féministes / estudos feministas* [en ligne], <<http://vsites.unb.br/ih/his/gefem/labrys6/quebec/denyse.htm>>, site consulté le 6 mai 2008.



Au Québec, la perspective maternaliste a permis de mener de semblables démonstrations en offrant, par exemple, une relecture de l'action de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste. Karine Hébert a ainsi montré<sup>38</sup> comment la FNSJB, en plaçant au centre de son argumentaire la capacité maternelle des femmes, a tenté d'élargir l'espace d'action des femmes du privé vers le public et comment les arguments maternalistes ont été utilisés dans des dossiers tels que le mouvement en vue de l'obtention du droit de vote pour les Québécoises. De son côté, Yolande Cohen a proposé de considérer le maternalisme des mouvements féminins du XX<sup>e</sup> siècle en instituant un parallèle avec la manière dont les hommes se sont constitués en groupes politiques au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. L'argumentaire sur la maternité des femmes aurait, selon Cohen, permis aux femmes de s'accorder autour d'une vision et ainsi autorisé l'élite d'entre elles à accéder au champ du politique<sup>39</sup>.

Au terme de ce rapide parcours des positions féministes sur la maternité, nous ne pouvons qu'être pleinement consciente que la capacité des femmes à donner la vie a été invoquée pour justifier leur mise à l'écart. Comme le soutenait une féministe française du XIX<sup>e</sup> siècle, Maria Deraisme :

dire que la femme est un ange, c'est l'obliger à tous les devoirs, et se réserver, à soi, tous les droits ; c'est sous-entendre que sa spécificité est l'effacement, la résignation,

---

<sup>38</sup> Karine Hébert, « Une organisation maternaliste au Québec. La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste (1900-1940) », mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 1997, 118 f. Dans son mémoire, l'auteure associe notamment Marie-Claire Daveluy au réseau de la FNSJB ainsi qu'à la pensée maternaliste qui s'actualise au sein de ce mouvement.

<sup>39</sup> Yolande Cohen, « Les féministes et la parité à la rescousse de l'universalisme », art. cité., p. 102.

le sacrifice ; c'est insinuer que la plus grande gloire, le plus grand bonheur, de la femme, c'est de s'immoler pour ceux qu'elle aime<sup>40</sup>.

Il ne s'agit donc pas de cautionner en les relevant les discours d'essentialisation des femmes ayant eu cours, ni de « répéter le geste patriarcal millénaire d'enfermer les femmes dans le rôle de reproductrice<sup>41</sup> ». Il s'agit plutôt de considérer, à la suite de Lori Saint-Martin, que « puisque la maternité a été la principale justification de l'oppression des femmes, c'est d'une réflexion sur la maternité qu'il faut repartir si l'on veut repenser l'ordre symbolique et transformer les valeurs<sup>42</sup> ».

#### **0.4 Les « enfants » et les « femmes » comme *autres*. Le statut du texte pour la jeunesse**

Parallèlement aux évolutions de la pensée féministe depuis la deuxième vague, des chercheurs ont aussi interrogé le texte littéraire pour la jeunesse en instituant une réflexion épistémologique qui questionne à la fois les concepts de « femme » et d'« enfant ». Si les féministes de la fémellité ont voulu dégager une culture *autre* marquée par la différence, Margaret R. Higonnet, à la suite de Simone de Beauvoir, a rapproché le statut d'*autre* des femmes de celui de l'enfant. La professeure américaine souligne la similitude des positions occupées par les enfants et les femmes au cœur du

<sup>40</sup> Maria Deraisme, *Ève dans l'humanité*, Paris, 1868, cité dans Diane Lamoureux, « Féminisme et modernisation », *Canadian Woman Studies / Les cahiers de la femme*, vol. 20, n° 2, 2000, p. 57.

<sup>41</sup> Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec, Nota Bene, 1999, p. 14.

<sup>42</sup> *Idem.*



champ culturel et met ici en lumière la pertinence d'une étude prenant à la fois en compte la production féminine du discours et sa réception enfantine.

Les deux concepts de base – « la femme », « l'enfant » – ont tous les deux un statut problématique. Quoiqu'ils présupposent une donnée biologique, ils fonctionnent néanmoins dans un champ culturel. Tous deux encore se constituent dans le cadre épistémologique d'un système d'oppositions. Comme Simone de Beauvoir l'a montré, le deuxième sexe sera représenté comme l'antithèse du premier, et au même titre, l'Enfant comme l'antithèse de l'Adulte. Selon les nécessités du moment, la femme ou l'enfant [...] est perçu comme « l'autre »<sup>43</sup>.

Selon Lucie Guillemette, « le langage féministe propre à la jeunesse<sup>44</sup> » est donc « [d]oublement paradoxal<sup>45</sup> » en ce sens où il « se heurte à deux figures d'autorité, celles de l'adulte et du patriarcat<sup>46</sup> ». Or, il apparaît à Daniel Chouinard que le contexte de production des œuvres de Marie-Claire Daveluy n'est également pas exempt de paradoxes. Dans un article visant à faire le point sur les enjeux de la recherche en littérature pour la jeunesse, Chouinard, écrit :

Si la parution des *Aventures de Perrine et de Charlot* constitue l'acte de naissance de la littérature pour la jeunesse au Québec et au Canada français, l'événement sous-tend une contradiction fondamentale, et ce, malgré l'adéquation idéologique entre le récit, son auteur et le discours dominant dans le Québec d'alors. L'on ne peut que révéler une tension en creux : d'une part, il s'agit de l'œuvre d'une écrivaine,

---

<sup>43</sup> Margaret Randolph Higonnet, « Diffusion et débats du féminisme », dans Jean Perrot, Véronique Hadengue, dir., *Écriture féminine et littérature de jeunesse. Actes du colloque d'Eaubonne*, Paris, La Nacelle, 1995, p. 17.

<sup>44</sup> Lucie Guillemette, « Discours de l'adolescente dans le récit de jeunesse contemporain. L'exemple de Marie-Francine Hébert », *Voix et images*, vol. 25, n° 2, 2000, p. 284.

<sup>45</sup> *Idem.*

<sup>46</sup> *Idem.*

Marie-Claire Daveluy, mais d'autre part, d'une production inscrite dans une institution dominée par des autorités masculines, notamment l'Église catholique et, surtout, la société Saint-Jean-Baptiste responsable de la toute nouvelle revue *L'oiseau bleu*<sup>47</sup>.

Pour sa part, Anne S. M<sup>c</sup>Leod indique que la production féminine du discours et sa réception enfantine compteraient parmi les raisons ayant favorisé l'exclusion de la littérature pour la jeunesse du canon littéraire.

À presque toutes les époques et dans la plupart des pays, la littérature enfantine a été mise à l'écart du grand courant de la littérature pour adultes. Les raisons de cette exclusion sont nombreuses. Citons-en quelques-unes : les règles et les méthodes de cette littérature étaient surannées ou inacceptables pour les adultes, elle abordait des sujets ou des sentiments étrangers aux intérêts des adultes, elle appartenait au monde des femmes et des enfants alors que la culture masculine dominante se tournait dans d'autres directions<sup>48</sup>.

Si une réflexion autour des deux pôles que sont les concepts de « femme » et d'« enfant » a cours depuis quelques années déjà, fort peu de travaux ont mené une étude approfondie des discours sur le féminin à l'intérieur de ce que Johanne Prud'homme nomme le corpus des œuvres fondatrices de la littérature pour la jeunesse au Québec<sup>49</sup>.

<sup>47</sup> Daniel Chouinard, « État présent et enjeux de la recherche en littérature pour la jeunesse (1995-2005) », *Canadian Children's Literature / Littérature canadienne pour la jeunesse*, vol. 1, n° 32, printemps 2006, p. 58.

<sup>48</sup> Anne S. M<sup>c</sup>Leod, « Solidaires et distinctes. La littérature enfantine et la culture américaine au tournant du siècle », dans *Culture, texte et jeune lecteur. Actes du X<sup>e</sup> Congrès de l'International Research Society for Children's Literature*, Jean Perrot, dir., Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993, p. 73.

<sup>49</sup> Ce corpus, selon Johanne Prud'homme (« " Un rameau de France dans l'infini de la forêt... " Représentations de la France dans les œuvres fondatrices de la littérature québécoise pour la jeunesse (1921-1948) », dans Noëlle Sorin, dir., *Imaginaires métissés en littérature pour la jeunesse*, Québec,

Or, les nouvelles perspectives d'analyse émanant des études sur les femmes semblent commander une relecture des textes de fiction issus des réseaux associés aux mouvements de femmes du début du XX<sup>e</sup> siècle. Que le discours sur le féminin né de ces groupes soit posé comme une posture assimilable à un mode d'agrégation politique, qu'il se révèle être un vecteur d'élargissement du privé vers le public comme l'ont soutenu les historiennes du maternalisme, ces conclusions nous forcent à repenser notre évaluation d'un ensemble de textes où s'articule la parole maternaliste. À cet égard, le corpus daveluyen<sup>50</sup> s'avère particulièrement intéressant, corpus qui, tout en étant tissé des tensions propres à son contexte de production comme l'expose Chouinard, est traversé d'un discours sur le féminin invitant à dépasser le simple constat de conformisme moral et idéologique qui constitue souvent l'alpha et l'oméga des exposés critiques.

### 0.5 Justification de l'approche critique

La première partie de notre introduction a été consacrée à montrer de quelle manière les développements théoriques des études sur les femmes ont rendu possible

---

Presses de l'Université du Québec, 2006, p. 71.), comprendrait des textes publiés entre 1921 et 1948. La date initiale correspond à l'année de publication du premier numéro de la revue pour la jeunesse *L'oiseau bleu* et de la biographie romancée *Dollar. L'épopée de 1660 racontée pour la jeunesse*, alors que 1948 est l'année de mise sur pied d'une première association d'auteurs pour la jeunesse, l'Association québécoise des écrivains pour la jeunesse.

<sup>50</sup> Dans le cadre de ce mémoire, c'est la suite de Perrine et de Charlot qui sera plus particulièrement prise en compte. Elle se compose des tomes suivants : *Les aventures de Perrine et de Charlot*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923, 301 p., *La captivité de Charlot*, Montréal, Granger, 1938, 155 p., *Charlot à la « mission des Martyrs »*, Montréal, Granger, 1938, 150 p., *L'idylle de Charlot*, Montréal, Granger, 1938, 186 p., *Perrine et Charlot à Ville-Marie*, Montréal, Granger, 1940, 187 p., *Le cœur de Perrine*, Montréal, Granger, 1944, 210 p.

une enquête qui s'intéresse à un corpus que d'aucuns auraient, il y a quelques décennies encore, jugé antiféministe. Nous avons ensuite voulu évoquer les différents lieux de passage entre les études en littérature pour la jeunesse et celles sur les femmes. Il nous semble finalement pertinent de justifier le découpage des chapitres et l'approche critique qui le sous-tend. Si la configuration mise de l'avant laisse entrevoir des allers-retours entre histoire littéraire, sociocritique, mais aussi poétique du texte, c'est que nous croyons que notre corpus, tendu qu'il est vers un ailleurs incarné par un lecteur, requiert une approche qui fasse dialoguer texte et contexte ainsi que le proposent Lucie Guillemette et Johanne Prud'homme<sup>51</sup>.

À la suite de Marc Soriano<sup>52</sup>, nous pensons que l'on ne peut appréhender un corpus en littérature pour la jeunesse<sup>53</sup> en faisant abstraction du jeune lecteur à qui on le destine. Occulter la réception du texte pour la jeunesse, c'est non seulement garder dans l'ombre l'un des éléments de définition essentiels de la pratique, mais c'est aussi ignorer

---

<sup>51</sup> Lucie Guillemette, Johanne Prud'homme, « Préface », dans Flore Gervais, Lucie Guillemette, Monique Noël-Gaudreault, dir., *Texte et contexte / texte en contexte en littérature jeunesse*, Osnabrück, Electronic Publishing Osnabrück, 2008, p. 1-6.

<sup>52</sup> Marc Soriano, « Littérature pour la jeunesse », *Encyclopédie Universalis*, France, 2007, [en ligne], <<http://www.universalis-edu.com>>, site consulté le 20 octobre 2007.

<sup>53</sup> Dans le cadre de ce mémoire, nous préférons le vocable « littérature pour la jeunesse » aux désignations attestées de « littérature de jeunesse » et de « littérature jeunesse ». C'est que nous appréhendons le phénomène de la littérature pour la jeunesse en ayant à l'esprit une définition de plus stricte observance. L'appellation renverra ici à l'ensemble des textes produits à l'intention d'un jeune lectorat et lus par de jeunes lecteurs. Ainsi à la question que pose Ganna Ottevaere-van Praag, en introduction d'une discussion sur le statut du texte pour la jeunesse, à savoir si « [t]oute narration à caractère littéraire capable d'emporter l'adhésion des enfants et des adolescents, qu'elle soit ou non écrite à leur intention, ne rentre [...] pas de nos jours dans la définition du récit pour la jeunesse », nous répondrons non. (Ganna Ottevaere-van Praag, *Le roman pour la jeunesse. Approches, définitions, techniques narratives*, Bern, Berlin, Bruxelles, Francfort-sur-le-Main, New York, Vienne, Peter Lang, 2000, p. 9.) Sur le même sujet, voir aussi Danielle Thaler « Littérature de jeunesse. Un concept problématique », *Canadian Children Literature / Littérature canadienne pour la jeunesse*, n° 83, 1996, p. 26-38.

les avancées théoriques<sup>54</sup> des dernières décennies ayant fait état de l'importance de la prise en compte de la réception en études littéraires. Posée comme une « production littéraire définie par son public<sup>55</sup> », la littérature pour la jeunesse commande une approche qui tienne compte de l'instance de réception qu'elle convoque. Or, cette instance – le lecteur – est à la fois inscrite dans et hors<sup>56</sup> le texte en tant qu'elle est à la fois idéale – dans le texte – et empirique – en contexte. Dès lors, on ne peut plus considérer une œuvre pour la jeunesse en négligeant la part du contexte au profit du texte et vice-versa. Pour être bien compris, notre corpus doit donc être entendu dans le continuum du texte et du contexte.

Tout comme l'avènement de la perspective maternaliste au début des années 1990, le retour en grâce du contexte chez les critiques est récent. Réhabilitée au cours des dernières décennies dans la mouvance d'approches telles que la sociocritique, l'analyse du discours et la pragmatique, la notion de contexte n'en a pas moins été longtemps stigmatisée sous l'influence du structuralisme. Maintenant conçu comme

---

<sup>54</sup> On pense notamment aux travaux d'Umberto Eco à la suite de qui on peut considérer que le texte est "destiné" à un lecteur imaginé, c'est-à-dire à un lecteur modèle selon la terminologie d'Eco. Voir surtout Umberto Eco, *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 1985, 315 p.

<sup>55</sup> Claire Le Brun, Monique Noël-Gaudreault, « L'écriture pour la jeunesse. De la production à la réception », *Tangence*, n° 67, automne 2001, p. 5.

<sup>56</sup> La conjonction « et » sert bien ici à considérer ensemble deux éléments et non à les opposer. Nombre de théoriciens de la littérature ont en effet souligné qu'il n'existe pas d'opposition stricte entre un « texte » et un « hors-texte ». Pour Claude Duchet, par exemple, « [u]n territoire se définit par des frontières : celles du texte sont mouvantes. Dans le cas d'un roman, le titre, la première et la dernière phrase sont tout au plus des repères entre texte et hors-texte. En fait, jaquette et couverture ont déjà parlé du texte, déjà situé son contenu et son mode d'écriture, déjà distingué " littérature " et " sous-littérature ", nouveau roman et roman nouveau, déjà choisi le lecteur sans lequel il n'y aurait pas de texte du tout. » (Claude Duchet, « Pour une sociocritique ou variations sur un incipit », *Littérature*, n° 1, 1971, p. 6.)

partie prenante du texte<sup>57</sup>, le contexte est inextricablement lié au texte, et ce, même d'un point de vue étymologique. Considérant les étymons latins de chaque terme, on peut dire que le contexte est ce qui « tisse ensemble » le « tissu<sup>58</sup> » qu'est le texte. De manière empirique, on observe que dans l'usage littéraire, le concept de « contexte » peut renvoyer à différentes réalités. Il évoque d'abord les conditions sociétales liées à la production d'un texte, une acception pour laquelle Dominique Maingueneau, entre autres, propose la locution « contexte de production<sup>59</sup> ». Il est possible ensuite de distinguer le contexte évoqué dans le texte que l'on appellera à la suite du pragmaticien français la « scène d'énonciation<sup>60</sup> ». Postulant que le tissu du texte est tissé des fils de discours l'ayant précédé ou l'escortant, il est approprié d'évoquer les épi-, péri- et intertextes en tant que manifestations d'un contexte que nous pouvons qualifier de discursif. Finalement, le contexte est aussi le strict entourage d'un élément linguistique ; en ce cas la linguistique utilise parfois le vocable « cotexte ».

C'est donc sous le double éclairage du contexte et du texte que nous comptons appréhender notre corpus. Le premier chapitre de ce mémoire prendra d'abord en compte le contexte discursif dans lequel s'inscrit la série de Perrine et de Charlot alors

---

<sup>57</sup> L'approche pragmatique postule que le texte, au contraire du discours (oral), ne possède pas de possibilité de correction du message *a posteriori*. En conséquence, il se doit de gérer son contexte. Renversant la perspective traditionnelle, les pragmaticiens situent en quelque sorte le contexte dans le texte en avançant que ce dernier véhicule son propre contexte. Voir Dominique Maingueneau, *Le contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993, p. 20 et Marilyn Randall, *Le contexte littéraire. Lecture pragmatique de Hubert Aquin et de Réjean Ducharme*, Montréal, Le Préambule, 1990, p. 23.

<sup>58</sup> « Contexte » vient du latin, « *contextus* » assemblage », du supin de *contexere* "tisser avec", de *con-* (*cum*), et *texere* "tisser" » alors que « texte » vient du latin « tissu, trame » (« Contexte » et « Texte », *Le grand Robert de la langue française*, Alain Rey, dir., [en ligne], <[http:// http://gr.bvdep.com/](http://gr.bvdep.com/)>, site consulté le 22 octobre 2009.)

<sup>59</sup> Dominique Maingueneau, *Linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Dunod, 1993, p. 11.

<sup>60</sup> *Idem*.

que, dans le cadre d'une métacritique, seront analysés les discours relatifs aux écrits de Marie-Claire Daveluy. Nous souhaitons montrer qu'en articulant un *ethos* maternel dans le paratexte de la série de Perrine et de Charlot, l'auteure fait non seulement valoir une autorité dans la littérature pour la jeunesse, mais aussi au sein de la sphère publique où elle fait porter tout un ensemble de normes et de représentations du monde.

Le deuxième chapitre s'appuiera sur le contexte de production afin de déterminer les modalités par lesquelles le recours à des modèles féminins tirés du passé national a constitué un levier argumentatif de la pensée maternaliste. Nous pensons que la mise en scène de ces parangons fonctionnait de manière à établir un précédent propre à légitimer les requêtes inhérentes aux conditions des femmes contemporaines du contexte de la production. Il s'agira alors de montrer que, sous la plume de Marie-Claire Daveluy, la recherche de figures modèles fait de la maternité le degré zéro de l'évaluation des personnages, partageant les héroïnes en modèles ou en antimodèles. Nous tenterons en outre de montrer que la quête maternaliste de porte-étendard produit, dans le corpus à l'étude, une confusion des identités féminines.

Le dernier chapitre s'articulera autour de l'analyse du personnage de Perrine, sans contredire le modèle féminin le plus achevé présenté par Marie-Claire Daveluy. L'analyse, menée en regard des parcours événementiel et symbolique de la protagoniste, déterminera comment les choix narratifs opérés en regard du personnage permettent de

lier efficacement la notion de « femme » à celle de « mère » et en quoi l'héroïne est associée à la maternité par le recours à une symbolique culturelle.

Parce que ce mémoire veut offrir une relecture maternaliste d'écrits fictionnels et non fictionnels de Marie-Claire Daveluy, il s'agira de faire voir comment la pensée maternaliste pose le texte en lieu de passage entre le privé et le public. Ce faisant, nous soutiendrons qu'entre texte et contexte, l'acte narratif révèle la présence d'un sujet scripteur préoccupé de repousser les frontières du privé, conscient qu'il est des conditions des femmes de son époque, et habilité à moduler ses interventions en fonction d'impératifs liés au contexte de production.



## CHAPITRE I

### CONTEXTE DISCURSIF: DISCOURS ÉDITORIAUX ET MATERNALISME

Les historiens de la littérature pour la jeunesse marquent d'une pierre blanche la parution, en 1921<sup>61</sup>, des *Aventures de Perrine et de Charlot*<sup>62</sup>, considéré comme le premier roman écrit à l'intention de jeunes lecteurs au Québec. Si la publication de l'ouvrage de Marie-Claire Daveluy constitue un jalon important du développement de la littérature destinée à un jeune public, l'événement est inextricablement lié à une panoplie de discours éditoriaux consacrés aux fins de l'écriture littéraire destinée aux enfants. Perçues comme un moyen d'adresser aux jeunes lecteurs un discours sur la nation ou comme vecteur d'émulation, les premières publications littéraires destinées à la jeunesse au Québec ont d'abord été lues à l'aune du double critère de la pédagogie et de la morale. Or, ces mêmes discours éditoriaux peuvent aussi, dans le cadre d'une métacritique, être aujourd'hui appréhendés à la lumière du paradigme maternaliste et, par là, informer la position de l'énonciateur inscrite dans la suite de romans.

Plus précisément, il s'agira de montrer comment l'argumentaire maternaliste, selon lequel sont invoquées les qualités maternelles des femmes afin d'opérer un

---

<sup>61</sup> Le premier tome de la série paraît d'abord en feuilleton dans les pages de *L'oiseau bleu*, une revue destinée à la jeunesse. La série est ensuite rééditée en volume à partir de 1923.

<sup>62</sup> Marie-Claire Daveluy, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, op. cit.

passage de la sphère privée à la sphère publique, peut s'articuler dans les productions discursives de l'auteure. Après avoir relevé les principales orientations de la critique ayant entouré la publication de la série, nous tenterons d'exposer la manière dont se construit un *ethos* maternel au sein duquel, *in loco matris*<sup>63</sup>, l'instance d'énonciation est posée en gardienne de la morale et de l'instruction des enfants-lecteurs.

### 1.1 *Docere et delectare*. Les débuts de la littérature pour la jeunesse au Canada français et présentation du corpus

Il faut, disait Albert Lévesque au début du siècle dernier, « recourir au livre canadien si l'on veut que notre jeunesse étudiante s'intéresse, au sortir de l'école, aux problèmes nationaux qui réclament ses services et soit préparée à les résoudre en clairvoyance<sup>64</sup> ». Par là, l'éditeur laissait manifestement voir la prégnance des enjeux de formation au sein des premiers textes destinés à la jeunesse. En fait, l'émergence de la littérature pour la jeunesse au Canada français s'associe, selon Françoise Lepage, à une volonté d'offrir aux enfants des lectures plus opportunes en ce qui a trait à leurs univers de croyances et à leurs valeurs. Un peu partout en Occident, dès les premières heures du siècle dernier, les enfants ne sont plus considérés comme des adultes en miniature, mais comme des êtres distincts devant faire l'objet de préoccupations pédagogiques

---

<sup>63</sup> Dans un sens strict et comme l'entend la Common Law, le concept de « *in loco parentis* », ou de « à la place du parent », renvoie à la responsabilité d'une instance ou d'un individu prise au nom ou à la place du parent d'un enfant. L'expression « *in loco matris* », « à la place de la mère », est de construction plus récente. Nous en avons relevé au moins une occurrence chez Natalie Angier (*Women. An Intimate Geography*, New York, Anchor Books, 2000, p. 256.) alors que l'auteure s'interroge sur la place qu'occupent les femmes âgées dans les sociétés occidentales contemporaines.

<sup>64</sup> Albert Lévesque, « L'éducation nationale par le livre », *Almanach de la langue française 1934*, Montréal, Librairie d'action canadienne-française ltée, 1935, p. 158, cité dans Manon Poulin, « Un véhicule de propagande pour les forces nationalistes », *Québec français*, 1996, n° 103, p. 63.

particulières. On pense alors l'enfant comme un jeune arbre qu'il importe de fixer rapidement à un tuteur si l'on veut éviter de le voir suivre « de plus en plus la mauvaise pente<sup>65</sup> », pour utiliser une image provenant des romans de Marie-Claire Daveluy. L'enfant, souligne Lepage, devient aussi objet d'intérêt dans l'enceinte des milieux nationalistes canadiens-français, qui le considèrent maintenant en regard de l'avenir de la patrie. Pour certains, la littérature pour la jeunesse apparaît dès lors comme un moyen d'adresser aux plus jeunes un discours reflétant l'idéologie nationaliste en cours.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le besoin de développer une littérature adaptée à un jeune lectorat se fait sentir d'autant plus fortement que l'apparition des presses industrielles a facilité l'accès à l'imprimé et, nécessairement, à l'imprimé américain. Si dans les faits, très peu de jeunes lecteurs ont accès aux publications en provenance des États-Unis, le phénomène ne manque pas d'inquiéter l'Église, notamment, pour qui la lecture « ne pouvait être une fin en soi<sup>66</sup> », mais devait servir à l'édification. Ainsi, l'une des premières entreprises d'édition pour la jeunesse au Québec, la publication de la revue *L'oiseau bleu* (1921-1940) par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, « est née d'abord du désir de contrer le déferlement de l'illustré américain sur le marché canadien et d'annihiler ses effets néfastes sur les jeunes âmes<sup>67</sup> ». Il est possible de lire dans le premier numéro de la publication que la revue doit « contribuer à [...] distraire [les jeunes lecteurs] tout en élevant [leurs] esprits, en développant ce qu'il y a en [eux]

---

<sup>65</sup> Marie-Claire Daveluy, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, *op. cit.*, p. 119.

<sup>66</sup> Françoise Lepage, *Histoire de la littérature pour la jeunesse*, *op. cit.*, p. 56.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 105.

de meilleur, de plus pur et de plus noble<sup>68</sup> ». Reprenant le *docere et delectare* classique, les penseurs de *L'oiseau bleu* mettent de l'avant une publication attrayante voulant plaire, mais surtout édifier la jeune génération et l'instruire aux valeurs de la patrie.

Au confluent de ces lignes de force – volonté d'édification et de formation aux valeurs patriotiques, réaction à la pénétration de contenus culturels américains, pressions pour la nationalisation des lettres – se déploie le corpus des œuvres fondatrices de la littérature pour la jeunesse au sein duquel s'inscrit la série de Perrine et de Charlot. La suite romanesque, qui raconte les aventures en Nouvelle-France de deux jeunes orphelins normands embarqués clandestinement sur un navire à destination de l'Amérique, sera ensuite publiée en six volumes de 1923 à 1940. Historienne, Marie-Claire Daveluy s'inspire de sources telles les *Relations* des jésuites ou les écrits de François Dollier de Casson et Marie de l'Incarnation, pour situer le décor de la série au XVII<sup>e</sup> siècle, soit de 1636 à 1661. Au cours de leur odyssée, les deux héros, Perrine et Charlot, sortis tout droit de l'imagination de l'auteure, sont amenés à côtoyer des personnages historiques, les « héros de la Nouvelle-France<sup>69</sup> ».

À une époque où la littérature pour la jeunesse s'inscrit dans une volonté de plaire, mais plus manifestement d'instruire, c'est surtout l'aspect pédagogique de la série de Perrine et de Charlot que les premiers critiques ont mis de l'avant, s'appuyant sur

---

<sup>68</sup> Marraine Odile, *L'oiseau bleu*, vol. 1, n° 1, 1921, p. 10, cité dans Françoise Lepage, *Histoire de la littérature pour la jeunesse*, op. cit., p. 114.

<sup>69</sup> Marie-Claire Daveluy, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, op. cit., avant-propos.

l'enseignement de l'histoire qui anime l'œuvre. Dans les colonnes du *Devoir*, Alexis Gagnon indique en 1924 que le roman est « de nature à rendre les plus grands services au point de vue éducationnel<sup>70</sup> ». À Louis Lalande, les vertus didactiques de la série se posent si clairement que les aventures racontées font souvent « figure trop évidente de prétexte<sup>71</sup> » à l'enseignement de l'histoire. En 1955, dans *L'école canadienne*, Paul Leblanc, prétend que la fiction, dans l'œuvre de Daveluy, occupe une part moins importante que le contenu historique, « la fiction y [étant], pour ainsi dire, réduite au strict minimum, insérée qu'elle demeure dans le déroulement quotidien d'événements authentiques<sup>72</sup> ». L'aspect éducationnel de la série en regard d'une pédagogie de l'histoire a été mis en relief jusqu'à une époque moins éloignée quand, dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Alvine Belisle signale au sujet des *Aventures de Perrine et de Charlot* qu'elles « se déroulent sur un fond historique qui est en soi le but véritable de ce récit<sup>73</sup> ».

Il faut noter qu'une intention didactique relative à l'enseignement de l'histoire est aussi précisée dans le paratexte même. Dans la préface que signe Laetitia Saint-Pierre, en tête de la première édition du premier tome en 1923, la préfacière dit au sujet du texte qu'il s'agit d'abord de « quelques belles pages de notre histoire encadrées dans un conte

<sup>70</sup> Alexis Gagnon, « Les livres. *Les aventures de Perrine et de Charlot* », *Le Devoir*, 16 février 1924, p. 1.

<sup>71</sup> Louis Lalande, « Perrine et Charlot. Une lettre du R. P. Lalande à l'auteur », *Le Devoir*, 10 mars 1924, p. 5.

<sup>72</sup> Paul Leblanc, « Littérature de jeunesse au Canada français », *L'école canadienne*, vol. 31, novembre 1955, p. 140-141., cité dans Louise Lemieux, *Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français*, Montréal, Leméac, p. 27.

<sup>73</sup> Alvine Bélisle, « *Les aventures de Perrine et de Charlot*. Série de romans de Marie-Claire Daveluy », dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, 1900-1939*, t. 2, Montréal, Fides, 1980, p. 124.

délicieux », subordonnant du coup la fiction – devenue cadre – à l’histoire. Le premier tome de la série comprend aussi un index onomastique où l’écrivaine présente les biographies des personnages historiques mis en scène au sein du premier titre, renforçant du même coup l’effet « manuel historique ».

Il apparaît toutefois à Françoise Lepage que si la suite de textes se donne d’abord à lire comme un manuel d’histoire, l’écrivaine met plutôt en évidence l’atteinte d’objectifs moraux<sup>74</sup>. En s’attardant au paratexte auctorial, on ne peut que constater la justesse de l’observation de Lepage ; il ne s’agit pas, chez Daveluy, d’évoquer l’histoire pour transmettre une matière purement pédagogique, mais bien davantage de communiquer des contenus d’ordre moral.

Ainsi, en préface de son premier tome, l’auteure mentionne que, si elle rappelle à la mémoire une pléthore de personnages historiques, c’est qu’elle désire voir ses lecteurs le « cœur [...] gonflé, aux passages qui évoquent l’héroïsme de nos missionnaires et de leurs compagnons [...] »<sup>75</sup> afin que ceux-ci s’inclinent « avec amour et une grâce fière, devant les gestes nobles, et le plus souvent crucifiants »<sup>76</sup> des protagonistes mis en scène. Il s’agit ici d’opérer sur le cœur, organe centre des émotions et siège de la noblesse chez l’auteure.

---

<sup>74</sup> Françoise Lepage, *Histoire de la littérature pour la jeunesse*, op. cit., p. 119.

<sup>75</sup> *Idem.*

<sup>76</sup> *Idem.*

Le cœur est donc bien cette clef de lecture essentielle de la sémiotique de la série comme le montre Johanne Prudhomme<sup>77</sup>. Sans doute est-ce aussi à cet organe que s'adressent les écrits daveluyens, si l'on songe particulièrement aux péritextes et épitextes<sup>78</sup> qui exposent plusieurs fois une volonté de remuer les « cœurs ». De fait, selon Daveluy, la narration du passé, parce qu'elle suscite l'émoi, participe de l'éducation morale de la jeunesse, mais aussi de la formation du sentiment national. Marie-Claire Daveluy soutient ainsi, dans le cadre d'une conférence prononcée lors d'un salon du livre organisé par la Société des écrivains canadiens en 1938, que :

[n]ul ne contredira cette assertion que l'histoire, de ce qu'elle a de spirituel et de foncièrement éducateur, ne façonnera jamais mieux l'âme d'une nation, que lorsqu'elle se sera emparée du cœur de la jeunesse, du petit enfant [illisible] comme de l'adolescent et de l'adolescente<sup>79</sup>.

Ce n'est donc pas un savoir strictement encyclopédique à teneur historique que Marie-Claire Daveluy dit d'abord vouloir transmettre, mais un ensemble de normes que l'auteure conçoit comme issues de l'émotion devant l'histoire et qui viserait l'élévation morale ou nationale, un peu comme si un remuement des sentiments pouvait mener à la

<sup>77</sup> Johanne Prud'homme « *Les aventures de Perrine et de Charlot. Une relecture " fin de siècle" »*, *op. cit.*, p. 43–54.

<sup>78</sup> Selon la typologie de Gérard Genette (*Seuils*, Paris, Seuil, 1987, p. 8-9), péritexte et épitexte composent le paratexte, soit l'ensemble des messages qui accompagnent le texte. Si le péritexte rassemble les éléments contenus dans le livre, l'épitexte réfère aux messages qui trouvent une diffusion autrement que dans la matérialité du livre.

<sup>79</sup> Marie-Claire Daveluy, tapuscrit intitulé « L'histoire et la littérature pour la jeunesse », Fonds Marie-Claire-Daveluy, Montréal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, MSS122, pochette « Marie Claire Daveluy ».

noblesse du cœur. Une rature dans le texte de la conférence prononcée par l'auteur en 1938 rend bien compte de cette distinction. On peut d'abord lire un appel à la jeunesse formulé de la sorte : « L'âme de ton pays, mon fils, ma fille, il te faut au plus tôt la [R *bien*] connaître, entendre le son qu'elle rend, obéir à ses désirs, par tous les moyens que tu chercheras avec amour<sup>80</sup>. » Sur la photocopie du tapuscrit conservée dans le Fonds Marie-Claire Daveluy de la Bibliothèque et Archives nationales du Québec, l'adjectif « bien » est raturé pour donner : « L'âme de ton pays, mon fils, ma fille, il te faut au plus tôt la connaître ». Cette rature semble évocatrice au sens où ce que veut transmettre Marie-Claire Daveluy n'est pas une connaissance factuelle pouvant être qualifiée de bonne, de moyenne ou de mauvaise, mais une connaissance de l'ordre du sentiment qui ne puisse être que ressentie et qui, dès lors, ne puisse pas faire l'objet d'une semblable évaluation.

Faisant nôtre la conclusion de Françoise Lepage, il importe alors de nous demander pourquoi il demeure chez Marie-Claire Daveluy une telle préséance des visées morales et nationales sur les objectifs strictement pédagogiques<sup>81</sup>. Nous référant au cadre d'analyse du maternalisme, nous pouvons penser qu'un tel phénomène est à mettre

---

<sup>80</sup> Marie-Claire Daveluy, tapuscrit intitulé « L'histoire et la littérature pour la jeunesse », doc. cité.

<sup>81</sup> Rappelons que, selon Danielle Thaler, la littérature pour la jeunesse serait faite de deux composantes essentielles. Elle aurait, d'une part, pour fin d'initier les jeunes lecteurs à la littérature. D'autre part, elle serait aussi faite d'une composante morale. « Qui dit textes pour la jeunesse dit intention morale. » (Danielle Thaler, « Littérature de jeunesse. Un concept problématique », *Canadian Children Literature / Littérature canadienne pour la jeunesse*, n° 83, 1996, p. 34.) À cette caractérisation des œuvres pour la jeunesse, Isabelle Nières-Chevrel ajoute le rôle de la littérature pour la jeunesse comme susceptible de générer la passation des savoirs. Cette fonction « s'explique aisément par l'absence de distinction qui a longtemps existé entre livres d'enseignement et livres de loisirs ». (Isabelle Nières-Chevrel, « La transmission des valeurs et les ruses de la fiction. Petite mise en perspective historique », dans Isabelle Nières-Chevrel, dir., *Littérature de jeunesse. Incertaines frontières*, Paris, Gallimard, 2005, p. 143.)



en lien avec la présence d'un *ethos* maternel au sein de la série. C'est une mère qui ici s'adresse à de jeunes lecteurs et, dès lors, doit préserver ses interlocuteurs de la « mauvaise pente<sup>82</sup> ». Si la primauté des objectifs énoncés ne peut pas être comprise sans considérer l'*ethos* maternel mis de l'avant, une telle posture, entendons-nous maintenant montrer, n'est pas sans avoir des corollaires relatifs à la parole publique.

## **1.2 Écrire comme une mère. Une rhétorique maternaliste chez Marie-Claire Daveluy**

### **1.2.1 Maternité et espace public au sein du discours maternaliste**

Série « cordiale » s'il en est une, la suite de romans est marquée d'une insistante volonté de parler aux cœurs qui n'est pas sans rappeler que c'est en regard de leur point de vue de femmes – dont le cœur maternel légitimerait un droit de cité quant aux problèmes sociaux – que les mouvements féminins du début du siècle au Québec ont d'abord justifié leur action publique. À une époque où les revendications des groupes de femmes suscitent des réactions vives et parfois immodérées de la part des élites nationalistes<sup>83</sup> et cléricales, il ne s'agissait pas d'identifier les sources de l'oppression, mais de soulager les maux de la société, même si l'action sociale des femmes peut être assimilée à une contestation latente de la domination masculine, soutient Susan Mann Trofimenkoff<sup>84</sup>. L'argumentaire maternaliste qui sous-tend les actions des groupes

---

<sup>82</sup> Marie-Claire Daveluy, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, *op. cit.*, p. 119.

<sup>83</sup> Pensons seulement aux virulents éditoriaux qu'Henri Bourassa livrait aux lecteurs du *Devoir* au début du siècle dernier.

<sup>84</sup> Susan Mann Trofimenkoff, *Visions nationales. Une histoire du Québec*, Saint-Laurent, Trécarré, 1986, p. 272.

féminins et leurs revendications s'appuyait, en résumé, sur l'évocation d'une différence complémentaire des sexes qui ferait des femmes des expertes en affaires sociales. Autrement dit, c'est en se réclamant des qualités du cœur que les femmes ont d'abord réclamé leur droit à la parole publique.

Douceur, charité, humilité, intuition, tendresse et compassion étaient autant d'attributs valorisés lorsque l'on faisait le portrait de « la femme idéale ». Ces qualités « correspondaient à ce que la société attendait d'une femme d'intérieur, bonne ménagère, épouse et mère vouée au bien d'autrui<sup>85</sup> ». Durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, tant les militantes de groupes féminins comme la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste (FNSJB) que les opposants au féminisme soutenaient qu'hommes et femmes ont des rôles différents et complémentaires ; ceux des femmes relevant de la maternité. Un tel état est conçu comme un élément essentiel de la définition des femmes qui sont posées en mères, ne serait-ce qu'en puissance. Bien que cette définition semble alors faire consensus, tous les protagonistes ne sont pas unanimes quant aux implications à y trouver. Ainsi que le souligne Denyse Baillargeon, les groupes féminins développaient un discours proposant une association entre les femmes et la maternité, mais « [c]ontrairement au clergé et aux nationalistes traditionalistes, [ils] croyaient cependant que la frontière entre le privé et le public n'était pas étanche et que les capacités maternelles des femmes les appelaient à assumer certaines responsabilités dans

---

<sup>85</sup> Karine Hébert, « Une organisation maternaliste au Québec. La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste (1900-1940) », mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 1997, p. 26.

la société [...]»<sup>86</sup>. Ainsi, pour les maternalistes, il ne s'agit pas d'évoquer la maternité pour assigner les femmes à domicile, mais plutôt pour repousser les frontières de la domesticité vers l'extérieur.

On comprend mieux ainsi pourquoi Marie-Claire Daveluy, dans une lettre qu'elle écrit à l'abbé Azarie Couillard-Després, use de ce que l'on pourrait appeler une rhétorique de la maternité ou, plus précisément, une rhétorique maternaliste. Cette lettre de jeunesse de l'auteure illustre avec brio l'assise maternelle au cœur de l'argumentaire de groupes féminins telle la FNSJB. Au moment où on a pour projet d'ériger un monument<sup>87</sup> à la mémoire de Louis Hébert<sup>88</sup>, donné comme le premier agriculteur du Canada, la jeune auteure écrit au promoteur du projet, l'abbé Couillard-Després, pour lui souligner que la place réservée à Marie Rollet<sup>89</sup> n'est pas aussi importante qu'elle

---

<sup>86</sup> Denyse Baillargeon, « Maternalisme et État providence. Le cas du Québec », art. cité.

<sup>87</sup> Au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'édification de monuments commémoratifs trouve d'abord son financement au travers de campagnes de souscriptions publiques. Les monuments érigés alors mettaient le plus souvent en scène des hommes et les personnages féminins y figuraient la plupart du temps en tant que figures allégoriques. Selon Coates et Morgan, de telles constructions « represented attempts to create a sense of community and communal public space, primarily in the larger urban centres ». (Colin M. Coates, Cecilia Morgan, *Heroines & History. Representations of Madeleine de Verchères and Laura Secord*, Toronto, Buffalo, London, University of Toronto Press, 2002, p. 72.) Nous traduisons : « représentaient des tentatives de créer un sentiment de communauté et un espace public communal, principalement dans les grands centres urbains ».

<sup>88</sup> En 1914, un comité pour l'érection d'un monument à Louis Hébert est mis sur pied sous le patronage de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec et de l'abbé Azarie Couillard-Després. Réalisé par le sculpteur Alfred Laliberté et l'architecte M.-E. Charest, le monument qui représente Louis Hébert, Marie Rollet et leur gendre Guillaume Couillard est inauguré le 3 septembre 1917 à l'occasion du 300<sup>e</sup> anniversaire de l'arrivée de la famille Hébert-Rollet à Québec. D'abord installé au parc de l'hôtel de ville de Québec, il est déplacé au parc Montmorency en 1977. Voir les photographies en annexe B.

<sup>89</sup> Marie Rollet (Hébert, Hubou), arriva à Québec en 1617 avec son mari, Louis Hébert et ses trois enfants. On la considère, avec Claude Pajot, comme l'une des deux premières Françaises à s'établir au Canada. Après la mort de Louis Hébert, elle épousa Guillaume Hubou. Elle et sa famille demeurèrent à Québec au cours de l'occupation anglaise (1629-1632). Elle mourut en 1649 et fut inhumée à Québec le 27 mai 1649. Dans les écrits de Marie-Claire Daveluy, elle est la « première institutrice canadienne ». (Marie-Claire Daveluy, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, op. cit., p. 306.)

devrait l'être. Elle mentionne d'abord avoir pu observer une esquisse du monument que l'on se propose de construire.

Cependant, écrit-elle, un esprit critique – ce fut le mien – osa s'élever contre la disposition des personnages autour du piédestal. Sans doute cette disposition avait été jugée conforme aux faits historiques, ou à leur importance. Eh bien ! moi, M. l'abbé, je me suis permise de n'en pas juger ainsi, et j'ai protesté de toute mon âme. L'endroit attribué à Marie Rollet ne m'a pas paru rendre justice aux services que l'épouse du premier colon a rendus à notre pays<sup>90</sup>.

C'est que, prétend l'écrivaine, Marie Rollet « fut une épouse incomparable, une mère dévouée, une travailleuse infatigable, probe, [...] [illisible] une chrétienne enfin, pourvue de ce que l'on appelle aujourd'hui le sens social<sup>91</sup> », plus encore, elle est « l'aïeule entre les aïeules des femmes canadiennes-françaises<sup>92</sup> ». Aux yeux de Daveluy, il apparaît donc légitime que la grandeur de Rollet dans le monde intime soit, selon un principe de congruence, reconnue au sein de l'espace public et que le monument en l'honneur de Louis Hébert fasse une plus large part à Marie Rollet.

### 1.2.2 *Ethos* maternel dans la série de Perrine et de Charlot

---

<sup>90</sup> Marie-Claire Daveluy, lettre à l'abbé Azarie-Étienne Couillard Després, 21 octobre 1916, Fonds Marie-Claire-Daveluy, Montréal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, MSS122, pochette « Marie-Claire Daveluy ».

<sup>91</sup> *Idem.*

<sup>92</sup> *Idem.*

Dans la lettre que Marie-Claire Daveluy adresse à l'abbé Couillard-Després, l'évocation des qualités maternelles de Marie Rollet relève sans conteste d'une rhétorique maternaliste où le mérite privé sert d'assise à la revendication d'une reconnaissance publique. Aussi pouvons-nous imaginer que ce ressort argumentatif a pu être transposé sous la forme d'une posture discursive chez Daveluy, comme chez certaines autres écrivaines de cette première époque de la littérature pour la jeunesse au Québec. Comme le constatait Daveluy en 1937 « [d]ans le domaine intellectuel [...] la place que nous occupons est [R *fort*] restreinte et nous devons saisir toutes les occasions de nous la tailler plus large en entourant notre geste d'un caractère de [R *très*] légitime revendication<sup>93</sup> ». Se dire « marraine » ou « cousine<sup>94</sup> », participait manifestement de ces « occasions » de se tailler une plus large part. Sans contredit, il s'agissait ici de s'appuyer sur une compétence reconnue au sein du monde privé, la maternité et le soin des enfants, pour accéder à la parole publique. Alors que les premières femmes de lettres avaient « fai[t] reconnaître leur compétence morale [en cherchant] à s'imposer, pour ensuite s'efforcer de convertir cette compétence en capital littéraire<sup>95</sup> », on peut penser que les écrivaines pour la jeunesse ont en plus voulu faire reconnaître leurs qualités maternelles pour se tailler une place au sein de l'espace public.

<sup>93</sup> Marie-Claire Daveluy, manuscrit d'une causerie intitulée « Les femmes aiment-elles les livres ou ne les aiment-elles pas ? », Ottawa, Fonds Marie-Claire-Daveluy, Bibliothèque et Archives Canada, LMS-009, accession 1967-09, boîte 22.

<sup>94</sup> Pensons à Marie-Claire Daveluy, qui est appelée « Cousine » par « Marraine Odile », pseudonyme de Laetitia Saint-Pierre, l'épouse du directeur de la revue *L'oiseau bleu* (Marraine Odile, « Préface », dans Marie-Claire Daveluy, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, op. cit., p. 6.) ou, plus tard, à Maman Fonfon, pseudonyme de Claudine Vallerand. (Françoise Lepage, *Histoire de la littérature pour la jeunesse*, op. cit., p. 678.)

<sup>95</sup> Chantal Savoie, « La page féminine des grands quotidiens montréalais comme lieu de sociabilité littéraire au tournant du XX<sup>e</sup> siècle », *Tangence*, n° 80, hiver 2006, p. 135.

À travers la volonté annoncée d'influer sur les sentiments, l'auteure se rapproche beaucoup des intentions éditoriales exprimées par les rédacteurs de *L'oiseau bleu*, où la série a été publiée en feuilleton de janvier 1921 à juillet 1937. À l'image du credo des décideurs de la revue qui était de « plaire et divertir »<sup>96</sup>, celui de Daveluy pourrait s'énoncer comme suit : émouvoir pour émuler. C'est que, chez Marie-Claire Daveluy, tout se passe comme si le texte, à l'image d'un père ou d'une mère, devait instruire le cœur et l'esprit des jeunes lecteurs et se posait discursivement en tant que parent ou, pour mieux dire, en tant que mère. Autrement dit, le texte serait posé *in loco matris*.

Dès la préface allographe qui inaugure le premier tome de la série, un *ethos* maternel s'esquisse. Marraine Odile, pseudonyme de Laetitia Desaulniers, y raconte des souvenirs d'enfance quand « Cousine<sup>97</sup> », orthographiée avec un grand « C », comme s'il s'agissait d'un nom propre, d'une identité en soi, racontait de si captivantes histoires alors qu'elle « gardait les benjamins de la famille<sup>98</sup> ». Cette cousine, révèle la préfacière, n'était nulle autre que Marie-Claire Daveluy.

Rédigée sous le mode de la narration de souvenirs d'enfance, la préface permet d'établir la crédibilité de l'instance d'énonciation en inscrivant les aptitudes présentes de la « Cousine » dans la continuité du développement de dons précoces. Ainsi, « Cousine

---

<sup>96</sup> Françoise Lepage, *Histoire de la littérature pour la jeunesse*, *op cit.*, p. 56.

<sup>97</sup> Marraine Odile, « Préface », dans, Marie-Claire Daveluy, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, *op. cit.*, p. 5.

<sup>98</sup> *Idem.*

Marie-Claire », qui « avait un talent inné pour la narration », « a perfectionné son style » et « est devenue une savante en histoire » qui « parle, conte et enseigne, chez les grandes personnes, devant des auditoires nombreux<sup>99</sup> ». Mais la préface n'utilise pas de l'effet de continuité que pour asseoir la fiabilité de « Cousine », en adoptant le mode de l'historiette de famille. La préface campe de fait cette jeune narratrice devenue savante dans une position familiale, si ce n'est maternelle. La cousine qui s'adressait aux « benjamins de la famille<sup>100</sup> », une fois adulte, s'adresse à nombre de petits lecteurs que l'on apparente ici aux petits cousins d'autrefois. Le public ne s'est qu'élargi en même temps que le cœur de la cousine s'« est agrandi, et c'est à tous qu'elle donne maintenant un peu de son temps, beaucoup d'elle-même, de son affection et de son talent<sup>101</sup> ». Programmatique, la préface définit les rôles : le texte sera celui d'une mère, ou du moins d'un membre de la famille plus âgé, les récepteurs seront les petits cousins, autrement dit, les jeunes lecteurs à qui on destina son talent et son affection.

La trace d'un destinataire enfant est d'ailleurs observable au sein du péri-texte depuis la préface allographe du premier tome jusqu'à la préface auctorielle du dernier titre lorsque de jeunes lecteurs sont interpellés. On s'adresse aux « petits amis<sup>102</sup> », aux « jeunes amis<sup>103</sup> » et plus précisément aux « enfants de mon cher pays<sup>104</sup> », aux « petits Canadiens<sup>105</sup> » ou aux « jeunes Canadiens<sup>106</sup> ».

---

<sup>99</sup> *Idem.*

<sup>100</sup> *Idem.*

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>102</sup> *Idem.*

<sup>103</sup> Marie-Claire Daveluy, *Charlot à la « mission des Martyrs »*, Montréal, Granger, 1938, avertissement.

<sup>104</sup> *Ibid.*, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, *op. cit.*, avant-propos.

<sup>105</sup> *Ibid.*, *La captivité de Charlot*, *op. cit.*, avant-propos.

Bien que la marque d'une énonciation maternelle ne semble ne pas se maintenir autrement que dans l'évocation d'un destinataire-enfant au sein du péritexte, de nombreux personnages investis de fonctions parentales s'actualisent alors qu'ils tiennent un discours normatif à l'intention des jeunes protagonistes, Perrine et Charlot. Ces parents symboliques prennent en quelque sorte le relais de l'éducation des deux jeunes héros. Faut-il rappeler que Perrine et Charlot sont orphelins de père et de mère, une situation particulièrement précaire, puisqu'il incombe aux parents de soustraire les enfants aux périls moraux : « Hélas !, peut-on lire dans le premier tome, ils n'ont plus ni papa, ni maman pour veiller sur eux, pour écarter le mal de leur chemin<sup>107</sup>. » Orphelins, les deux jeunes héros trouveront sur leur chemin des parents substitués qui assumeront un tel rôle. Pensons par exemple à madame de Cordé, « [c]ette bonne grand'maman [sic]<sup>108</sup> » qui adopte les orphelins, ou à l'abbé de Saint-Sauveur qui donne des « leçons de catéchisme et de grammaire<sup>109</sup> » à Charlot et qui, avec d'autres personnages tour à tour, a charge de l'âme et du cœur des deux orphelins.

Un *ethos* maternel, semble-t-il, transporte la parole de « Cousine » Marie-Claire du privé vers le public — c'est-à-dire l'espace de la publication — et permet à l'écrivaine d'acquérir une certaine autorité dans et en dehors du monde de la fiction

---

<sup>106</sup> *Ibid.*, *Perrine et Charlot à Ville-Marie*, *op. cit.*, avant-propos.

<sup>107</sup> *Ibid.*, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 163.



narrative. Se posant en une mère symbolique vis-à-vis des jeunes lecteurs, l'instance d'énonciation inscrite dans les romans historiques étudiés se fait ainsi passeur d'un ensemble de normes et de représentations du monde.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la littérature et la littérature pour la jeunesse sont apparues aux intellectuels canadiens-français comme un espace de diffusion de valeurs nationalistes et les productions littéraires destinées aux jeunes lecteurs se sont instituées comme une voie privilégiée pour communiquer un message aux générations montantes. À une époque où l'on évaluait bien souvent la fiction à l'aune d'un critère d'utilité quant à la morale et à la pédagogie, l'évocation des qualités maternelles des femmes a fait sans doute lieu de stratégie opératoire permettant à certaines d'entre elles d'accéder à l'espace public. C'est ce qu'expose avec justesse au moyen d'un langage propre à l'analyse des récits la narratologue américaine Susan S. Lanser<sup>110</sup> : bien que des écrivaines s'expriment par le biais d'un genre imprégné de conformisme idéologique, tel le roman historique, leur prise de parole peut être considérée comme une quête d'autorité discursive, la voix narrative mise en œuvre dans de telles pratiques leur permettant de formuler des jugements sur le monde extrafictionnel depuis le monde intrafictionnel.

Or, la quête d'autorité évoquée par Lanser trouve également écho du côté de la construction des personnages. De fait, l'évocation d'héroïnes tirées du passé national a

---

<sup>110</sup> Susan Sniader Lanser, *Fictions of Authority. Women Writers and Narrative Voice*, Ithaca, Cornell University press, 1992, 291 p.

constitué, pour des auteures maternalistes telle Marie-Claire Daveluy, un moyen de tirer parti de l'autorité de l'histoire afin de nourrir une argumentation relative au statut des femmes. Issus du monde intrafictionnel, ces modèles féminins tout droit sortis de l'histoire se posaient comme de véritables actrices susceptibles d'influer sur un monde extrafictionnel. Dans le prochain chapitre, nous nous proposons d'examiner par quelles voies procède, chez Marie-Claire Daveluy, l'inclusion de figures historiques dans la fiction. Nous voudrions montrer que la recherche de figures modèles fait de la maternité le degré zéro de l'évaluation des personnages féminins en même temps qu'elle induit une confusion entre les identités des différents personnages féminins.

## CHAPITRE II

### TEXTE ET CONTEXTE : CONSTRUCTION DE MODÈLES FÉMININS AU PASSÉ DANS LA SÉRIE DE PERRINE ET DE CHARLOT

Les travaux menés sur la scène universitaire depuis les années 1970 ont non seulement permis d'établir que les femmes ont participé à l'histoire, mais ils ont aussi permis de mettre en lumière une panoplie de récits qui élaborent une histoire des femmes d'avant la lettre. Figure importante de la scène intellectuelle au Québec au début du XX<sup>e</sup> siècle, Marie-Claire Daveluy compte sans nul doute au nombre de ces historiennes « amateurs<sup>111</sup> » qui ont raconté l'histoire des femmes avant l'avènement d'un discours légitimant l'histoire des femmes en tant que discipline instituée. À l'instar de ses contemporaines, Daveluy a puisé à même le passé des modèles pouvant seoir à un ensemble de revendications contemporaines de son écriture. À l'heure où la valorisation des qualités maternelles des femmes constituait une pierre d'assise argumentative tant au sein des associations féminines que chez les opposants au féminisme, il appert que c'est autour de la maternité que se sont articulés les modèles féminins qui ont pris vie sous la plume de Marie-Claire Daveluy.

---

<sup>111</sup> Dans *The Gender of History*, l'historienne américaine Bonnie G. Smith (*The Gender of History. Men, Women, and the Historical Practice*, Cambridge, London, Harvard University Press, 1998, 306 p.) utilise le terme d'« amateurs » pour parler de « protohistoriennes » ayant œuvré en dehors de l'institution avant les années 1970. Smith y soutient par ailleurs que le prétendu sujet universel au cœur de l'histoire professionnelle moderne n'est autre qu'un sujet masculin et blanc travesti sous des habits d'universalité.

## 2.1 Une protohistoire des femmes au Québec au début du XX<sup>e</sup> siècle

Longtemps, l'idée que les femmes n'avaient pas d'histoire légitimée s'est posée comme un poncif de l'historiographie. L'action des femmes, de l'ordre du privé, ne pouvait s'inscrire dans les *Res gestae*<sup>112</sup>, plaidait-on alors. Or, on s'entend maintenant pour dire que ce sont les rapports sociaux de sexe qui ont été projetés à l'extérieur du domaine de l'historique. Ils auraient, soutient Geneviève Fraisse, été marqués au sceau de l'« anhistoricité<sup>113</sup> » ou auraient, selon Pierre Bourdieu, subi une « déshistoricisation<sup>114</sup> ». Du même souffle, on reconnaît aussi la présence d'un spectre d'usages discursifs, une *Historia rerum gestarum*<sup>115</sup>, consacré aux femmes, et ce, avant l'« année zéro » de l'histoire des femmes proclamée par les militantes de la deuxième vague. Selon Sylvie Steinberg, parlant en particulier de l'époque médiévale et de l'Ancien Régime, il faut noter que :

[...] s'il est désormais acquis, chez les historiens, que les femmes ont appartenu à la *Res gestae*, [...] il a aussi existé, à la fin du Moyen Âge et sous l'Ancien Régime, une *Historia rerum gestarum*, c'est-à-dire des récits qui ont consacré aux femmes une place particulière et ont témoigné du souci de conserver les traces de la vie de centaines de dames illustres<sup>116</sup>.

---

<sup>112</sup> C'est-à-dire les événements qui se sont produits.

<sup>113</sup> Geneviève Fraisse, cité dans Isabelle Ernot, « L'histoire des femmes et ses premières historiennes (XIX<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècle) », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2007, vol. 1, n° 16, p. 166.

<sup>114</sup> Pierre Bourdieu cité dans *Idem*.

<sup>115</sup> Autrement dit, l'historiographie ou le récit des événements.

<sup>116</sup> Sylvie Steinberg, « Avant-propos », dans Sylvie Steinberg, Jean-Claude Arnould, dir., *Les femmes et l'écriture de l'histoire*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2009, p. 7.

Une nouvelle écriture de l'histoire née des questionnements mis en avant à la suite de la deuxième vague du féminisme<sup>117</sup> a donc permis de rappeler à la mémoire un éventail de pratiques discursives prenant pour objet des femmes du passé. Pensons seulement à Christine de Pizan et à son *Livre de la cité des dames*<sup>118</sup>, aux femmes qui tenaient des cahiers familiaux ou aux romancières mettant en scène des personnages féminins au sein de textes de fiction comme l'ont fait au Québec les Laure Conan<sup>119</sup>, Gaétane de Montreuil et Adèle Bibaud. Que l'on songe également aux religieuses qui se sont faites historiennes du passé de leurs consœurs et prédécesseuses telles Marie Morin, Catherine Porlier, Angélique Cuillerier, Catherine Juchereau, Marie-Andrée Regnaud Duplessis ou encore, outre-Atlantique, à celles, moins nombreuses, qui ont publié des travaux historiques dans un cadre universitaire<sup>120</sup>. Citons en outre les récits destinés à la jeunesse et les traités historiques publiés par Marie-Claire Daveluy durant les quelque quarante années de sa production intellectuelle. Toutes ces pratiques, considère Isabelle Ernot, s'inscriraient en quelque sorte dans une « histoire des femmes informelle,

<sup>117</sup> Natalie Z. Davis (« " Women's history " in transition. The European Case », *Feminist Studies*, vol. 3, n° 3-4, 1976, p. 83.), parmi les premières, a établi un parallèle entre le genre des « vertus » et les pratiques historiennes de ses cochercheures. Inaugurées par Plutarque, les « vertus » mettaient de l'avant de courtes biographies de femmes jugées « vertueuses ». Poursuivi par Boccace ainsi que par Christine de Pizan, le genre trouve encore un écho dans le *Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des Françaises et des étrangères naturalisées en France connues pour leurs écrits* de Madame Briquet en 1804 et dans le *Memoirs of Several Ladies of Great Britain, Who Have Been Celebrated for their Writings, or Skill in the Learned Languages, Arts and Sciences* de George Ballard au XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>118</sup> Selon Diane Desrosiers-Bonin (« De l'exemplum antique à l'exemplar vivant dans la *Cité des dames* de Pizan », dans Sylvie Steinberg, Jean-Claude Arnould, dir., *Les femmes et l'écriture de l'histoire*, op. cit., p. 299.), il est anachronique de lire *Le livre de la cité des dames* en tant que manifeste féministe. L'ouvrage serait plutôt une réécriture du *De mulieribus claris* de Boccace. Pizan y traite tour à tour des « vertus » de quelques femmes politiques et de l'existence domestique avant de s'attarder à la vie de différentes saintes. Cette position ne fait toutefois pas l'unanimité. Pour Isabelle Constant (*Les mots étincelants de Christiane de Rochefort. Langages d'utopie*, Amsterdam, Atlanta, Rodopi, 1996, p. 157), *Le livre de la cité des dames* est une œuvre résolument moderne en ce qu'elle tend à poser les femmes en égales des hommes.

<sup>119</sup> À ce sujet, voir Katherine A. Roberts, « Le roman national des femmes (1891-1984) », thèse de doctorat, Kingston, université Queen's, 1999, 247 f.

<sup>120</sup> Isabelle Ernot, « L'histoire des femmes et ses premières historiennes », art. cité., p. 174.

littéraire, non scientifique qui peut être considérée, *a posteriori*, comme l'ancêtre de celle qui s'est développée depuis les années 1970 dans le cadre de l'institution<sup>121</sup> ».

Auteure de nombre de traités et de fictions historiques, Marie-Claire Daveluy peut à juste titre être considérée comme l'une des artisanes de cette protohistoire des femmes au Québec. Chrétienne, nationaliste et issue des milieux bourgeois, elle avait en commun avec les autres bâtisseuses du récit des « dames illustres », sa foi, ses convictions politiques et son appartenance sociale<sup>122</sup>. À une époque où le maternalisme était le discours dominant au sein des groupes féminins, il semblait naturel à ces femmes de mettre de l'avant une subjectivité féminine<sup>123</sup> et de justifier le choix de leurs objets en fonction de cette même subjectivité. Devant la Women's Historical Society of Montreal, Louyse de Bienville disait, par exemple, avoir d'abord voulu parler de héros canadiens, mais avoir finalement décidé de traiter des héroïnes en raison d'une disposition naturelle. « Puisque je suis femme, dit-elle, ma sympathie doit d'abord se porter vers des femmes<sup>124</sup>. » Pour Marie-Claire Daveluy, il apparaissait d'ailleurs que l'écriture d'une femme ne pouvait qu'être différente de celle d'un homme. « Quand une femme tient la

---

<sup>121</sup> *Idem.*

<sup>122</sup> Quant à ses alter ego canadiennes-anglaises, elles étaient soit catholiques, soit protestantes et inclinaient vers des positions impérialistes. Colin M. Coates, Cecilia Morgan, *Heroines & History*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>123</sup> Selon Bonnie G. Smith, c'est ce même *ethos* féminin qui a longtemps gardé les historiennes d'une reconnaissance professionnelle, celles-ci étant considérées comme « incapable of reaching the requisite profundity of either history or self-knowledge. » (Bonnie G. Smith, *The Gender of History*, *op. cit.*, p. 3). Nous traduisons : « incapables d'atteindre la profondeur requise tant par l'histoire ou la connaissance de soi. »

<sup>124</sup> Louyse de Bienville, pseud. de Madame Donat Brodeur, « Deux héroïnes de la Nouvelle-France », *Canadian Antiquarian*, n° 5, [1908], p. 65, cité dans Colin M. Coates, Cecilia Morgan, *op. cit.*, p. 287.

plume, ne faut-il pas s'attendre à une partialité différente de celle d'un monsieur<sup>125</sup> », demandait-elle dans le manuscrit d'une conférence intitulée « Les femmes aiment-elles les livres, ou ne les aiment-elles pas ? »

## 2.2 Attester de la présence des femmes dans le passé

Si, bien plus que les historiens, les écrivaines de l'histoire mettaient en avant leur subjectivité, c'est peut-être parce que leurs travaux participaient d'une double revendication. Il s'agissait en premier lieu de construire une mémoire historique<sup>126</sup> féminine en attestant de la présence de femmes dans le passé. Ces auteures affichaient ainsi une certaine conception de l'histoire nationaliste – ou impérialiste au Canada anglais – « in which (certain) women had a (certain) role to play<sup>127</sup> ». Comme pour rappeler la présence d'héroïnes dans le passé national, Marie-Claire Daveluy, dans une de ses pièces, fait dire à un personnage que : « [l]'histoire, c'est surtout pour les

---

<sup>125</sup> Marie-Claire Daveluy, « Les femmes aiment-elles les livres, ou ne les aiment-elles pas ? », Fonds Marie-Claire-Daveluy, Bibliothèque et Archives Canada, Ottawa, LMS-0009, boîte 22, pochette « Les femmes aiment-elles les livres... ».

<sup>126</sup> Bien que les termes « mémoire » et « histoire » soient opposés chez beaucoup d'historiens, il semble que le vocable utilisé par Coates et Morgan (*Heroines & History*, *op. cit.*, p. 4.) rend mieux compte du caractère mixte de la pratique étudiée. De fait, une stricte opposition, comme mise de l'avant par Pierre Nora (dir., *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997, 3 vol.) par exemple, tient plus difficilement en contexte nord-américain où les sociétés euroaméricaines se sont constituées bien après l'instauration d'une culture diplomatique. Elle est encore plus difficilement soutenable lorsque vient le temps de parler des pratiques érudites de femmes écrivant sur des femmes du passé à un moment où les conditions mêmes du champ historien les reléguaient d'office à l'amateurisme. Produits en dehors d'un cadre professionnel par des écrivaines mettant leur subjectivité de l'avant dans le but de ramener à la mémoire des existences oubliées, les écrits de ces auteures n'en ont pas moins instauré un dialogue avec le champ de l'histoire professionnelle.

<sup>127</sup> Colin M. Coates, Cecilia Morgan, *Heroines & History*, *op. cit.*, p. 10. Nous traduisons : « dans laquelle (certaines) femmes avaient un (certain) rôle à jouer ». Les parenthèses font partie du texte original.

garçons... à cause des batailles et des soldats...<sup>128</sup> ». Ce à quoi un second personnage répond : « Et Madeleine de Verchères ? Ce n'est pas un garçon... Et l'on en parle dans l'histoire<sup>129</sup> ».

En racontant les aventures d'héroïnes comme de Verchères, les historiennes amateurs auraient ainsi permis de rendre compte d'une « [...] history of women, alongside more typical male-centered accounts<sup>130</sup> » et l'écriture de Marie-Claire Daveluy participe de plusieurs manières à cette « autre » narration. Ainsi les romans de la série procèdent souvent à la façon de longues listes de noms d'hommes, mais aussi de femmes, ayant vécu au temps de la Nouvelle-France. À titre d'exemple, on note, dans le premier tome, une longue énumération des passagers du navire sur lequel prennent place Perrine et Charlot lors de leur fuite vers la Nouvelle-France.

Il y a là de beaux gentilshommes coiffés de chapeaux à plumes, habillés de velours, et dont de merveilleuses dentelles ornent le col et les poignets. Ce sont les sieurs Le Gardeur de Repentigny, Le Gardeur de Tilly, Le Neuf du Herisson, Le Neuf de la Poterie, Poutrel du Colombier. De grandes dames souriantes aux cheveux bouclés, se tiennent près d'eux : Catherine de Cordé, veuve de René le Gardeur, Sieur de Tilly, de Thury, en Normandie, Marguerite Le Gardeur, épouse de Jacques Le Neuf de la Poterie ; Jeanne Le Marchant, veuve de Mathieu Le Neuf du Hérison [*sic*], de Caen, en Normandie, Marie Le Neuf, Madeleine Le Neuf, épouse de Jean Poutrel du Colombier ; Marie Favery, épouse de Pierre Le Gardeur de Repentigny ; et enfin la jolie Marie-Madeleine de Repentigny<sup>131</sup>.

<sup>128</sup> Marie-Claire Daveluy, *Aux feux de la rampe*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1927, p. 11-12.

<sup>129</sup> *Idem.*

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 106. Nous traduisons : « aux côtés de comptes-rendus androcentrés plus typiques ».

<sup>131</sup> Marie-Claire Daveluy, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, *op. cit.*, p. 50.



Certes, il apparaît que les femmes sont présentées en fonction de leurs époux, mais il n'en demeure pas moins qu'elles sont nommées et, dès lors, prennent forme dans la narration historique. En plus des énumérations, le récit ne manque pas de mettre en scène les fondatrices de la Nouvelle-France reconnues par l'historiographie traditionnelle du début du XX<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi que les jeunes héros croiseront au passage les Marie de l'Incarnation, mesdames de Combalet et de la Peltrie, Jeanne Mance et Marie Rollet. Chaque fois, un aparté fournit des informations biographiques sur le personnage cité. Marie de l'Incarnation, précise-t-on, est « une mystique admirable<sup>132</sup> », une « suppliante de choix<sup>133</sup> » et une « sainte femme [...] comme on en voit peu<sup>134</sup> » qui « s'en [va] au loin pour l'amour de Dieu<sup>135</sup> ». Madame de Combalet est la « haute et puissante Marie-Madeleine de Vignerod, dame de Roure et de Combalet, qui sera créée sous peu, duchesse d'Aiguillon, nièce du monseigneur le cardinal de Richelieu<sup>136</sup> » ainsi que « la pieuse, la sincère, la généreuse protectrice des missions de la Nouvelle-France<sup>137</sup> ». Madame de la Peltrie est une « noble dame<sup>138</sup> » qui, « ayant résolu de travailler à l'éducation des sauvages [...], va fonder un couvent d'ursulines dans le lointain Canada<sup>139</sup> ». On mentionne aussi Jeanne Mance, ou « Mademoiselle Mance<sup>140</sup> », à qui Perrine rend visite « à l'Hôtel-Dieu<sup>141</sup> » et Marie Rollet, « la veuve de Louis Hébert » et la « première Canadienne<sup>142</sup> ».

---

<sup>132</sup> Marie-Claire Daveluy, *La captivité de Charlot*, op. cit., p. 111.

<sup>133</sup> *Idem.*

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>135</sup> *Idem.*

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>137</sup> *Idem.*

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>140</sup> Marie-Claire Daveluy, *Le cœur de Perrine*, op. cit., p. 173.

À ces procédés visant à attester de la présence de femmes dans le passé national s'ajoute aussi un usage plus strict de la forme biographique. En annexe au premier tome, sont ainsi données des notes biographiques au sujet de personnages célèbres de l'historiographie d'alors, mais aussi de femmes moins souvent citées dans un tel cadre comme Élisabeth Couillard, Marguerite Le Gardeur ou Jeanne Le Marchant. Or, pour les « amateurs » du début du XX<sup>e</sup> siècle, il ne s'agissait pas seulement de témoigner de la présence de femmes connues ou inconnues, mais aussi de puiser dans le passé des figures emblématiques, des porte-étendard.

### 2.3 Trouver des modèles dans le passé national

L'histoire est un formidable vivier de figures modèles, semblent dire les historiennes d'avant la lettre, telles Marie-Claire Daveluy. De fait, pour ces dernières, la narration du passé procède, en second lieu, d'une recherche de modèles qui puissent souscrire aux structures de la pensée maternaliste alors largement partagée et servir d'assise aux revendications qui y étaient attachées. Ainsi, expliquent Coates et Morgan, « women's past contributions provided the precedence for the expansion of women's rights in the twentieth century<sup>143</sup> ». Partant, dans un discours intitulé « Women's

---

<sup>141</sup> *Idem.*

<sup>142</sup> Marie-Claire Daveluy, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, *op. cit.*, p. 77.

<sup>143</sup> Colin M. Coates, Cecilia Morgan, *op. cit.*, p. 106. Nous traduisons : « Les apports passés des femmes ont fourni les précédents à un élargissement des droits des femmes au XX<sup>e</sup> siècle ».

Contribution to Canadian Life », l'auteur anonyme, ou plus probablement l'auteure anonyme, cite des figures féminines de l'histoire canadienne pour expliquer dans quelle mesure chacune incarne les idéaux maternalistes : « Jeanne Mance that of the nurse, Marguerite Bourgeois, that of the teacher, and Madeleine de Veche [sic] that of the mother ». L'auteur(e) ajoute, en se référant à une rhétorique maternaliste, que ces femmes, tout en agissant de manière exemplaire, ont aussi pu accéder à l'espace public. « [T]hese women did not disdain, nor were they refuse the opportunity to play a large part in the social organization of their country<sup>144</sup> », soutient l'auteur(e). Autrement dit, les hauts faits de ces héroïnes ont été érigés en modèles maternalistes dont l'exaltation a permis de soutenir les revendications des historiennes amateurs telles que Marie-Claire Daveluy.

À ce chapitre, l'exemple de Marie Rollet est peut-être le plus illustre de la fiction daveluyenne. De fait, la figure de Rollet n'est pas convoquée dans un seul souci de pédagogisme au sein duquel la mise en scène de personnages historiques serait conçue comme un moyen d'apprentissage. Marie Rollet est plutôt citée en tant que mère des premiers temps, dont l'exemple est mis au service d'une argumentation à la portée éminemment contemporaine et basée sur un principe de congruence propre à transférer le mérite ainsi que les libertés de Marie Rollet aux femmes de l'époque de Marie-Claire Daveluy.

---

<sup>144</sup> « Women's Contribution to Canadian Life », Auteur anonyme, Fonds de la ligue des droits de la femme, Montréal, Bibliothèque municipale de Montréal, cité dans *Idem*. Nous traduisons : « Jeanne Mance, celui de l'infirmière, Marguerite Bourgeois, celui de l'enseignante, et Madeleine de Verchere [sic], celui de la mère » ; « ces femmes n'ont pas dédaigné ou refusé la possibilité de jouer un grand rôle dans l'organisation sociale de leur pays ».

Dans la série de Daveluy, Marie Rollet est d'abord présentée comme une mère au sens premier du terme. Elle est, indique-t-on, une « grave et belle matrone [*sic*] d'une cinquantaine d'années<sup>145</sup> ». On mentionne de nombreuses fois la descendance de Marie Rollet. La protagoniste est aussi montrée s'occupant de jeunes écoliers. Elle est, dit-on, la première « institutrice canadienne<sup>146</sup> ». Or, elle est aussi présentée en mère de la nation entière pour être restée en Amérique durant la brève occupation de la Nouvelle-France par les Anglais au XVII<sup>e</sup> siècle. Aux deux orphelins venus visiter son école, Marie Rollet raconte pourquoi elle a voulu demeurer à Québec quand les frères Kertk ont pris la ville en 1629. Elle explique que c'est son enracinement à la terre qui l'a empêchée de fuir vers la France durant les trois ans qu'a duré cette occupation :

Et si je suis demeurée, enfants, c'est que la terre canadienne était devenue pour moi tout l'univers. Je ne voyais rien au-delà de sa forêt, de ses pins et ses érables, de ses pâles ciels d'automne, de ses hivers éblouissants, de ses étés brûlants, mais féconds. J'y étais venue de plein gré, voyez-vous, avec joie<sup>147</sup> !

C'est que, poursuit Marie Rollet, sous cette terre canadienne reposait sa descendance sur qui il lui fallait continuer à veiller :

Et puis, mon premier mari, Louis Hébert, ma fille aînée Anne, son époux Étienne Jonquest, dormaient paisiblement leur dernier sommeil à l'ombre de la

---

<sup>145</sup> *Idem.*

<sup>146</sup> Maire-Claire Daveluy, *La captivité de Charlot*, op. cit., p. 19.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 24.

chapelle des récollets ! Il ne fallait pas que leur repos  
fût troublé, si ce n'était par des voix françaises, très  
douces, s'interpellant au-dessus des fosses fleuries<sup>148</sup>...

En entendant le récit de cette femme demeurée en Nouvelle-France pour veiller sur le repos de sa descendance, Perrine soutient que Marie Rollet a agi face à la nation telle une mère envers son enfant. « Vous avez veillé sur le Canada comme une maman sur un berceau<sup>149</sup> », dit l'enfant à Marie Rollet dans une comparaison particulièrement éloquente quant aux liens qui peuvent être établis entre la nation et la maternité. Ce dernier cas de figure témoigne bien du mode de déploiement de la pensée maternaliste au sein de la fiction daveluyenne en ce qu'il met en avant les liens établis entre la maternité et la narration historique. Il faut alors entendre que Marie Rollet n'est pas qu'un simple personnage de fiction, elle est aussi un personnage de la fiction historique qui justifie sa participation à l'histoire en fonction de son rôle d'épouse et de mère.

À la recherche d'héroïnes qui puissent faire office de modèles, l'écriture de Marie-Claire Daveluy dégage ainsi non seulement des figures de femmes toujours prêtes à exercer un ministère maternel vis-à-vis d'enfants, mais aussi des figures féminines dont la compétence maternelle va jusqu'à s'étendre à la nation entière. L'exemple de Marie Rollet, décrite en mère vertueuse des premiers temps, permet de déployer une argumentation visant la projection des compétences maternelles des femmes vers l'espace public comme en témoigne une lettre tirée du fonds d'archives Marie-Claire-Daveluy : « N'a-t-elle pas fait rayonner son action bienfaisante au-delà du cercle

---

<sup>148</sup> *Idem.*

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 26.

familial, jusque chez les sauvages<sup>150</sup> ? », y mentionne l'écrivaine en parlant de Marie Rollet.

Fortes de cette ancêtre commune, les contemporaines de l'auteure peuvent alors se réclamer de Rollet en ce qu'elles sont ses descendantes au même titre que le sont des héroïnes plus tardives telles Madeleine de Verchères ou Madame Duclos. À ce chapitre, Marie-Claire Daveluy rappelle que des « coups de famille ou même des coups de mousquet [de Marie Rollet] avaient été le prélude des actes virils et héroïques de ses descendantes, telles [les] vaillantes " habitantes " des campagnes, à la besogne des champs telles les Madeleine de Verchères et les Madame Duclos, à la rescousse contre les Iroquois ces terribles guerriers<sup>151</sup> ».

Une note conservée dans les archives de l'auteure permet de mieux comprendre comment opère, au sein de la fiction, la recherche de modèles à l'œuvre chez Marie-Claire Daveluy. L'inscription figure en marge d'un manuscrit tiré du fonds d'archives Marie-Claire-Daveluy. L'auteure y dresse le portrait de quelques Canadiennes anglaises des premières heures. La dernière portion du document est consacrée à l'héroïne canadienne de la guerre de 1812, Laura Secord (1775-1868). L'inscription, que l'on peut supposer avoir été écrite à l'intention du prêtre et cinéaste Albert Tessier, indique : « Une grande héroïne. N.B. Elle peut tenir lieu de toutes les autres, n'est-ce pas ? Et son

<sup>150</sup> Marie-Claire Daveluy, lettre à l'abbé Azarie-Étienne Couillard Després, doc. cité.

<sup>151</sup> *Idem.*

souvenir, comme il s'identifie mal aujourd'hui – Finir, [illisible] compagnie de "fondants au chocolat", de pralines, hélas ! Elle méritait mieux<sup>152</sup>... ». Bien que la référence à la confiserie Laura Secord apparaisse d'abord comme un coquin clin d'œil à la récupération commerciale du passé<sup>153</sup>, la note donne clairement à voir une recherche d'une figure modèle pouvant « tenir lieu de toutes les autres<sup>154</sup> ».

Il apparaît en outre que la note de Daveluy constitue à elle seule une mise en abyme du paradoxe qui affecte la représentation des femmes dans l'histoire à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Pensées comme si une pouvait « tenir lieu de toutes les autres<sup>155</sup> », ces femmes ont, dans la « geste » canadienne, une présence indéniable d'un point de vue quantitatif<sup>156</sup>, « [l]'historiographie traditionnelle a[yant] fait une large place aux femmes qui ont joué un rôle dans l'histoire de la Nouvelle-France<sup>157</sup> ». Toutefois, du point de vue qualitatif, elles semblent vouloir se fondre dans une indistinction voulue et pensée en fonction d'impératifs contemporains de l'écriture

---

<sup>152</sup> Marie-Claire Daveluy, « La Canadienne anglaise regarde son nouveau pays, plan de communication », doc. cité.

<sup>153</sup> La compagnie Laura Secord fut fondée à Toronto en 1913. Selon Coates et Morgan, c'est, de manière très ironique, la récupération commerciale dont Laura Secord a fait l'objet qui a permis à l'image de l'héroïne de la guerre de 1812 de perdurer dans les mémoires. De fait, c'est au moment où les efforts commémoratifs commençaient à s'essouffler que Laura Secord devint la tête d'affiche de la confiserie. (Colin M. Coates, Cecilia Morgan, *Heroines & History*, op. cit., p. 214.)

<sup>154</sup> Marie-Claire Daveluy, « La Canadienne anglaise regarde son nouveau pays, plan de communication », doc. cité.

<sup>155</sup> *Ibid.*

<sup>156</sup> Selon l'historien Serge Gagnon la place importante qu'occupent les femmes dans l'historiographie traditionnelle est à mettre en lien avec une ambition cléricale de les représenter en dehors de toute référence à l'amour charnel, mais en soulignant leur « subordin[ation] aux impératifs de la maternité, biologique ou spirituelle ». Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens*, Québec, Les cahiers d'histoire de l'université Laval, 1978, p. 118.

<sup>157</sup> Micheline Dumont, *Les religieuses sont-elles féministes ?*, Saint-Laurent, Bellarmin, 1995, p. 24.

de leurs péripéties<sup>158</sup>. Artisane de la construction d'une mémoire historique féminine, Marie-Claire Daveluy inscrit clairement son écriture fictionnelle au sein du cadre de la pensée maternaliste. Cette inscription, en ce qui a trait à la structure du récit, se répercute sur le portrait donné des personnages féminins de la fiction historique. Qu'elles aient été imaginées par l'auteure ou qu'elles aient été tirées de documents d'archives, les héroïnes de Marie-Claire Daveluy sont marquées par une passion « modélisante » qui les fait exister une pour « toutes les autres<sup>159</sup> ».

### 2.3.1 De l'interchangeabilité des personnages féminins

La recherche de modèles propre à l'écriture daveluyenne se traduit dans la fiction par un phénomène d'interchangeabilité affectant la représentation des personnages féminins centraux de la série. Dans différents épisodes, ces figures semblent, par moments, être à ce point conformes à un modèle implicite au texte qu'elles apparaissent pour ainsi dire interchangeables. De fait, l'auteure n'écrit-elle pas que « [s]eule une tendresse féminine p[eut] guérir ou atténuer la perte d'une autre tendresse féminine<sup>160</sup> » ? Autrement dit, seule l'action ou la présence d'une femme peut remplacer l'action ou la présence d'une autre femme, puisque l'une peut être substituée à l'autre.

---

<sup>158</sup> À ce sujet, voir Julie Roy, « Stratégies épistolaires et écritures féminines. Les Canadiennes à la conquête des lettres (1636-1839) », thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, septembre 2003, f. 44.

<sup>159</sup> Marie-Claire Daveluy, « La Canadienne anglaise regarde son nouveau pays, plan de communication », doc. cité.

<sup>160</sup> Marie-Claire Daveluy, *Perrine et Charlot à Ville-Marie*, op. cit., p. 25.



Un dispositif d'interchangeabilité est à l'œuvre dès les premières séquences du premier tome de la série quand un épisode rapproche le personnage de la mère des deux orphelins de madame de Repentigny, une noble qui fait la traversée vers la Nouvelle-France sur le même navire que Perrine et Charlot. Madame de Repentigny figure parmi les premières femmes à apporter son secours aux jeunes héros. Elle ressemble tout particulièrement à la mère décédée des orphelins, et ceux-ci requièrent rapidement des soins maternels de sa part. Alors que Perrine est « surprise et stupéfiée » par la ressemblance qui unit les deux femmes, Charlot demande à sa sœur : « Perrine, cette dame, ça n'est pas notre jolie maman, avec de beaux vêtements faits par les anges<sup>161</sup> ? ». Détrompé par Perrine, l'enfant n'en adresse pas moins des demandes de soins maternels à la femme, ce qui ne manque pas d'émouvoir madame de Repentigny. « Embrasse-moi, veux-tu, Madame ? Très fort, comme le faisait ma maman avant de partir pour le ciel<sup>162</sup>. » Touchée par la requête, « Madame de Repentigny [...] prend l'enfant dans ses bras<sup>163</sup> ». Plus qu'une simple mise en avant des similarités entre madame de Repentigny et la mère des orphelins, l'épisode établit un rapport d'équivalence entre les deux femmes. Ce rapport est exploité de manière particulièrement évocatrice lorsque Perrine, très touchée par la disparition de son frère enlevé par des Amérindiens, réclame, dans son délire, sa mère morte. « Maman ! appelle-t-elle, faiblement, mais distinctement<sup>164</sup> », en apercevant madame de Repentigny. Constatant cette confusion, madame de Repentigny ne détrompe pas la jeune fille, mais conseillée par le médecin, décide plutôt

---

<sup>161</sup> Marie-Claire Daveluy, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, p. 63.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>163</sup> *Idem.*

<sup>164</sup> Marie-Claire Daveluy, *La captivité de Charlot*, op. cit., p. 138.

d'incarner momentanément la mère de l'enfant. Prenant à son compte l'identité de la défunte, madame de Repentigny, dans une annonce à caractère prophétique évoquant le merveilleux chrétien, indique à Perrine que son frère sera bientôt de retour. « Madame de Repentigny, *sa figure s'illumine, sa voix devient étrangement ferme.* / Mon aimée, courage, tu vas revoir Charlot<sup>165</sup>. » Après cette étrange conversation, « un sourire d'ineffable contentement, glisse sur la figure de Perrine<sup>166</sup> », et la jeune fille s'endort. Le médecin annonce ensuite le résultat du surprenant jeu de rôle : « Sauvée ! Madame, vous avez sauvé cette petite<sup>167</sup> ! ». La sanction du travestissement mis de l'avant est donc positive ; Perrine est sauvée. Comme dans les deux épisodes à suivre, un personnage voit ici son état physique ou psychologique être grandement amélioré par l'action d'un personnage féminin jouant volontairement de similarités avec un autre personnage féminin décédé.

En écho à ce premier épisode, le dernier tome de la suite fait le récit d'une autre confusion salvatrice. On y indique qu'après la mort de sa femme, Charlot demeure inconsolable et évoque son désir d'aller rejoindre son épouse décédée, Lise. « Je vais au-devant du danger, moins pour tromper ma douleur que pour en finir avec elle, heureux si une flèche ou une balle iroquoise me réserve cette consolation de mourir utilement pour les miens<sup>168</sup>... », écrit Charlot dans une lettre. Dans l'espoir de redonner une illusion de présence à son frère, Perrine décide de rebaptiser la fille de Charlot du nom de « Lise ».

---

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 140. L'italique est dans le texte.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>168</sup> Marie-Claire Daveluy, *Le cœur de Perrine*, op. cit., p. 13.

L'enfant avait déjà été prénommée « Perrine » en l'honneur de sa tante et celle-ci explique « que ce serait causer un grand plaisir à [Charlot] d'entendre ainsi prononcer le nom de Lise, ce nom qu'il avait tant aimé et qu'il n'entendait plus jamais, jamais<sup>169</sup>... » De fait, lorsque Charlot entend le nouveau nom de sa fille, il ne peut s'empêcher d'être ému. « Ainsi, j'entendrai donc souvent ce nom... Lise... Lise... Oh ! mon Dieu ! Et Charlot se détournant fut ressaisi par les plus douloureux souvenirs<sup>170</sup>. »

Le troisième épisode au sein duquel l'identité de deux femmes est l'objet d'une confusion voulue survient à la toute fin de la suite de romans. À cette occasion, Perrine prend l'identité de sa belle-sœur décédée afin de mieux soigner son époux, André, qui a perdu la mémoire à la suite d'une blessure. Confus, il réclame Lise, sa sœur décédée, ainsi que Charlot, mais il refuse de voir Perrine, son épouse, croyant que celle-ci le déteste. Perrine décide toutefois que son mari doit être soigné auprès d'elle. « André sera soigné, *ici et par moi seule* [...] dussé-je emporter moi-même mon pauvre blessé jusqu'ici<sup>171</sup> », dit-elle à Charlot. Or, selon l'avis du médecin, André ne doit subir aucune contrariété de ses désirs, et Perrine entreprend de s'approprier l'identité de Lise afin d'interagir auprès d'André. Celle-ci revêt d'abord les vêtements de sa belle-sœur décédée et se coiffe de la même manière qu'elle. « Tiens, regarde cette robe. Lise la portait, l'année qui précéda sa mort. Regarde ces bijoux. Ce sont les siens. Et ma coiffure ? J'ai relevé mes cheveux de la même manière que ma belle-sœur... Alors, tu

---

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 169. L'italique est dans le texte.

crois... qu'on peut s'y méprendre<sup>172</sup> ? », demande Perrine à sa servante. L'héroïne explique ensuite que c'est là le moyen qu'elle a trouvé pour pouvoir soigner son époux :

André réclame sans cesse sa sœur, paraît-il, et il ne veut pas me voir. Eh bien ! grâce à cette transformation [...] André, mon mari, verra à la fois auprès de lui, sa sœur et sa femme. Car ce sera moi qui le soignerai, avec quelles attentions<sup>173</sup>.

En imitant les gestes de Lise, Perrine réussit à convaincre André qu'elle est Lise dans une scène marquée par l'ambiguïté d'un rapport à mi-chemin de l'amour incestueux.

Sous les traits de Lise :

Perrine, se relevant, vint entourer le malade de ses bras. Elle l'embrassa avec tendresse. Elle colla un moment sa joue trempée de larmes tout près de la figure d'André. Le malade, soudain, eut un faible sourire. Il promena ses doigts sur les cheveux de Perrine. Celle-ci se saisit de sa main, la baisa, un geste coutumier de Lise, elle le savait<sup>174</sup>.

Or, il s'avère que le subterfuge mis en place par Perrine porte ses fruits puisqu'André prend du mieux et se remet de son état de démence. Au centre d'un jeu de brouillage identitaire, Perrine, la fille de Charlot renommée « Lise » en mémoire de sa mère morte, révèle la manœuvre mise en place par sa tante Perrine. « Eh bien, ma nouvelle maman, je vais te l'expliquer, avant que tu sois malade, elle s'appelait... tante Perrine, quoi<sup>175</sup> ! », explique la fillette à son oncle.

---

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 182.

<sup>175</sup> *Ibid.*, p. 202.

Dans les trois épisodes en cause prévaut une semblable situation où un personnage est tiré d'un péril physique et psychologique par l'intervention d'une femme usurper l'identité d'une autre femme. Une mère peut en remplacer une autre, peut-on dégager du passage dans lequel madame de Repentigny sauve la vie de Perrine en se présentant à la jeune fille sous les traits de la mère décédée de l'héroïne. Une fille peut évoquer une épouse, est-il possible de comprendre à la lecture de l'épisode dans lequel est raconté le changement de nom de la fille de Charlot. Une épouse peut se substituer à une sœur, peut-on finalement déduire du travestissement identitaire mis en place par Perrine en vue de soigner son époux devenu dément. En opérant de tels glissements identitaires, le texte tend à réduire les différences observables entre les personnages féminins pour les ramener au statut de modalités accidentelles d'un modèle unique et unifié par la potentialité maternelle inscrite dans la nature féminine, car c'est bien autour de la maternité que s'articule le modèle féminin mis de l'avant.

### **2.3.2 Les mères de substitution comme modèles**

Conçue comme essentielle aux femmes, la maternité, chez Daveluy, ne s'entend pas qu'en tant que seule réalisation biologique d'une potentialité physique, mais aussi comme l'actualisation d'une essence. C'est l'attitude des personnages quant à ce potentiel maternel qui permet leur évaluation en figures positives, soit les modèles qui agissent comme mère de substitution pour les orphelins, ou négatives, c'est-à-dire les

antimodèles. En plus de la vieille femme qui passe la nuit chez les orphelins tout de suite après la mort de leur mère et de la femme de l'aubergiste de l'endroit où font halte les deux personnages lors de leur fuite vers le Nouveau Monde, on compte, au nombre des femmes qui peuvent être qualifiées de mères de substitution pour Perrine et Charlot, madame de Cordé, madame de Repentigny et la « bonne hôtesse ». Toutes jouissent d'une description positive.

### 2.3.2.1 Madame de Cordé

Dans le premier tome de la série, madame de Cordé réclame le droit de prendre soin officiellement de Perrine et de Charlot. En sa qualité de doyenne des femmes présentes sur le navire, c'est à elle que revient par défaut ce privilège, précise un des personnages. Dès sa rencontre avec les orphelins, madame de Cordé offre de l'affection aux enfants et à Perrine en particulier. Immédiatement, « Catherine de Cordé caresse les boucles blondes de la petite fille<sup>176</sup> ». Même après le décès de madame de Cordé, la figure maternelle que le personnage a incarnée conserve un ascendant spirituel sur la principale protagoniste. Un épisode du dernier tome de la série témoigne bien de la portée symbolique de la maternité telle que conçue chez Daveluy. Ce dernier tome s'organise autour d'un dilemme<sup>177</sup> exposé dès l'incipit et où on indique que l'héroïne devra soit se résoudre à épouser son beau-frère pour qui elle n'éprouve pas de sentiments amoureux et ainsi conserver le privilège de prendre soin des enfants de

---

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>177</sup> Ce dilemme fait l'objet d'une analyse au chapitre suivant.

Charlot, soit refuser d'épouser André et se voir obligée — ou voir André obligé — de quitter la maison de Charlot. Devant un tel choix, Perrine éprouve un vif besoin d'être guidée. À la recherche de conseils, elle découvre une lettre écrite de la main de celle qui l'a jadis adoptée. La lettre glissée dans un missel était destinée à Charlot, mais Perrine passe outre le destinataire et la lit. Dans son message, la défunte enjoint à Charlot d'obtenir le consentement de Perrine, qu'elle dit ne rien savoir du monde et être prompte à se sacrifier, au sujet d'une situation hypothétique qui doit, dans ce contexte, être lue comme le mariage mentionné. Elle prie Charlot d'obtenir le consentement de sa sœur « *quand même elle ne semblerait pas comprendre tout d'abord les avis de ceux qui l'aiment, qui connaissent la délicatesse de son cœur*<sup>178</sup>... ». Après sa lecture, Perrine se jure de ne pas opposer de résistance aux vœux de ses proches « quand même [elle] ne comprendrai[t] pas bien les motifs que tous [lui] présentent<sup>179</sup>... ». Conjuguée à la volonté de Charlot de voir sa sœur épouser son beau-frère, la lecture de la lettre de madame de Cordé par Perrine compte parmi les principaux éléments menant au dénouement de l'intrigue. L'épisode montre bien comment le rapport maternel construit entre les deux personnages ne se limite pas aux seuls soins physiques et éducationnels, mais revêt aussi une dimension symbolique. En ce sens, la relation unissant Perrine à madame de Cordée en est une de maternité de substitution, car elle demeure une extension à l'extérieur du strict cadre familial des valeurs de dispensation de soins, de *nurturance* (soit l'action de veiller au développement émotionnel et physique) et de

---

<sup>178</sup> Marie-Claire Daveluy, *Le cœur de Perrine*, op. cit., p. 27. L'italique est dans le texte.

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 30.

guidance morale<sup>180</sup>. Puisqu'elle prend en charge l'éducation de Perrine et son devenir affectif à la manière d'une mère, madame de Cordé constitue une actualisation d'un modèle féminin, qui, dans la série, est articulé autour du potentiel maternel des personnages féminins. Nul besoin alors de spécifier que madame de Cordé, en tant que mère de substitution pour Perrine, jouit d'une description positive, elle qui est tout à la fois la « [c]hère mère<sup>181</sup> » et la « bonne aïeule<sup>182</sup> ».

### 2.3.2.2 Madame de Repentigny

Présente auprès des jeunes héros depuis les premiers tomes, madame de Repentigny est une autre protagoniste décrite de manière positive. Son « cœur, dit-on, est très tendre<sup>183</sup> » et « noble<sup>184</sup> ». Le rôle maternel de madame de Repentigny est d'abord occulté par l'action exercée par madame de Cordé, mère de substitution officiellement désignée. À la mort de madame de Cordé, madame de Repentigny revient à l'avant-plan des figures maternelles attachées aux acteurs principaux. Dans le dernier tome, c'est notamment ce personnage qui agit en tant que médiatrice entre les deux amoureux inexpérimentés que sont Perrine et André. En effet, ceux-ci ont promis à Charlot de s'épouser alors que le jeune héros semblait être sur le point de décéder. Or, Charlot survit à son mal, mais les deux personnages demeurent contraints d'honorer leur

---

<sup>180</sup> Au sujet de ces fonctions, voir Seth Koven, Sonya Michel, « Womanly Duties. Maternalistic Politics and the Origin of Welfare States in France, Germany, Great Britain, and the United States, 1880-1920 », *American Historical Review*, vol. 95, n° 4, 1990, p. 1079.

<sup>181</sup> Marie-Claire Daveluy, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, op. cit., p. 85.

<sup>182</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>183</sup> *Ibid.* p. 53.

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 54.



engagement. Avec la complicité de Charlot, madame de Repentigny aborde avec Perrine la question de son mariage. Après avoir « adress[é] [...] un signe d'intelligence à Charlot<sup>185</sup> », madame de Repentigny entreprend de « parler sérieusement<sup>186</sup> » à la jeune femme. Elle mentionne qu'à l'instant où elle s'entretient avec Perrine, « Charlot, de son côté, entame un même sujet avec André<sup>187</sup> ». Lorsque les quatre protagonistes sont réunis à la fin de la scène, c'est madame de Repentigny, architecte de la réunion de Perrine et d'André, qui prononce les vœux de bonheur. « Soyez heureux l'un par l'autre [...]. Vous êtes faits pour vous entendre, pour vous aimer<sup>188</sup>. » Madame de Repentigny prend ainsi le relais de la mère décédée de la jeune femme en assurant un statut conjugal à Perrine. Ce faisant, elle personnifie aussi un état du modèle féminin mis de l'avant dans la série.

### 2.3.2.3 La « bonne hôtesse »

La « bonne hôtesse » est cette autre figure féminine jouant un rôle maternel significatif envers un des deux jeunes héros. Comme les autres mères de substitution que sont madame de Cordé et madame de Repentigny, la « bonne hôtesse » jouit d'une description positive. Sa physionomie est empreinte de tendresse. Ses « yeux [sont] compatissants<sup>189</sup> » et sa « figure [est] tendre<sup>190</sup> ». Le personnage entre en scène alors que

---

<sup>185</sup> Marie-Claire Daveluy, *Le cœur de Perrine*, op. cit., p. 64.

<sup>186</sup> *Idem.*

<sup>187</sup> *Ibid.* p. 66.

<sup>188</sup> *Ibid.* p. 67.

<sup>189</sup> Marie-Claire Daveluy, *La captivité de Charlot*, op. cit., p. 57.

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 80.

Charlot, captif d'un groupe d'Amérindiens, effectue un séjour forcé en France. Dans un premier temps, Charlot est obligé de cacher sa véritable identité et doit s'habiller à l'amérindienne. C'est sous une identité factice que le jeune garçon s'attire d'abord les bonnes grâces de la femme. Une fois libéré de ses geôliers, le garçonnet est vite pris en charge par l'aubergiste. Celle-ci « le presse avec affection contre elle » et tout de suite lui prodigue des soins maternels, « le condui[san]t vers un large fauteuil, l'y install[ant], [...] et reven[ant] un bol fumant à la main<sup>191</sup> ». Bien que Charlot ne soit aucunement lié par le sang à la bonne hôtesse, « un lien mystérieux de parenté [...] unit [la " bonne hôtesse "] à ce garçonnet tendre et caressant<sup>192</sup> ». Autrement dit, c'est un lien de maternité de substitution qui lie l'enfant à la femme, faisant de la « bonne hôtesse » une autre actualisation du modèle féminin implicite au texte.

À ces figures féminines témoignant d'un modèle unifié par la maternité, il faut aussi ajouter les mentions nombreuses de personnages qui, sans nouer de relation de maternité de substitution avec Perrine ou Charlot, se comportent de manière maternelle à l'endroit des deux héros. Par exemple, le personnage de Jacqueline Potel manifeste une tendresse immédiate pour les jeunes héros. « Je les aime déjà beaucoup. Perrine et Charlot, suivez-moi, mes mignons<sup>193</sup> », dit-elle tout de suite après avoir fait la connaissance des orphelins. Il apparaît alors que la maternité en tant que potentiel accepté ou refusé façonne les personnages féminins en modèles, comme Jacqueline Potel, ou en antimodèles, comme Claudine Lejeal.

---

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>193</sup> Marie-Claire Daveluy, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, op. cit., p. 78.

#### 2.3.2.4 Claudine Lejeal, un antimodèle

Tous les personnages féminins, ou presque, se définissent selon leur capacité à assumer un rôle maternel auprès des jeunes héros. Lorsque les protagonistes divergent de ce premier paradigme, elles deviennent des antimodèles féminins et sont décrites de manière négative. À ce chapitre, la tante des orphelins est l'exemple le plus marquant de la dévalorisation des femmes qui se refusent à assumer leur rôle maternel. Ainsi, raconte-t-on dans le premier tome, c'est pour échapper à la gouverne de Claudine Lejeal que Perrine entraîne son jeune frère vers les Amériques. La tante des enfants a un « caractère acariâtre, dur, impitoyable aux petites faiblesses, très avare<sup>194</sup> », pire encore, elle « hait les enfants<sup>195</sup> ». Placés sous sa responsabilité, les orphelins seraient inévitablement misérables, mentionne Perrine à son frère. « Elle n'aime pas les petits enfants [...]. Elle serait fort méchante et nous serions malheureux<sup>196</sup>. » Or, l'aigreur de Claudine Lejeal trouve, sans surprise, son explication dans une maternité frustrée ; si les enfants apportent le bonheur aux femmes, comme en témoigne l'exemple de Jacqueline Potel qui « se sentait malheureuse<sup>197</sup> » alors que « ses bras si tendres demeuraient vides<sup>198</sup> » et dont la « figure rayonne d'un tel bonheur<sup>199</sup> » à la naissance de son enfant, leur absence peut durcir le cœur des femmes. C'est parce qu'elle fût privée de la

---

<sup>194</sup> *Ibid.*, p 12.

<sup>195</sup> *Idem.*

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>197</sup> Marie-Claire Daveluy, *La captivité de Charlot*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>198</sup> *Idem.*

<sup>199</sup> *Ibid.*, p.10.

présence de son fils que Claudine Lejeal se mit à détester les enfants, explique Perrine à Charlot. « Le chagrin lui a perverti le cœur<sup>200</sup> », conçoit Perrine. Juste avant de s'embarquer pour la Nouvelle-France, les enfants voient leurs perceptions confirmées par une scène de colère de Claudine Lejeal qu'ils surprennent à la dérobée. Celle-ci s'apprête à frapper un enfant qu'elle accuse de lui avoir dérobé des pommes. Selon un jardinier qui s'est interposé entre la tante des orphelins et l'enfant, il vaudrait mieux que « les petits-neveux d'Offranville se noient [...] dans cette belle mer qui miroite au soleil<sup>201</sup> », plutôt que de vivre auprès de madame Lejeal tant le cœur de la femme s'est durci. Privée de la présence de son fils, elle est devenue aigrie. Or, au contact de Charlot, le cœur de Claudine Lejeal s'attendrit et « une tardive, mais profonde affection a surgi dans ce cœur amolli par le repentir<sup>202</sup> ». Avec Charlot à ses côtés pour enfin combler ses besoins d'amour maternel, Claudine Lejeal s'éteint « bien paisiblement<sup>203</sup> ». Au moment de rendre l'âme, la femme a un regard « dans lequel brille un suprême éclair de tendresse, fixé sur l'enfant, à genoux près d'elle<sup>204</sup> ». Comme pour racheter son avarice et son manque de charité envers la famille de Charlot, Claudine Lejeal fait du jeune orphelin son héritier. En vertu de sa mort et des circonstances dans lesquelles elle survient, Claudine Lejeal redevient, en quelque sorte, mère. Charlot prendra alors le nom de « Lejeal » afin de marquer sa filiation avec sa tante et les orphelins devront leur sécurité matérielle au repentir ultime du personnage.

---

<sup>200</sup> Marie-Claire Daveluy, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, op. cit., p. 12.

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>202</sup> Marie-Claire Daveluy, *La captivité de Charlot*, op. cit., p. 105.

<sup>203</sup> *Idem.*

<sup>204</sup> *Idem.*

Faisant du passé l'espace d'une recherche de modèles féminins pouvant illustrer l'argumentaire maternaliste, Marie-Claire Daveluy, en historienne d'avant la lettre, excave des figures féminines ayant la maternité comme point pivot. En quête d'une héroïne qui « t[ienne] lieu de toutes les autres », la narration daveluyenne du passé est marquée d'une confusion entre les identités féminines à l'œuvre dans des épisodes où un personnage féminin se substitue à un autre personnage féminin. Ainsi, s'articulent au passé les actualisations d'un modèle féminin dont tous les états peuvent être évalués à l'aune de la maternité. De fait, c'est la maternité en tant que potentiel accepté ou refusé qui permet de décliner les attributs des personnages féminins en modèles ou en antimodèles ; d'une part les modèles qui peuvent déployer un *ethos* maternel et d'autre part les antimodèles qui se refusent à la maternité. Ces dernières catégories de personnages féminins rappellent qu'au sein de la pensée maternaliste, les qualités maternelles des femmes sont invoquées pour réclamer l'accès à l'espace public. Or, s'il existe un personnage qui incarne en tous points le modèle élaboré au fil de la série, c'est bien Perrine qui, dès son plus jeune âge, est appelée à remplacer sa mère auprès de son jeune frère. Le prochain chapitre sera consacré à l'analyse de ce personnage à l'aune de la pensée maternaliste.

### CHAPITRE III

#### ENTRE TEXTE ET CONTEXTE :

#### PERRINE, UN MODÈLE MATERNEL

Donnée en lieu et place de « toutes les autres<sup>205</sup> », Perrine est sûrement le modèle féminin le plus accompli imaginé par Marie-Claire Daveluy. C'est en 1921 que les jeunes lecteurs font connaissance avec le personnage au moment où le premier épisode des aventures de Perrine et de Charlot paraît dans les pages de la revue *L'oiseau bleu*. Publiée en feuilleton durant seize ans, la suite romanesque met en scène une héroïne qui vieillit presque au même rythme que les lecteurs. Ainsi, alors que la période de publication initiale de la série s'échelonne de 1921 à 1937, en fiction, le temps du récit est conscrit dans un intervalle de 25 ans. Âgée de huit ans lorsque la narration s'enclenche, l'héroïne a conséquemment trente-trois ans en excipit. Les lecteurs qui étaient enfants au moment de la publication des premiers épisodes sont donc, en 1937, de jeunes adultes à même d'apprécier un roman faisant une place plus grande à la psychologie et à l'introspection d'une héroïne adulte. Tandis que les premiers épisodes étaient d'abord orientés vers l'exposition de péripéties, les derniers s'articulent davantage autour de l'itinéraire intérieur de Perrine et l'on peut soutenir à juste titre que le parcours de l'héroïne est à la fois événementiel et symbolique.

---

<sup>205</sup> Marie-Claire Daveluy, « La Canadienne anglaise regarde son nouveau pays, plan de communication », doc. cité.

Qu'il soit question d'événements du monde ou d'événements du monde intérieur, la maternité demeure une clef de voûte au sein de la série. Plus encore, c'est entièrement autour de la maternité que se tisse le nœud qui retient ensemble les fils de l'intrigue du dernier tome. De fait, Perrine est placée devant un dilemme qui presse son cœur entre le désir de prendre soin des enfants de Charlot et une certaine quête d'indépendance. Ce dilemme, envisagé à la lumière de la pensée maternaliste, apparaît fort signifiant en ce qu'il permet au texte d'associer efficacement la notion de « femme » à celle de « mère ». Si les événements racontés s'attachent à souligner le statut maternel de Perrine, le parcours symbolique engage quant à lui un mode de représentation qui n'a de cesse de rapprocher l'héroïne de l'un des archétypes maternels les plus puissants du monde chrétien ; celui de Marie. À la fois compatissante et pieuse, Perrine se pose, d'un tome à l'autre, en véritable figure mariale. Rationnelle, emplie de pitié et de bonté, Perrine est sans conteste une figure féminine dont la conduite exemplaire est proposée pour l'émulation du lecteur. Or, le personnage est aussi porteur de discours et de postures dont la portée s'étend à l'extérieur de la seule sphère de la fiction. Lues au travers du prisme du maternaliste et en regard d'un contexte de réception particulièrement rigide, les affirmations sur le féminin qu'incarne la protagoniste semblent faire entendre de timides notes dissonantes quant à un modèle féminin traditionnel relégué à la sphère privée et exclu du domaine de la raison.

### 3.1 Le parcours événementiel

#### 3.1.1 Perrine, une héroïne « avisée ». La qualification du personnage

Héroïne irréprochable sous tous les abords, Perrine est le modèle des modèles offert au lecteur par Marie-Claire Daveluy. Parmi l'ensemble des femmes données pour exemplaires, c'est elle qui, de l'aveu même de l'auteure, doit avec le plus de précision rassembler les caractéristiques essentielles des femmes du début de la colonie. À l'exemple du personnage de Charlot, celui de Perrine est né d'une tentative de résumer l'ensemble des attributs positifs des colons de la Nouvelle-France du XVII<sup>e</sup> siècle. Marie-Claire Daveluy n'indique-t-elle pas à ce propos vouloir par le « truchement de Perrine et de Charlot<sup>206</sup> », donner à lire « toutes les belles qualités de nos ancêtres français<sup>207</sup> ». Parce qu'elle doit camper la panoplie des qualités des pionnières de la Nouvelle-France, Perrine est décrite sous un jour positif, et ce, de manière systématique. Dès l'incipit, on la dit « bonne<sup>208</sup> » et douée d'un « cœur d'or<sup>209</sup> ». C'est une enfant « intelligente, fine, avisée<sup>210</sup> ». « Débrouillarde comme pas une, très tenace, le plus souvent silencieuse, elle passe, grâce à des manières discrètes et douces, à travers toutes sortes de difficultés. On l'adore, dans le paisible village d'Offranville. Il ne se trouve personne, d'ailleurs, qu'elle ait obligé<sup>211</sup> ». La jeune héroïne est « brave<sup>212</sup> », elle est attentionnée avec tous, en particulier avec madame

<sup>206</sup> Marie-Claire Daveluy, *L'idylle de Charlot*, Granger frères, Montréal, Granger frères, 1938, p. 7.

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>208</sup> Marie-Claire Daveluy, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>209</sup> *Idem.*

<sup>210</sup> *Idem.*

<sup>211</sup> *Idem.*

<sup>212</sup> *Ibid.*, p. 23.



de Cordé, sa mère adoptive, qui « n'a qu'à manifester un désir pour le voir aussitôt accompli<sup>213</sup> ». Devenue une jeune femme, la protagoniste est toujours qualifiée de manière positive. On mentionne sa « discrétion<sup>214</sup> », sa sagesse<sup>215</sup> et son dévouement<sup>216</sup>. La beauté de Perrine n'est pas non plus passée sous silence. Elle a des « joues fraîches comme des roses, des yeux bleus qui brillent, des cheveux... qu'une reine envierait<sup>217</sup>... » La jeune femme est à la fois « belle<sup>218</sup> » et « douce<sup>219</sup> ».

### 3.1.2 La maternité de Perrine. Un paradoxe efficace

Si parfaite que soit Perrine, le choix d'un personnage féminin principal qui, en aucun moment, ne devient mère biologique apparaît d'emblée paradoxal. Pourquoi, en effet, articuler une suite de romans autour de Perrine alors que toute la série et son paratexte posent et reposent la maternité comme caractéristique essentielle des personnages féminins ? Or, par-delà l'apparente incohérence d'un choix de personnage qui serait « contraire à la raison<sup>220</sup> » se révèle un procédé des plus efficaces permettant d'insister sur l'idée que la maternité existe d'abord en puissance. Si Perrine n'a jamais d'enfants biologiques elle n'en assume pas moins des fonctions maternelles vis-à-vis de plusieurs enfants, comme si l'ensemble des scènes où l'héroïne assume un rôle maternel était l'occasion d'indiquer que le potentiel maternel féminin peut s'activer à tout instant.

---

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>214</sup> Marie-Claire Daveluy, *Perrine et Charlot à Ville-Marie*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>215</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>216</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>217</sup> Marie-Claire Daveluy, *Le cœur de Perrine*, *op. cit.*, p. 119.

<sup>218</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>219</sup> *Idem.*

<sup>220</sup> Un paradoxe est étymologiquement une « chose contraire à l'opinion ».

Selon ce raisonnement, la réaffirmation quasi continue de la potentialité maternelle des femmes issue de la répétition de scènes où Perrine est posée en mère de substitution associe efficacement la notion de « femme » à celle de « maternité ». La suite romanesque rend alors avantageusement compte de cette proposition axiomatique de la pensée maternaliste selon laquelle toutes les femmes sont des mères, qu'elles le soient empiriquement ou non.

### 3.1.2.1 Le statut de Perrine. De mère de substitution à mère adoptive

Si l'entrée en matière du texte contient la substance de l'écrit à venir, l'incipit du premier tome ne saurait être plus éclairant quant à la vocation maternelle de Perrine. Guère plus vieille que Charlot, Perrine doit pourtant prendre en charge son jeune frère, exposent les premières lignes. En mourant, la mère de Perrine « lui a confié son benjamin, son gentil et remuant Charlot ». Perrine doit « veiller sur lui avec le plus grand soin, et, quoi qu'il arrive, ne jamais jamais le quitter ». Obéissante, l'héroïne « a promis de tout son cœur<sup>221</sup> ». Mue par sa bonté, la jeune fille conservera cette mission maternelle tout au long de la série alors qu'elle sera tour à tour la « petite mère<sup>222</sup> » de Charlot et une mère de substitution pour les enfants de Charlot avant de devenir leur mère adoptive.

---

<sup>221</sup> Marie-Claire Daveluy, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, op. cit., p. 9.

<sup>222</sup> *Ibid.*, p. 25.

Dès le décès de sa mère, Perrine s'est empressée de tenir parole et d'exercer un ministère maternel auprès de son frère. Sans attendre, elle a entouré Charlot de soins attentionnés et a veillé à son bien-être physique et psychologique<sup>223</sup>. Maintes fois, elle « sourit à Charlot [...], le prend sur ses genoux<sup>224</sup> », « redresse [son] béret<sup>225</sup> », « tout en dressant le couvert [...], Perrine s'inquiète de Charlot<sup>226</sup> », elle « caresse son frère [...] le secoue en souriant<sup>227</sup> ». « [S]on cœur bat fortement durant quelques instants » quand elle craint que Charlot ne soit malade, elle « dorlote Charlot et doucement l'oblige à se recoucher<sup>228</sup> », etc. Au fur et à mesure que les héros avancent en âge, Perrine continue à protéger et à soigner son frère, mais aussi à se faire du souci pour lui. C'est ainsi qu'elle pousse « une exclamation de détresse » lorsqu'elle apprend que Charlot, devenu un cadet « impulsif, enthousiaste, chercheur d'aventures<sup>229</sup> », a été blessé dans un incident. Toujours prompt à vouloir assurer le bien-être de Charlot, Perrine obtient alors du commandant sous les ordres de qui est placé le jeune homme le privilège « de soigner elle-même<sup>230</sup> » son frère. L'épisode est l'occasion de montrer « l'aimante petite sœur<sup>231</sup> », « très inquiète<sup>232</sup> » de la santé de son frère, veiller sur le sommeil de Charlot en « s'emparant d'une des mains du malade<sup>233</sup> ».

---

<sup>223</sup> Il s'agit là des fonctions de dispensation de soins et de « nurturance » placées au cœur des définitions du maternalisme depuis les études fondatrices de Seth Koven, Sonya Michel. Voir la note 178 du chapitre II.

<sup>224</sup> Marie-Claire Daveluy, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, op. cit., p. 13.

<sup>225</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>227</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>228</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>229</sup> Marie-Claire Daveluy, *Charlot à la «mission des Martyrs»*, op. cit., p. 13.

<sup>230</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>231</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>232</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>233</sup> *Idem.*

Lorsque Charlot se marie à une jeune Française qui se révèle trop fragile pour la vie rude des colons de la Nouvelle-France, Perrine prend en charge les enfants de sa belle-sœur, Lise. Le décès de Lise est relaté, à la fin du cinquième tome, dans une scène qui rappelle sans ambages la mort de la mère des deux héros. Perrine pleure la perte de l'épouse de Charlot, « agenouillée auprès du crucifix de vieil ivoire qu'elle aimait<sup>234</sup> ». Fixant le Christ en croix, elle se demande : « N'avait-il pas vu mourir, ce Christ rédempteur, cet " Homme des douleurs ", une autre maman, aussi douce, aussi jeune, aussi angoissée que sa belle-sœur ? Et cette jeune mère de jadis, se disait dans un sanglot Perrine, n'était-ce pas la sienne et celle de Charlot ?<sup>235</sup> » Comme si l'histoire se répétait, Perrine est de nouveau investie de fonctions maternelles à la suite de la mort de sa belle-sœur et c'est sous le signe d'un renouvellement de sa mission de mère de substitution que se clôt l'avant-dernier tome de la série de Perrine et de Charlot.

Pour assumer pleinement la nouvelle tâche maternelle qui vient de lui être confiée, Perrine doit toutefois se conformer aux prescriptions de son milieu. Selon les conventions énoncées dès le chapitre inaugural du dernier tome, il n'est, en effet, pas indiqué qu'un homme et une femme n'étant pas des époux assument ensemble et sous le même toit des charges parentales vis-à-vis de jeunes enfants. Il ne serait donc pas convenable que Perrine et son beau-frère, André, cohabitent dans la maison de Charlot afin de s'occuper de leurs neveux. Comme l'explique le directeur spirituel de l'héroïne,

---

<sup>234</sup> Marie-Claire Daveluy, *Perrine et Charlot à Ville-Marie*, op. cit., p. 186.

<sup>235</sup> *Idem*.

André pourrait être placé dans une « situation embarrassante [...], à son retour, entre Charlot, ses enfants [et] Perrine, une étrangère pour lui, au fond<sup>236</sup> ». En outre, il n'est pas plus convenable que la jeune femme s'éloigne des enfants de Charlot, puisque l'affection maternelle que leur prodigue Perrine leur est essentielle, soutient le confesseur. Ainsi, quand Perrine propose de quitter la maison de son frère pour éviter de gêner André, son directeur spirituel rétorque que les enfants de Charlot souffriraient de son absence. « Vous priveriez les enfants de Lise, de votre belle-sœur si dévouée durant ses courtes années de bonheur, de la tendresse féminine qui leur est plus que jamais nécessaire<sup>237</sup> ? » L'héroïne est alors placée devant un dilemme qui apparaît insoluble. D'une part, elle est sommée de se conformer aux normes qui régissent son milieu social en n'assumant pas un rôle maternel aux côtés d'un homme qui n'est pas son mari. D'autre part, elle est encouragée à poursuivre son action auprès des enfants de son frère afin que ceux-ci ne soient pas privés d'affection maternelle. Pour se soumettre à ces deux ensembles de prescriptions, Perrine, dont on souligne l'esprit d'indépendance, ne peut qu'épouser André, un homme à l'endroit de qui elle dit ne pas éprouver de sentiments amoureux.

Dès lors, tous les personnages entourant la jeune femme lui rappellent que la solution la plus naturelle serait qu'elle épouse André, celui-ci étant épris d'elle. Mais le cœur de Perrine demeure assombri par le décès tragique d'un amour de jeunesse et la jeune femme ne désire rien d'autre que de prendre soin des enfants de Charlot sans avoir

---

<sup>236</sup> Marie-Claire Daveluy, *Le cœur de Perrine*, op. cit., p. 11.

<sup>237</sup> *Ibid.*, p. 15.

à modifier son statut matrimonial. À la suite d'une série de rebondissements, les deux personnages s'épousent non sans un certain malaise. Or, il s'agit bien plus d'une union de raison que de cœur. Réfléchissant à son alliance avec André, Perrine se demande s'il est possible que l'amour naisse d'un mariage de raison. « Est-ce que l'on ne finit pas, un jour ou l'autre, Madame, par aimer un mari qui est beau, intelligent et bon<sup>238</sup> ? », s'interroge-t-elle dans une conversation avec madame de Repentigny. Ce n'est que plus tard, en constatant qu'elle éprouve de la jalousie<sup>239</sup>, que Perrine prend conscience de ses sentiments amoureux. Pour l'héroïne, il s'agit d'une découverte des plus soudaines. « Quelle révélation !... La jalousie, elle était forcée de se l'avouer, venait de la mordre au cœur !... Et la jalousie ne pouvait exister sans que l'amour existât aussi... Elle aimait donc André de Senancourt<sup>240</sup>. » Au terme de maintes hésitations et de nombreux rebondissements, Perrine et André seront finalement rassemblés dans l'amour et la bonne entente conjugale. « Le cœur de ma Perrine ! si héroïque, dévoué, tendre, discret, vigilant... il y a si longtemps que je le voulais tout à moi... Dieu en soit béni ! même en ces premières heures de notre grande et commune douleur<sup>241</sup> », s'exclame André dans l'excipit. La recherche du bonheur conjugal apparaît ainsi essentielle dans ce dernier roman de la série où l'accession à l'harmonie matrimoniale est posée comme permettant d'assurer la pérennité de l'organisation familiale après le décès de Charlot.

---

<sup>238</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>239</sup> S'il peut sembler que la jalousie de Perrine obscurcisse le portait de la vertueuse héroïne, il s'avère plutôt que l'évocation des élans de passionnés de la protagoniste tend au contraire à la magnifier. De fait, le recours à la jalousie permet d'éviter de mettre en scène une héroïne se préoccupant des vanités de l'amour ou engagée dans un jeu galant. Perrine ignore tout des voies de l'amour, répète le roman, et c'est en se découvrant jalouse qu'elle se découvre amoureuse. En montrant un personnage soudainement frappé par la violence d'un sentiment répréhensible, le texte, *ipso facto*, préserve la pureté de l'héroïne.

<sup>240</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>241</sup> *Ibid.*, p. 208.

À la lumière des pérégrinations amoureuses de Perrine et d'André, *Le cœur de Perrine* peut être lu comme un long parcours à obstacles pour autoriser l'héroïne à donner de bon droit des soins maternels aux enfants de Charlot. S'il apparaît paradoxal de mettre en scène, dans un roman maternaliste, un personnage féminin qui ne devient jamais mère au sens strict du terme, les péripéties vécues par Perrine tendent à renforcer l'affirmation selon laquelle toutes les femmes, de manière empirique ou potentielle, sont des mères. Officieusement mère alors même qu'elle n'a pas encore atteint l'âge de la puberté, Perrine voit son statut maternel légitimé, en clôture de série, à la suite de la mort de Charlot et de son union avec André. La maternité n'est conséquemment pas à entendre d'une manière strictement biologique, mais doit plutôt être conçue comme un élément essentiel de définition des femmes ; toutes comprises comme des mères en puissance. La maternité biologique, tend à montrer l'exemple de Perrine, n'est qu'une actualisation parmi d'autres de la vocation maternelle des femmes. En ce sens, il n'est pas anodin que l'excipit diffère en ceci des clôtures traditionnelles qu'au lieu de promettre un bonheur à venir aux héros, il décrit leur douleur présente et qu'à la place de prédire une descendance nombreuse aux nouveaux mariés, il mentionne la présence d'enfants adoptifs. « Mon cœur brisé [...] n'a plus que toi, maintenant, que toi... et les petits<sup>242</sup> ! », indique de manière très éloquente Perrine à la toute fin du roman.

### 3.2 Le parcours symbolique

---

<sup>242</sup> *Idem.*

### 3.2.1 Un cœur de compassion. Perrine, une figure mariale

Si l'incipit de la série témoigne du bon cœur de l'héroïne, l'excipit mentionne son cœur brisé. À dire vrai, on ne compte plus les fois où le cœur trouve sa place sous la plume de Marie-Claire Daveluy. Il y est à la fois « brisé<sup>243</sup> », comme en clôture de série, souffrant et empli de pitié. Éprouvée depuis ses premières années, Perrine est sans contredit le personnage qui incarne le mieux l'intérêt pour le cœur dont témoigne le texte. Principale protagoniste du *Cœur de Perrine*, roman dont le titre thématique ne pourrait être plus représentatif, l'héroïne semble, tout au long de la série, porter une souffrance en son cœur. Or, cette douleur si perceptible ne rend sa juste mesure que lorsqu'elle est comprise dans le cadre de la compassion chrétienne. Telle Marie s'affligeant des peines de son fils, Perrine souffre d'abord avec les autres<sup>244</sup>. Jointe à la pitié du personnage, la sollicitude de Perrine contribue à rapprocher l'héroïne de l'un des archétypes maternels les plus puissants du monde occidental ; celui de la Vierge. C'est donc dire qu'alors que les événements racontés concourent à faire de Perrine une mère en toute légitimité, la symbolique du texte n'a de cesse de souligner la charge maternelle de l'héroïne, à la fois pieuse et compatissante.

---

<sup>243</sup> *Idem.*

<sup>244</sup> « Compassion », est issu du latin chrétien *compassio*, « fait de souffrir avec », un mot lui-même issu du latin tardif, *compati*, « souffrir avec ». Comme le résume Fénelon, la compassion est donc « est un amour qui s'afflige du mal de la personne qu'on aime ». (François de Salignac de La Mothe-Fénelon, *Œuvres*, t. 2, Paris, Lefevre, 1835, p. 588)



Dans l'univers culturel judéo-chrétien, la compassion est indissociable de la figure de Marie. Pour les croyants, les douleurs de la mère du Christ devant le calvaire de son fils illustrent avec brio cette compassion, Marie étant « incontestablement plus que le Christ une image de la compassion, de la miséricorde et de la protection<sup>245</sup> ». Pour célébrer cette représentation de la Vierge, l'Église introduit au XVIII<sup>e</sup> siècle une fête dans le calendrier liturgique, mais c'est dès le bas Moyen Âge<sup>246</sup>, alors que le culte marial s'impose, que l'on note les premières occurrences de documents, textes, poèmes ou représentations picturales, louant la compassion de la mère du Christ. Marie devient à cette époque une *mater dolorosa*, une expression qui apparaît, pour parler de la Vierge, dans le *Stabat Mater*<sup>247</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle. Absentes des évangiles ou des écrits apocryphes, les figurations de la Vierge prise de douleur au pied de la croix apparaissent aussi au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>248</sup>. C'est cependant dans l'Église tridentine qu'une théologie mariale articulée autour de la compassion de la Vierge prend toute sa mesure. La Vierge, explique Bossuet au XVII<sup>e</sup> siècle, « entre admirablement dans [l]es sentiments<sup>249</sup> » du Christ. Sa compassion la rend « semblable à son Fils<sup>250</sup> ». « Comme lui elle surmonte toutes les douleurs ; mais comme lui elle les sent dans toute leur force et dans toute leur étendue<sup>251</sup>. » En fait, affirme un catéchisme du XIX<sup>e</sup> siècle, la Vierge au pied de la croix aurait si bien ressenti la douleur de son Fils que l'intensité de sa souffrance aurait été

<sup>245</sup> Jacques Duquesne, Alain Houziaux, *La Vierge Marie. Histoire et ambiguïté d'un culte*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2006, p. 103.

<sup>246</sup> Hubert du Manoir, dir., *Maria. Études sur la sainte Vierge*, Paris, Beauchesne et fils, 1949, p. 838.

<sup>247</sup> Il s'agit d'une séquence médiévale, attribuée au frère franciscain Jacopone de Todi, louant les souffrances de la Vierge au pied de la croix. Son premier vers est : « Stabat Mater dolorosa », soit « La mère douloureuse se tenait debout ». (Annick Benoit-Dusauroy, Guy Fontaine, dir., *Lettres européennes. Manuel d'histoire de la littérature européenne*, Bruxelles, De Boeck, 2007 p. 73.)

<sup>248</sup> Jean Clair, « Deuil et féminité. L'iconographie de la Pietà dans la tradition chrétienne », dans *Les femmes, l'amour et le sacré*, Nadia Benjelloun, dir., Paris, Michel Albin, 2010, p. 25.

<sup>249</sup> Jacques Bénigne Bossuet, *Œuvres complètes*, t. 1, Besançon, Outhenin-Chalend्रे fils, 1836, p. 260.

<sup>250</sup> *Idem*.

<sup>251</sup> *Ibid.*, p. 261.

mortelle à tout autre être<sup>252</sup>. La compassion chrétienne est donc la capacité à éprouver la douleur de l'autre ainsi qu'à la partager dans l'esprit de Marie vivant la passion du Christ et c'est expressément cette définition de la compassion que rencontre Perrine. De fait, l'héroïne s'afflige d'abord pour l'autre et cet autre est presque toujours son frère avec qui elle entretient une relation à la fois maternelle et fraternelle. La peine de Perrine n'est donc pas gratuite, mais elle est vécue en vertu de son amour pour Charlot. Qui plus est, tout se passe comme si la capacité de l'héroïne à ressentir « dans toute leur étendue » les douleurs de son frère la disposait aussi à pressentir les souffrances à venir.

### 3.2.2 La tristesse « majestueuse » de Perrine

La tristesse de la Vierge est « majestueuse<sup>253</sup> », écrit Bossuet dans son sermon sur la compassion. De même que la Marie peinte par le prédicateur, Perrine semble habitée d'une tristesse qui va au-delà de son propre être, comme si les origines de sa douleur étaient à chercher en dehors de l'instant présent et en dehors d'elle-même. C'est à tout le moins le portrait qu'en fait Marie-Claire Daveluy, qui, jonglant avec la temporalité du texte, montre, dans un incipit *in media res*, une jeune héroïne éplorée pour une raison qui n'est pas mentionnée d'emblée. Ainsi, dans la séquence initiale de la série, le récit insiste sur la tristesse de l'héroïne, mais l'événement à la source de la douleur de la jeune protagoniste est situé en aval du moment où s'enclenche la narration.

<sup>252</sup> Nicolas Meusy, *Catéchisme historique, dogmatique et moral des fêtes principales*, Besançon, Imprimerie de la veuve Métoyer, 1804, p. 148.

<sup>253</sup> Jacques Bénigne Bossuet, *op. cit.*, p. 261.

« Perrine, la bonne petite Perrine se sent bien malheureuse<sup>254</sup> », indique la première phase du premier tome. Ce n'est que dans un épisode rétrospectif survenant ultérieurement dans le récit que l'on relate l'accident du père de Perrine de même que la mort de la mère des héros. Le retour en arrière permet d'apprendre que la mère de Perrine était elle aussi rongée par une profonde tristesse au moment de rendre l'âme. « [L]a maman si pâle et si triste de Perrine<sup>255</sup> » avait « le cœur lourd de peine<sup>256</sup> », souligne le texte. C'est même, indique-t-on plus loin, cette immense peine qui aurait causé sa mort. Peu de temps avant de mourir, elle était « douloureuse et muette<sup>257</sup> ». Alors qu'elle aurait « vou[lu] vivre, vivre pour<sup>258</sup> » ses enfants, elle se sentait incapable de surmonter le tourment qui l'affligeait. « J'ai trop de chagrin [...]. Mon chagrin me tue<sup>259</sup> ! », confie-t-elle à Perrine et Charlot.

En mourant, la mère des héros lègue à ses enfants quelques pièces d'or, mais son héritage est avant tout d'ordre symbolique. Avant de quitter le monde, elle incite Perrine à prendre un engagement qui déterminera la suite de l'existence de l'héroïne. Inquiète du sort qui attend Charlot, la mourante demande à sa fille de prendre soin de son jeune frère telle une mère. En choisissant de répondre par l'affirmative aux prières insistantes qui lui sont adressées, Perrine souscrit à un nouveau mode de relation qui fait d'elle à la fois la sœur et la mère de son frère. Devenue l'unique responsable du bien-être physique et

---

<sup>254</sup> Marie-Claire Daveluy, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, op. cit., p. 9.

<sup>255</sup> *Idem.*

<sup>256</sup> *Idem.*

<sup>257</sup> *Idem.*

<sup>258</sup> *Idem.*

<sup>259</sup> *Idem.*

moral de Charlot, Perrine n'a de cesse de s'attrister de la condition de son cadet, comme si les nouvelles fonctions maternelles que la jeune fille a choisi d'accepter étaient porteuses de douleurs nouvelles pour l'héroïne, désormais « seule au monde avec son frère, Charlot, un mioche de six ans<sup>260</sup> ».

Responsable de la sécurité de son jeune frère sur la base de la promesse quasi sacrée faite à sa mère, Perrine est particulièrement affligée lorsque Charlot disparaît, enlevé par des Amérindiens. La narration use d'ailleurs sans ménagement de formules destinées à faire état de la douleur de la jeune fille et l'épisode est l'occasion de montrer Perrine en proie aux larmes ou s'évanouissant de douleur. Incapable de soutenir plus encore la souffrance, l'héroïne laisse s'échapper de sa bouche :

[u]n cri, un seul, mais si douloureux, si tremblé, que tous en sont angoissés [...]. Elle fait quelques pas, ses bras se tendent vers madame Le Gardeur, – c'est un appel déchirant ! – puis elle chancelle, et retombe, inerte, entre les bras d'Olivier Le Tardif. Sous le coup de la douleur trop forte pour son cœur aimant, Perrine s'est évanouie<sup>261</sup>.

La longue absence de Charlot est à ce point éprouvante pour Perrine que son état de santé se dégrade. Inquiet de sa jeune patiente, le médecin annonce que le chagrin menace la vie de la jeune fille. « Sa peine l'a trop obsédée. À la combattre, ses forces se sont épuisées. [...] Elle pourrait bien en mourir, que diable<sup>262</sup> ! ». Aussi, va-t-il sans dire

---

<sup>260</sup> *Idem.*

<sup>261</sup> Marie-Claire Daveluy, *La captivité de Charlot*, op. cit., p. 41-42.

<sup>262</sup> *Ibid.*, p. 134.

que l'héroïne éprouve une joie indicible lorsque, finalement, elle retrouve son frère, après que celui-ci eut réussi à tromper la vigilance de ses geôliers.

À la suite du retour de Charlot, de fréquents épisodes de séparation marquent le quotidien des deux jeunes héros. Perrine ne manque pas de s'attrister de la situation en pensant aux tourments que le corps fragile du jeune homme doit endurer lors de chacune de ses expéditions. L'état de trouble quasi constant de l'héroïne est d'ailleurs annoncé dans le péri-texte même, en préface du quatrième tome. « Vous aurez également la vision des épreuves de Perrine, demeurée aux Trois-Rivières, et qui ne peut se consoler de l'éloignement de son frère. Elle pleure. Elle prie. Elle espère<sup>263</sup> », y avertit l'auteure. Dans une lettre à son frère, Perrine se décrit comme « l'aimante petite sœur qui pleure toujours [...] [l']absence [de son frère], là-bas, dans nos chères Trois-Rivières<sup>264</sup> ». Dans un autre pli, l'héroïne fait état des émotions pénibles qui lui sont causées par l'absence de son benjamin. Elle demande : « [n]e reviendras-tu pas bientôt ? Charlot, oh ! Charlot, je souffre... je souffre<sup>265</sup>... ». N'échappant pas à un certain lyrisme, Perrine mentionne que le papier utilisé pour sa correspondance est marqué de ses larmes tant elle souffre d'être séparée de Charlot. « D'une manière ou d'une autre, tu recevras ma missive, tu la liras, tu y trouveras la trace de mes larmes. [...] Mon frère, que je t'aime, mon cœur est sans cesse déchiré à cause de toi<sup>266</sup>. » Lieu de l'épanchement sentimental de l'héroïne, la citation met particulièrement bien en lumière la cause de sa souffrance. Pour le dire à la

---

<sup>263</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>264</sup> Marie-Claire Daveluy, *L'idylle de Charlot*, op. cit., p. 146.

<sup>265</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>266</sup> *Ibid.*, p. 20.

manière de Fénelon<sup>267</sup>, si Perrine souffre, c'est parce que son amour pour Charlot s'afflige du mal de son frère qu'elle aime.

À la souffrance causée par les fréquents épisodes de séparation, s'ajoute, pour Perrine, celle d'être confrontée à des pressentiments tragiques concernant Charlot. Comme si la capacité d'empathie de l'héroïne la disposait à éprouver à l'avance des douleurs à venir, Perrine pressent les malheurs de son frère à la manière de la Vierge de Zurbarán<sup>268</sup> qui, voyant le Christ adolescent se blesser avec une couronne d'épines, semble deviner l'étendue des souffrances qu'endurera son fils. « Mon bouleversement à l'heure de ton départ, je le vois, maintenant, c'était plus que de la tristesse, c'était la force d'un pressentiment qui m'enveloppait déjà l'âme<sup>269</sup> », se chagrine Perrine. Plus loin, l'héroïne évoque un rêve, présenté comme prémonitoire, où elle devine la mort de son frère. « Tu périrais. La torturante, suprême désolation ! Que de nuits j'ai passées à pleurer, à prier aussi<sup>270</sup> ! », écrit-elle à son frère.

Dépeinte en héroïne éplorée, Perrine supporte une à une les épreuves qui lui causent tant de tristesse. Quoique très belle, elle n'en est pas moins marquée dans sa

---

<sup>267</sup> Voir la note 241 du présent chapitre.

<sup>268</sup> Francisco de Zurbarán, *La maison de Nazareth ou L'enfant Jésus se blessant avec la couronne d'épines*, huile sur toile, vers 1630, Cleveland Museum of Art. Voir annexe C. Pour un commentaire sur ce tableau voir Jean Clair, « Deuil et féminité. L'iconographie de la Pietà dans la tradition chrétienne », *op. cit.*, p. 14-17.

<sup>269</sup> *Ibid.*, p. 17-18.

<sup>270</sup> *Ibid.*, p. 28.

physionomie par la peine qui emplit son cœur. Telle une pietà, elle paraît « trop pâle<sup>271</sup> » et « froide<sup>272</sup> »<sup>273</sup>. La pâleur de la jeune femme, en ce qu'elle est la trace visible des souffrances qu'elle endure, confère à la protagoniste une dimension sculpturale. Tout se passe alors comme si la valeur de quasi-icône que l'héroïne acquiert dans la souffrance ne faisait qu'avaliser les élans de Perrine à intégrer cette version féminine de l'héroïsme que serait la résilience dans l'épreuve. Dans l'univers de Marie-Claire Daveluy, femmes et hommes ont chacun leur lot d'épreuves distinctes à surmonter. Si la part des hommes est de mourir au champ d'honneur pour leur patrie, celle des femmes est d'endurer le chagrin de les voir tomber sous les coups de l'ennemi. Comme l'auteure le précise, dans une allocution où elle raconte la genèse de l'écriture de la série, ce sont expressément ces traits que doivent incarner Perrine et Charlot:

Perrine serait blonde, me disais-je, Charlot serait brun, tout comme beaucoup de nos petits Canadiens. Perrine serait volontaire et réservée. Charlot serait impulsif, téméraire, incapable de se fixer, lorsqu'il serait devenu grand, dans un rêve de bourgeois paisible. Perrine gronderait, pleurerait, pardonnerait sans cesse. Charlot [...] ne réussirait pas toujours à garder sans larmes, les yeux qu'il aimerait, ni sans mot de reproche, les lèvres qui lui souriraient. Perrine à la fois redouterait et comprendrait la vie héroïque. Charlot la vivrait avec une courte et douloureuse intensité. La vie pour lui n'aurait de sens d'ailleurs que si l'on savait étreindre la mort, pour que vive l'idéal que l'on portait au cœur<sup>274</sup>.

En ces temps héroïques, faut-il comprendre de l'allocution de Daveluy, les jeunes héros ont chacun une mission qui leur est propre ; celle de Charlot se vit dans l'aventure, celle

<sup>271</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>272</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>273</sup> La pâleur du teint est censée marquer la mélancolie ou la tristesse. Ainsi Descartes note que « la tristesse fait pâlir », « surtout lorsqu'elle est grande ou qu'elle survient promptement, comme on voit en l'épouvante dont la surprise augmente l'action serre le cœur ». (René Descartes, cité dans Jan Blanc, *Peindre et penser la peinture au XVII<sup>e</sup> siècle. La théorie de l'art de Samuel van Hoogstraten*, Berne, Peter Lang, 2008, p. 186.)

<sup>274</sup> Marie-Claire Daveluy, tapuscrit intitulé « L'histoire et la littérature pour la jeunesse », doc. cité.

de Perrine trouve son sens dans la douleur de voir son frère courir à un destin tragique. Or, Perrine n'est pas le seul personnage féminin à subir les peines d'une existence que l'auteure dit « offerte en holocauste<sup>275</sup> ». Il semble que ce soit là le lot, mais dans une moindre mesure, de tous les personnages féminins valorisés par la narration. Madame de Cordé, la mère adoptive de Perrine, mentionne par exemple avoir connu la souffrance. C'est d'ailleurs cette expérience qui permet au personnage de mieux consoler Perrine lorsque celle-ci est en peine. « C'est sur mon vieux cœur, qui connaît trop bien la douleur, que je veux qu'elle reprenne conscience de son malheur... Il faut qu'elle pleure<sup>276</sup> », soutient madame de Cordé. C'est aussi l'expérience de la douleur qui permet aux femmes de Montréal d'établir entre elles une solidarité féminine. La souffrance devient un véritable facteur d'agrégation pour celles-ci, alors que :

[l]a vie difficile, dangereuse et hardie [qu'elles] menai[en]t à Montréal, les rapprochait les unes les autres. Si souvent, on avait à supporter les mêmes douleurs, à ressentir les mêmes inquiétudes. Toutes avaient de nobles cœurs, beaucoup de courage et une bravoure vraiment héroïque, à l'occasion<sup>277</sup>.

La compassion de Perrine doit donc être resituée dans le contexte colonial tel que l'entend l'auteure, soit une époque de tous les dangers où évoluent, sous l'œil de la Providence, des individus empreints de bons sentiments et convaincus de l'existence d'une mission sacrée de la France en Amérique. « Gesta Dei per Francos<sup>278</sup> », fait-elle

<sup>275</sup> Marie-Claire Daveluy, *Le cœur de Perrine*, op. cit., avant-propos

<sup>276</sup> Marie-Claire Daveluy, *L'idylle de Charlot*, op. cit., p. 172.

<sup>277</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>278</sup> Marie-Claire Daveluy, *La captivité de Charlot*, op. cit., p. 111. C'est-à-dire, « les actes de Dieu par les Francs ». Il s'agit du titre d'une chronique médiévale composée au XII<sup>e</sup> siècle par le moine Guibert de



d'ailleurs dire à un protagoniste au moment où le personnage de Marie de l'Incarnation s'embarque pour la Nouvelle-France. La tristesse « majestueuse » de Perrine est donc située dans le temps et dans l'espace au sein d'une narration historique qui conçoit l'affliction du cœur à la fois comme le témoignage d'une sorte d'héroïsme féminin et comme la preuve d'un amour pour l'autre vécu à la manière de la mère du Christ.

### 3.2.3 Perrine, une héroïne pieuse

Mue par une compassion qui semble sans limites quand il est question de son frère, Perrine voit sa pitié doublée d'une piété tout aussi appréciable. La piété est cet autre pendant de la pitié, ou de la compassion<sup>279</sup>, comme l'évoque l'origine des deux vocables. La piété est un emprunt médiéval au latin classique formé sur la base de *puis*, « qui accomplit ses devoirs envers les dieux ». Quant au mot pitié, il appartient au fonds primitif issu du latin classique et a aussi pour étymon *puis*. Au XI<sup>e</sup> siècle, les deux substantifs sont encore mal distingués et leur sens se confond<sup>280</sup>. Bien différenciés en français contemporain, les termes n'en portent pas moins la trace d'un même rapport au devoir, qu'il s'agisse d'un devoir dû à une divinité ou à l'autre.

---

Nogent afin de rendre compte de la première croisade. La locution latine est aussi employée pour soutenir un ensemble de prétentions faisant de la France l'instrument de la volonté divine. (Jacques Lafon, *Itinéraires. De l'histoire du droit à la diplomatie culturelle et à l'histoire coloniale*, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 166)

<sup>279</sup> « Pitié » et « compassion » sont des termes parents. La pitié est le sentiment de sympathie qui rend sensible à la douleur de l'autre. Jean Clair les utilise dans un sens synonyme. Jean Clair, « Deuil et féminité. L'iconographie de la Pietà dans la tradition chrétienne », *op. cit.*, p. 13-41.

<sup>280</sup> (« Piété » et « Pitié », *Le grand Robert de la langue française*, Alain Rey, dir., [en ligne], <[http:// http://gr.bvdep.com/](http://http://gr.bvdep.com/)>, site consulté le 29 décembre 2010.)

La piété de Perrine, maintes fois soulignée dans le texte, devient donc particulièrement significative lorsqu'elle est lue en parallèle de sa pitié. À la fois compatissante et pieuse, Perrine semble d'ailleurs être une véritable « Madone<sup>281</sup> », selon l'évaluation qu'en donne un des personnages. De fait, la piété est une caractéristique essentielle du personnage et la série met rapidement en avant cet attribut de l'héroïne. Dès les premières séquences narrées, Perrine est montrée, seule ou avec son frère, priant le Seigneur. Tout de suite après le décès de leur mère les « deux enfants, suivant leur habitude, s'agenouillent et joignent leurs mains. Ils prient Jésus de les bénir à l'approche de la nuit<sup>282</sup> ». Tournée depuis l'enfance vers ses devoirs spirituels, Perrine se serait sans doute faite religieuse si ses obligations familiales ne l'avaient maintenue parmi les siens. « Très pieuse, peut-être la jeune fille eût-elle demandé à mère Marie de l'Incarnation de la recevoir au nombre de ses filles, si des soins filiaux à rendre à madame Le Gardeur, sa protectrice vieillissante, si surtout son amour fraternel exigeant pour Charlot, ne l'eussent retenue dans le monde<sup>283</sup>. » C'est que, pour Perrine, les devoirs mondains sont aussi à comprendre en tant que volontés du Divin et si l'héroïne choisit de rester dans le monde, son action n'en est pas moins associée à une forme de missionnariat laïc. « N'était-ce pas là autant d'impérieux et attachants devoirs, voulus par la Providence<sup>284</sup> », souligne à ce titre l'instance narrative.

---

<sup>281</sup> Marie-Claire Daveluy, *Charlot à la mission des Martyrs*, op. cit., p. 45.

<sup>282</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>283</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>284</sup> *Idem.*

Plus encore, la pitié est un élément structurant de la psychologie du personnage pour qui l'univers culturel chrétien constitue un cadre de lecture du réel. Comme si la vérité de son monde pouvait lui être révélée au travers de ses lectures pieuses, Perrine, qui avait entrepris de lire son missel, croit deviner dans sa lecture le signe avant-coureur d'un événement tragique devant frapper son frère. Constatant que la liturgie du jour célèbre la décollation de Jean-Baptiste, Perrine ne peut s'empêcher de « frémi[r] un peu<sup>285</sup> » à l'idée de ce qui pourrait advenir de Charlot. Très pieuse, la jeune femme se laisse émouvoir par « le sens qu'elle prêt[e] aux textes des saints livres<sup>286</sup> ». Le palmier, le cèdre ou le lis cités dans le missel deviennent pour l'héroïne autant de symboles censés représenter son frère. « Le palmier ! le cèdre ! [L'] image [...] convenait à la haute et mince silhouette de [Charlot], qui était un juste, certes, avec sa noble nature, ses croyances sincères et vécues<sup>287</sup> », pense Perrine. Aussi, « tressaill[e-t-elle] jusqu'au fond du cœur<sup>288</sup> » à l'évocation du devenir du juste dont elle peut lire qu'il « germera [tel] le *lis et fleurira dans l'éternité*<sup>289</sup> ». Comme pour valider la lecture fataliste que faisait Perrine de son missel, Charlot est gravement blessé lors d'une embuscade et finit par succomber à ses blessures.

Douée d'une piété indiscutable, Perrine semble donc rassembler toutes les caractéristiques valorisées par la série. À la fois douce, empathique, pieuse, belle et

---

<sup>285</sup> Marie-Claire Daveluy, *Le cœur de Perrine*, op. cit., p. 194.

<sup>286</sup> *Idem.*

<sup>287</sup> *Idem.*

<sup>288</sup> *Idem.*

<sup>289</sup> *Idem.* En italique dans le texte.

réfléchie, l'héroïne est pensée par son auteure comme le « truchement<sup>290</sup> », un parangon par lequel il est possible d'évoquer l'existence d'un ensemble de femmes ayant vécu en Nouvelle-France. À une époque où la valorisation de la maternité fait consensus dans la société canadienne-française, il n'est pas étonnant de découvrir sous la plume de Marie-Claire Daveluy un personnage qui soit associé à la maternité par le biais de nombreux dispositifs textuels, tels que le recours à une symbolique culturelle inhérente à la maternité ou au paradoxe qui fait de Perrine une mère sans que celle-ci ait donné naissance à des enfants. Si Perrine ne devient jamais mère de manière biologique, elle n'en assume pas moins des fonctions maternelles dès son plus jeune âge, alors même que la maternité lui est empiriquement et potentiellement impossible. En usant de ce procédé, le dernier tome de la série tend ainsi à montrer que la maternité biologique n'est qu'une actualisation parmi d'autres de la vocation maternelle des femmes. Cette vocation, Perrine l'a choisie au moment où sa mère s'apprêtait à rendre l'âme. En acceptant de prendre soin de son frère, l'héroïne a également accepté de partager les souffrances de Charlot à la manière d'une mère compatissante. Ce choix en faveur de la pitié imprègnera l'existence tout entière de la jeune femme en la plaçant sous le signe d'une tristesse « majestueuse », semblable à celle de la Vierge s'affligeant pour son fils.

### 3.3 Perrine, un modèle opérant de la fiction maternaliste ?

---

<sup>290</sup> Marie-Claire Daveluy, *L'idylle de Charlot*, op. cit., p. 7.

À la fois pieuse et emplie de pitié, Perrine est une figure mariale, et, par extension, une figure maternelle. Or, le personnage est-il pour autant opérant ? Autrement dit, si la rhétorique maternaliste fonctionne en deux temps, faisant succéder à l'exaltation des compétences maternelles des femmes une requête d'extension de ces compétences de l'espace privé à l'espace public, et si ce procédé est manifestement à l'œuvre dans les textes non fictionnels de l'auteure, qu'en est-il alors des discours sur le féminin générés par Perrine ou autour de Perrine ? Peuvent-ils ou non participer de la revendication maternaliste ? Apparaissent-ils, comme il advient dans les écrits factuels de l'auteure, mettre en avant un élargissement du spectre de l'action des femmes ? Peut-on y déceler la trace de discours oppositionnels, dissonants, revendicateurs ou radicaux ?

Une lecture en contexte du cycle de Perrine et de Charlot force d'abord à tirer le constat suivant : la fiction relate le parcours d'une héroïne depuis l'enfance, quand elle s'occupe de son jeune frère, jusqu'à l'âge adulte quand, mariée, elle se charge des enfants de son frère. Il s'agit de raconter comment la protagoniste est passée d'un statut de mère de substitution à un second statut de mère de substitution, puis à celui de mère adoptive. Il s'agit aussi de montrer, à travers le récit de l'union d'André et de Perrine, que le mariage de l'héroïne est posé en prérequis à l'exercice de la maternité. Or, il existe aussi un discours dissonant qui, même s'il est vaincu à la fin, ne peut être passé sous silence. De fait, dans le dernier tome, on présente Perrine, en héroïne rationnelle, cérébrale et indépendante, prête à sacrifier sa vie personnelle pour assurer le bonheur et le confort de ses proches. Même si les réticences du personnage s'effacent à la fin du

récit et que Perrine embrasse sa vocation d'épouse et de mère, elle n'en a pas moins énoncé des propositions et soutenu des postures, qui, comprises dans le contexte d'une réception peu encline à admettre une remise en cause radicale des conditions d'existence des femmes, peuvent se révéler significatives. Ainsi, dans le dernier tome, c'est Perrine et non Charlot qui semble avoir le monopole de la raison, entendue, ici, au sens de sagesse ou de prévoyance. On dit de Perrine qu'elle a « hérité de toute la sagesse disponible dans la famille [et que] Charlot aurait eu besoin de quelques grains de plomb de plus dans la tête<sup>291</sup> ». Perrine accuse d'ailleurs son frère de manquer de raison. « Comme tu es peu raisonnable, mon frère<sup>292</sup> », reproche-t-elle. La raison de la jeune femme est ainsi envisagée sous une modalité méliorative. Il s'agit d'un trait de caractère que ses proches « admir[ent] et apprécie[ent] tant en [elle]<sup>293</sup> ». Plus encore, on juxtapose à la rationalité, ou la sagesse, de l'héroïne une méconnaissance du monde des sentiments. Une telle inexpérience est conçue comme une barrière à l'accomplissement du destin conjugal de l'héroïne. « Perrine a peu d'expérience des choses du cœur. Elle est belle, mais sa coquetterie est inexistante. Elle va son chemin les yeux fermés sur les sentiments qu'elle inspire<sup>294</sup>... » Qui plus est, pour la jeune femme, l'alliance que ses proches lui demandent relève du sacrifice. « Pourquoi, oh ! pourquoi me demander... ce... ce sacrifice<sup>295</sup> ! », se plaint Perrine. En l'occurrence, on la décrit comme une jeune femme indépendante et c'est sur la base de son inclination à disposer elle-même de sa vie que celle-ci se refuserait au mariage. Perrine a « ce besoin d'indépendance, dans sa pensée et dans ses actes, qui était un trait de caractère chez elle. Depuis l'enfance,

<sup>291</sup> Marie-Claire Daveluy, *Le cœur de Perrine*, op. cit. p. 48.

<sup>292</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>293</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>294</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>295</sup> *Ibid.*, p. 12.

d'ailleurs, elle avait su vouloir, exécuter, diriger presque seule sa vie, dans des circonstances plus ou moins difficiles<sup>296</sup> », explique Charlot.

La relation de Perrine avec André demeure aussi l'occasion pour l'héroïne de contester des affirmations misogynes faites par ce dernier. Lorsqu'André affirme que « [t]outes les femmes ont une exaltation sentimentale qui les fait passer avec une égale facilité du rire aux larmes, de la peine à la joie, de la crainte à l'assurance<sup>297</sup> », Perrine rétorque : « je croyais que vous faisiez exception pour votre sœur. Du moins, il m'en avait paru ainsi lorsque vous jugiez de haut les femmes<sup>298</sup> ». Devant les protestations de Perrine, André se refuse. « De haut ? reprit André de Senancourt. Si je vous ai blessée, Mademoiselle, veuillez me le pardonner<sup>299</sup>. » Cependant, faut-il encore noter que cette contestation de la part de l'héroïne est faite au nom d'une femme d'exception, qui bien qu'elle constitue un modèle à suivre, ne relève pas de la norme.

Les tenants du mariage de Perrine et d'André sont également porteurs de discours appelant l'héroïne à être à l'écoute de ses désirs. Par exemple, le père Lalemant invite Perrine à ne pas sacrifier son bonheur afin d'assurer celui des autres. « Mon enfant, [...] je vous vois si bien prête à vous sacrifier, afin que Charlot soit heureux et sans souci, que je m'y oppose de toutes mes forces. Il ne faut pas vous laisser ainsi

---

<sup>296</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>297</sup> Marie-Claire Daveluy, *Perrine et Charlot à Ville-Marie*, *op. cit.*, p. 100.

<sup>298</sup> *Idem.*

<sup>299</sup> *Idem.*

exploiter<sup>300</sup> ». Or, ces énoncés doivent aussi être atténués par la prise en compte de la nature des désirs mis en relief. De toute évidence, il s'agit d'inviter l'héroïne à considérer et à découvrir ses désirs de conjugalité et non à entreprendre une démarche visant un accomplissement individuel.

Quant à la compassion souffrante de l'héroïne, elle peut être envisagée en tant que choix. Selon Jean Clair, la compassion est issue de la volonté. Elle « n'est pas un abandon spontané, c'est un mouvement volontaire<sup>301</sup> ». On choisit de partager la douleur de l'autre comme on pourrait en refuser le fardeau. Cette lecture contemporaine apporte un éclairage nouveau dans la discussion sur la compassion en ce qu'elle introduit la notion de volonté. Une telle perspective amène alors à considérer la douleur de Perrine non comme une fatalité, mais comme un acte de volonté. Elle permet en outre de distinguer la douleur de Perrine de celle de sa mère en posant que la première est choisie tandis que la seconde est fatale ; en ce sens qu'elle semble réglée par le destin et qu'elle mène le personnage à sa ruine.

Bien que nuancées par les modalités de leur énonciation, ces affirmations sont autant de notes dissonantes inscrites au sein d'une fiction dont les conditions de réception et de production ne permettent pas l'énonciation d'un discours radical quant à la condition féminine. Par ailleurs, il faut encore noter que même si Perrine est posée en

---

<sup>300</sup> Marie-Claire Daveluy, *Le cœur de Perrine*, *op. cit.*, p. 59.

<sup>301</sup> Jean Clair, « Deuil et féminité. L'iconographie de la Pietà dans la tradition chrétienne », *op. cit.*, p. 26.



modèle à suivre, elle n'en demeure pas moins une femme d'exception. En conséquence, les propositions et postures auxquelles elle donne lieu ne doivent pas mener à des généralisations systématiques. « Tu es tellement au-dessus de la plupart des femmes, ayant rompu avec ces petites faiblesses que les hommes apprécient en nous<sup>302</sup> », mentionne d'ailleurs une protagoniste à l'endroit de Perrine. Ces propositions doivent plutôt être entendues comme des prescriptions à l'égard des femmes constituant la norme, invitées à considérer le personnage tel un parangon et à justifier leurs revendications sur la base de l'exemple d'héroïnes comme Perrine.

Les fictions étudiées semblent devoir être distinguées des textes non fictionnels de l'auteure, puisque la recherche d'une volonté d'extension du potentiel maternel des femmes vers l'espace public y est mitigée en vertu de la nécessité de présenter un modèle féminin recevable par un large spectre de critiques, parents et pédagogues. Bien que des échos de dissonances s'élèvent, les nuances qui doivent être apportées interdisent de parler de dissidence. Aussi n'est-ce donc pas au sein même de la fiction que l'arrimage entre le monde privé et le monde public caractéristique du maternalisme est à chercher, mais plutôt dans l'interstice du texte et du contexte. Si, selon Susan S. Lanser « l'acte d'écrire un roman et de le publier constitue une quête d'autorité discursive, une volonté d'être entendue, d'exercer une influence<sup>303</sup> », ne peut-on pas penser en effet qu'en proposant une narration de la domesticité, Marie-Claire Daveluy prend part au discours public sur les tenants et aboutissants de la condition de ses

---

<sup>302</sup> *Ibid.*, p. 40-41.

<sup>303</sup> Katherine A. Roberts, « Découvrir, fonder, survivre. Les romans historiques de Laure Conan ». *Voix et images*, vol 24, n° 2, p. 356.

contemporaines. Au moyen de l'exemple de Perrine, l'auteure propose un modèle féminin inscrit dans un cadre historique. Ce modèle génère des énoncés qui font, en de rares moments, produisent une dissonance vis-à-vis du rigorisme des conditions de production et de réception de la série de Perrine et de Charlot. Ainsi, ce n'est pas tant dans la clôture du texte que se réalise le passage maternaliste du privé au public, mais dans le ténu interstice du texte et du contexte où l'acte de la narration contribue à façonner le sujet scripteur, conscient de la condition des femmes de son époque.

## CONCLUSION

Comme un immense filet troué, la mémoire retient ou laisser filer. Des noms, des lieux, des dates, des visages nous échappent alors que d'autres perdurent. Ni le nom, ni le visage de Marie-Claire Daveluy ne semblent avoir survécu à l'oubli. Ainsi en est-il de cette photo de l'auteure, qui, en 1944, posait avec les autres membres de l'Académie canadienne-française. Assise à table entre Philippe Panneton et Léo-Paul Desrosiers, l'écrivaine, déjà vieillie, fixe l'objectif sans sourire. Le bas de vignette note : « [d]e gauche à droite : Alain Grandbois, Gustave Lamarche, Rina Lasnier, Robert Rumilly, Lionel Groulx, Robert Choquette, Victor Barbeau, François Hertel, Philippe Panneton, Marie-Claire Daveluy, Léo-Paul Desrosiers, Guy Frégault, Robert Charbonneau<sup>304</sup>. » Des collègues de Marie-Claire Daveluy, on se souvient du nom, parfois de l'œuvre. Du moins, sont-ils en majorité mentionnés à l'index onomastique de l'anthologie de littérature québécoise où est publiée leur photo<sup>305</sup>. Marie-Claire Daveluy, si elle fut en son temps une comtesse de Ségur du Canada, n'a jamais figuré à l'index des anthologies ni au sommaire des manuels. Il est vrai que le discours sur les genres se greffant à son œuvre a pu rendre sa réception difficile à l'époque où se sont développées, dans les universités québécoises, les études sur les femmes. La pensée de Daveluy, valorisant la

---

<sup>304</sup> Michel Biron, François Dumont, Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Boréal, Montréal, 2007, p. 273.

<sup>305</sup> De fait, les auteurs ont choisi de ne pas aborder la littérature pour la jeunesse au Québec dans le cadre de leur histoire de la littérature québécoise, jugeant que les écrits destinés aux jeunes lecteurs n'étaient pas « mémorables », expliquait une des coauteurs, Élisabeth Nardout-Lafarge, lors d'une conférence portant sur les choix éditoriaux ayant présidés à l'établissement du contenu de l'ouvrage collectif. Élisabeth Nardout-Lafarge, conférence prononcée à l'Université du Québec à Trois-Rivières le 26 novembre 2008 dans le cadre du cours *Questions d'histoire littéraire*.

différence des sexes et les capacités maternelles des femmes, ne pouvait aller davantage à l'encontre des positions mises en avant par les chercheuses qui, les premières, ont défriché le champ des études sur les femmes. Son discours, marqué par le nationalisme<sup>306</sup>, nourri par le messianisme canadien-français, soucieux de faire l'éloge de la vieille France, épris de faire la louange de la grandeur des Français aux dépens des Amérindiens et des autres groupes culturels ainsi que d'inscrire l'existence des colons de la Nouvelle-France dans le prolongement d'une tradition épique remontant au Roland de la chanson, avait certes de quoi apparaître aliéné à ces premières chercheuses. Qui plus est, ses propos sur les genres attribuant à chaque sexe des compétences particulières en fonction d'une appartenance sexuelle étaient des plus opposés aux orientations égalitariennes puis radicales qui avaient cours dans les universités depuis les années 1970. Il faut alors convenir que les études sur les femmes permettaient difficilement d'aborder le corpus daveluyen. La pensée postmoderne, en déconstruisant la stricte opposition entre la sphère privée et la sphère publique, a toutefois ouvert la porte à une série de travaux où pouvait être prise en compte la porosité de la frontière entre les deux sphères mise en relief par Marie-Claire Daveluy et nombre de ses contemporaines. Si les opposants des groupes féminins du début du XX<sup>e</sup> siècle défendaient farouchement l'existence d'une séparation obligatoire et nécessaire entre l'espace privé et l'espace

---

<sup>306</sup> À ce propos, il importe de rappeler que l'histoire des idées du XX<sup>e</sup> siècle québécois présente cette particularité d'avoir vu par deux fois converger les engagements des nationalistes et ceux des groupes féminins ; une première fois au début du siècle quand le discours et les actions de femmes comme Marie-Claire Daveluy étaient clairement marqués par le nationalisme conservateur et par le maternaliste et une deuxième fois lors du renouveau national qui a eu cours de la Révolution tranquille jusqu'au référendum de 1995 (Katherine A. Roberts, *Le roman national des femmes (1891-1984)*, op. cit., p. 36-38.). On a ainsi montré que si, dans les faits, des femmes comme Marie-Claire Daveluy ont ainsi consacré leurs énergies à la cause nationale tout au long du XX<sup>e</sup> siècle québécois, le nationalisme, en tant que système d'idées tend à se représenter au travers de constructions virilisantes où les femmes peuvent difficilement être montrées autrement qu'en mères. Voir notamment les études de Diane Lamoureux : *L'amère patrie. Féminisme et nationalisme dans le Québec contemporain*, Montréal, Remue-ménage, 2001. 181 p. et Diane Lamoureux, « La posture du fils », dans Diane Lamoureux, Chantal Maillé et Micheline de Sève, dir., *Malaises identitaires. Échanges autour d'un Québec incertain*, Montréal, Remue-ménage, 1999, p. 25-51.

public, une telle délimitation n'existait pas dans la pensée de nombre de militantes, auteures ou historiennes amateurs maternalistes. Au contraire, il leur apparaissait que la compétence des femmes, reconnue dans le domaine privé, appelait à une extension de leur champ d'action vers l'espace public.

Marie-Claire Daveluy compte parmi les auteures qui ont, avec le plus d'éloquence, exprimé les idées phares de cette pensée telle qu'elle se donnait à entendre au début du XX<sup>e</sup> siècle. Nous avons voulu savoir comment, chez l'auteure, et en particulier au sein de la série de Perrine et de Charlot, se module l'intention maternaliste de rendre poreuses les frontières du privé et du public et comment celle-ci influe sur la construction des personnages féminins. Il est apparu que tant la correspondance que les écrits fictionnels étudiés témoignent de la volonté maternaliste de faire du texte un lieu de passage entre les sphères privée et publique ; or celle-ci s'actualise de manière différente dans les écrits fictionnels et non fictionnels examinés.

Selon Daveluy, les femmes n'avaient que trop peu voix au chapitre. Du moins en ce qui concerne le monde intellectuel, celles-ci se devaient donc de « saisir toutes les occasions<sup>307</sup> » de se « tailler [une place] plus large en entourant [leur] geste d'un caractère de légitime revendication<sup>308</sup> » et c'est précisément autour de la maternité que Marie-Claire Daveluy choisit de fonder l'autorité de son entreprise intellectuelle. Alors

---

<sup>307</sup> Marie-Claire Daveluy, « Les femmes aiment-elles les livres ou ne les aiment-elles pas ? », doc. cité.

<sup>308</sup> *Idem.*

que le Canada français s'apprêtait à entrer dans une grande crise des natalités causée<sup>309</sup> par la dépression, la maternité et la valorisation de la famille constituaient un point de convergence du discours des élites canadiennes-françaises<sup>310</sup>. Si, pour les conservateurs tels Henri Bourassa, il s'agissait strictement de défendre la famille et la fonction maternelle en ce qu'elles étaient pensées comme la base de l'édifice social, l'évocation de la maternité participait d'objectifs supplémentaires chez Marie-Claire Daveluy et d'autres auteures maternalistes.

D'une part, il s'agissait de citer le mérite maternel des femmes avec la confiance de voir s'étendre le crédit dont elles faisaient l'objet au sein de la sphère privée à la sphère publique. À ce titre, la correspondance de l'auteure fournit une illustration opportune de l'ambition maternaliste d'opérer un transfert de la reconnaissance accordée aux femmes dans l'univers domestique vers le domaine public. Déterminée à faire modifier les plans d'un monument devant être construit à la gloire de Louis Hébert pour qu'il alloue une plus grande place à Marie Rollet, Marie-Claire Daveluy soutient, dans une lettre au promoteur de la construction commémorative, que Marie Rollet est non seulement une mère et une épouse idéale, mais qu'elle est également une figure exemplaire de l'histoire. Dès lors, il apparaît logique et raisonnable que la grandeur de Rollet dans le monde intime soit reconnue au sein de l'espace public, argumente-t-elle.

---

<sup>309</sup> Voir l'annexe D pour un graphique illustrant la chute du nombre de naissances au Québec durant la dépression.

<sup>310</sup> François Ricard, *La génération lyrique. Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom*, [s.l.], Boréal, 1992, p. 44.

D'autre part, il s'agissait de se réclamer de la maternité pour donner une légitimité à la prise de parole des femmes. À cet égard, l'étude du paratexte de la série de Perrine et de Charlot permet d'observer la construction d'un *ethos* maternel propre à légitimer l'acte de communication que constitue la publication d'une série de romans pour la jeunesse. À l'heure où critiques et pédagogues concevaient le texte pour la jeunesse comme un espace d'émulation, le sujet scripteur que dessine le paratexte de la série de Perrine et de Charlot exprime sa volonté de garder les jeunes lecteurs à l'abri de mauvaises avenues éducationnelles et morales, à la manière d'une mère bienveillante préoccupée du devenir de ses enfants. En faisant valoir une compétence maternelle dans le paratexte de la série, l'auteure démontre non seulement son aptitude à rencontrer les normes de la production littéraire pour la jeunesse ayant trait à la morale et au caractère pédagogique, mais elle donne aussi une légitimité à sa prise de parole. Il apparaît donc judicieux de rappeler que l'auteure n'utilise pas d'une stratégie différente de celle mise en œuvre, au Moyen Âge déjà, par les premières scriptrices européennes connues à ce jour. À la manière de Marie-Claire Daveluy, celles-ci, indique l'historienne Gerda Lerner, s'appuyaient sur l'autorité que leur fournissaient les fonctions d'éducatrices liées à leur statut de mère pour motiver leur désir de prendre la plume et établir leur compétence à s'exprimer sur différents sujets allant de la pédagogie à la théologie<sup>311</sup>. S'il fonde l'autorité de l'auteure, l'*ethos* maternel, donné en garantie de la valeur morale et pédagogique, permet en outre de relayer dans l'espace public les prises de position de l'auteure en facilitant la réception de ses écrits. Comme le rappellent à juste titre les

---

<sup>311</sup> Gerda Lerner, *The Creation of Feminist Consciousness From the Middle Ages to Eighteen-seventy*, *op. cit.*, p. 116-118.

travaux de Susan S. Lanser, il est en effet possible pour une écrivaine, même si elle s'exprime par le biais d'un genre jugé conservateur, de se joindre au débat public et d'y faire porter ses vues en prenant pour base le monde intrafictionnel. À ce titre, la narration publique<sup>312</sup> que choisit d'exploiter Marie-Claire Daveluy lui permet de s'exprimer plus directement tant au sujet de la nation qu'au sujet des conditions des femmes qui la composent.

Or, c'est aussi, et surtout, au travers de la mise en scène de personnages féminins tirés de l'histoire qu'est observable une intention d'ajouter au débat public concernant le statut des femmes. Comme cela était le cas chez d'autres auteures maternalistes, les écrits de Marie-Claire Daveluy transposent des modèles féminins qui tiennent lieu de véritables leviers argumentatifs de la pensée maternaliste. Mises en scène dans un cadre historique, ces héroïnes participent de l'établissement d'un ensemble de précédents visant à prouver le bien-fondé de revendications ayant trait à la situation des femmes contemporaines du contexte de production. En d'autres termes, les auteures telles Marie-Claire Daveluy soutenaient que si des femmes irréprochables avaient existé et avaient mené leur vie de manière exemplaire tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du foyer, leurs héritières légitimes, les femmes du début du XX<sup>e</sup> siècle, devraient, elles aussi, être autorisées à faire rayonner leurs compétences maternelles dans la sphère publique. À la

---

<sup>312</sup> Lanser distingue la narration publique de la narration privée. Alors que la seconde aurait été traditionnellement dévolue aux femmes, la narration publique aurait été mise hors de portée de celles-ci. La distinction entre narration publique (qui elle s'adresse à un ou une narrataire assimilable au public réel du livre) et privée permet de surcroît de mieux comprendre le caractère d'audace attaché au choix narratif que fait Marie-Claire Daveluy. Voir Susan S. Lanser, « Toward a Feminist Narratology », dans *Style*, vol. 3, n° 20, 1986, p. 341–363, reproduit dans *Feminisms. An Anthology*, Robyn R. Warhol, Diane Price Herndl, dir., New Brunswick [New Jersey], Rutgers University Press, 1991, p. 620.



recherche d'une héroïne qui puisse « tenir lieu de toutes les autres<sup>313</sup> », la série de Marie-Claire Daveluy demeure un exemple probant des modalités selon lesquelles la quête maternaliste de porte-étendards historiques peut s'incarner en fiction. Sous la plume de l'auteure et historienne, les héroïnes, posées en véritables parangons des vertus maternelles, semblent partager un tel nombre de caractéristiques communes qu'elles apparaissent pouvoir se fondre dans l'indistinction d'un modèle unique. Madame de Repentigny ressemble à s'y méprendre à la mère décédée des héros, Perrine usurpe l'identité de sa belle-sœur morte et confond ses proches par l'efficacité de son imitation, la fille de Charlot, prénommée Perrine en l'honneur de sa tante, est rebaptisée Lise comme pour pallier l'absence de l'épouse décédée de Charlot ; tout se passe comme si le récit n'avait de cesse d'élaborer des dispositifs ayant pour effet de confondre les identités de différents personnages en un modèle féminin unique et idéal organisé autour de la maternité. En l'occurrence, les qualités maternelles deviennent en quelque sorte le degré zéro de l'évaluation des personnages féminins et partagent les héroïnes en modèles, comme madame de Cordé, madame de Repentigny ou la « Bonne hôtesse », et en antimodèles, comme Claudine LeJeal.

Nés d'une volonté de tirer de l'histoire des figures dont la mise en scène puisse souscrire aux impératifs de revendications contemporaines, c'est autant de modèles — ou plus rarement d'antimodèles — qui étaient ramenés à la vie pour illustrer des vertus dont pouvaient se réclamer les femmes de l'époque de Marie-Claire Daveluy. Parmi ce

---

<sup>313</sup> Marie-Claire Daveluy, « La Canadienne anglaise regarde son nouveau pays, plan de communication », doc. cité.

panthéon, Perrine est sans conteste la figure la plus importante. Non seulement est-elle présente du premier au dernier tome, c'est aussi elle qui porte sur ses épaules la responsabilité de résumer l'ensemble des qualités des habitantes de la Nouvelle-France. Sans surprise, c'est autour de la maternité que s'articule le parcours, à la fois d'ordre événementiel et symbolique, de l'héroïne qui ne devient jamais mère par la voie de l'enfantement, mais dont le cheminement ne fait que renforcer l'idée maternaliste selon laquelle toutes les femmes sont d'abord des mères. Animée d'une compassion et une piété dont on ne peut occulter les très nombreuses manifestations, Perrine se pose tout au long de la série en véritable figure mariale. À n'en pas douter, la dimension religieuse est à ce point déterminante pour l'héroïne que la foi s'avère pour elle un cadre de lecture du monde. En outre, du point de vue de l'analyse, la ferveur religieuse de Perrine cautionne une lecture du personnage en regard de l'archétype maternel que constitue Marie.

Ce détour par la symbolique du texte, s'il permet de ne pas sous-estimer la prégnance du paradigme maternel en ce qui a trait à la construction du personnage de Perrine, engage du même souffle un questionnement sur l'efficacité du modèle proposé. Aussi exemplaire que soit Perrine, on peut en effet se demander dans quelle mesure le personnage participe de l'ambition maternaliste de repousser les frontières du privé vers le public. Si, dans les écrits factuels de l'auteure, le désir de prendre appui sur l'univers domestique pour accéder à l'espace public est facilement observable entre les fils de l'argumentation, cette même ambition se fait moins ostentatoire au sein de la fiction, et

cela, peut-être en raison d'un contexte de réception peu susceptible de permettre un questionnement radical de la situation des femmes. Dans le cas précis de la série Perrine et de Charlot, l'arrimage du privé au public apparaît ainsi se situer ailleurs qu'au sein du seul monde intratextuel. De fait, si l'on estime que la publication relève d'une volonté de prendre part au débat public, on peut considérer que la narration de la domesticité s'articulant autour du personnage de Perrine tient lieu de mouvement en vue d'obtenir un droit de cité quant aux conditions d'existence des femmes. Dans le passage du texte au contexte, l'acte narratif tracerait alors les contours d'un sujet scripteur conscient des conditions d'existence des femmes de son époque et apte à moduler son discours en fonction d'impératifs propres à son contexte de production. Ainsi, les notes dissonantes invitant l'héroïne à être à l'écoute de ses désirs ou peignant la protagoniste en femme indépendante et rationnelle prennent-elles une importance qui dépasse de loin leur stricte proportion dans le texte lorsqu'on les considère comme autant de modulations issues de ce sujet scripteur, tendu entre le texte et son contexte et occupé à fondre les frontières de l'espace privé dans celles de l'espace public.

\*\*\*

Il importe enfin de rappeler que les conclusions énoncées ci-haut doivent être comprises en fonction des limites induites par les choix critiques et méthodologiques opérés dans le cadre du travail de recherche. En cela, il faut d'abord souligner que l'œuvre de Marie-Claire Daveluy est vaste et comporte une part importante de documents d'archives. Si nous avons essayé d'inclure le plus grand nombre de sources

possible, il était tout à fait impensable de faire reposer notre travail sur l'œuvre entière de Marie-Claire Daveluy. Notre mémoire, devons-nous rappeler, s'appuie d'abord sur la série de Perrine et de Charlot ainsi que sur certains documents d'archives et ne constitue pas une lecture de l'ensemble de la production daveluyenne. Nous pensons en outre qu'un travail d'édition critique de l'œuvre de l'auteure pourrait favoriser la recherche portant sur ses écrits en rendant disponibles des sources moins accessibles.

Il est aussi important de souligner que des caractéristiques formelles liées au mode de publication en feuilleton nous ont obligée à procéder à certains choix concernant les éléments pris en compte dans l'analyse. Nous avons en effet constaté que de nombreux épisodes bifurquaient de la trame narrative pour raconter des événements-satellites. Aussi, avons-nous choisi de diriger notre attention vers les événements plus spécifiquement liés aux personnages féminins. À l'abondance des digressions narratives, il faut ajouter l'ampleur du personnel du roman. De fait, de nombreux personnages, féminins ou masculins, ne tiennent qu'un rôle générique ou ne font qu'un très bref passage dans l'univers des aventures de Perrine et de Charlot. Parce qu'il aurait été extrêmement laborieux de procéder sans distinction à l'analyse de tous les personnages féminins, nous avons choisi de d'abord scruter celui de Perrine. L'héroïne est en effet celle par l'entremise de qui la volonté auctoriale d'offrir un modèle féminin exemplaire s'exprime avec le plus de clarté. Ce faisant, nous n'avons pu accorder une attention aussi importante aux autres femmes imaginées par Marie-Claire Daveluy. Or, nombre de ces personnages, négligés en regard de notre problématique, n'en présentent pas moins un

intérêt certain pour tout un spectre de réflexions. Il en va ainsi, par exemple, de *Lis-en-Fleur*, l'amoureuse amérindienne de Charlot, dont le récit des aventures s'avère particulièrement pertinent pour les études s'intéressant aux représentations des Premières Nations.

Finalement, si nous savons, en raison des données de tirage dont nous disposons, que la série de Perrine et de Charlot fut un réel succès de librairie et si nous disposons d'un portrait assez représentatif de la réception critique, notamment grâce aux archives des journaux, nous n'avons pas été en mesure d'analyser les données d'archives qui nous auraient permis de construire un tableau de la manière dont le lectorat cible a reçu la série au moment de sa publication. Il nous est ainsi difficile de préciser dans quelle mesure les représentations des personnages féminins qui se donnent à voir au sein de la série ont influé sur les jeunes lectrices d'autrefois. Nous savons cependant qu'une partie de la correspondance conservée dans le Fonds Marie-Claire-Daveluy contient des commentaires de lecture qui pourraient éclairer la caractérisation de la réception enfantine. À n'en pas douter, une étude s'intéressant à l'accueil des premiers romans pour la jeunesse au Québec trouverait à l'intérieur du fonds mentionné des données extrêmement pertinentes.

Au terme de ce parcours, nous espérons avoir su redonner à l'œuvre de Marie-Claire Daveluy un peu de la place qui lui revient. En proposant une relecture de la série

de Perrine et de Charlot à la lumière du maternalisme, nous espérons aussi avoir su laisser entrevoir le grand intérêt que présente le corpus daveluyen pour la recherche. Nous souhaitons par ailleurs avoir efficacement su transposer dans le champ des études littéraires un outil d'analyse issu de la recherche en histoire et en études sur les femmes. Enfin, nous croyons fermement que le cadre théorique mis en avant pour sonder l'œuvre de Marie-Claire Daveluy permet aussi de mener à bien une réflexion portant sur des objets contemporains tels que le présent engagement des femmes en politique.

\*\*\*

Les enjeux et les stratégies qui ont occupé Marie-Claire Daveluy et ses contemporaines semblent aujourd'hui appartenir au passé. Or, ceux-ci ne sauraient, à l'ère de la pensée postféministe, être plus actuels et la vie politique, surtout américaine, n'a de cesse de fournir des exemples de politiciennes usant de stratégies s'apparentant étrangement à celles mises en avant par les maternalistes au début du XX<sup>e</sup> siècle. À ce titre, l'émergence de la posture de la « soccer mom » au milieu des années 1990 mérite une attention particulière. Avant d'avoir ses résonnances culturelles, la « soccer mom » est d'abord un modèle démographique développé par des conseillers politiques républicains et démocrates<sup>314</sup> afin de cibler un groupe particulier de l'électorat

---

<sup>314</sup> Le terme « soccer mom » bénéficie d'une diffusion médiatique depuis la course à la présidence américaine de 1992 quand tant les camps démocrate que républicain ont voulu s'adresser à cette catégorie particulière de l'électorat. (Joyce Gelb, Marian Lief Palley, dir., *Women and Politics Around the World. A Comparative History and Survey*, vol. 1, Santa Barbara, ABC-CLIO, 2009, p. 651.) Le vocable a ensuite

américain ; les femmes blanches, mères de jeunes enfants, faisant passer l'intérêt de leur famille avant leur intérêt personnel et que l'on imagine conduisant leurs enfants au soccer au volant d'une fourgonnette. Si, de manière ironique, le poids-médias de cette mère occupée à véhiculer ses enfants, aurait à de nombreuses reprises, détourné l'attention médiatique des véritables enjeux ayant trait aux conditions des femmes américaines<sup>315</sup>, la figure de la « soccer mom » a toutefois été invoquée par des politiciennes préoccupées de court-circuiter la méfiance de l'électorat quant à la réussite féminine et à la présence des femmes dans les hautes sphères de la politique. La plus célèbre de ces politiciennes est sûrement la candidate défaite à la vice-présidence aux élections américaines de 2008, Sarah Palin. À la recherche d'une identité politique, la candidate y est allée, surtout entre 2006 et 2008, de différents appellatifs — « soccer mom », « hockey mom » mais aussi « pitbull with lipstick<sup>316</sup> » — qui avaient pour objectif de la rapprocher des Américaines moyennes et d'empêcher une lecture faisant d'elle une ambitieuse femme politique aspirant à accéder à une importante charge de pouvoir. Plus encore, ces appellatifs avaient pour fonction de justifier la combativité de la candidate — agressive comme un pitbull — par son rôle de mère et, du même souffle, excuser chez elle des comportements de violence associés traditionnellement aux hommes. Près d'un siècle après la publication du premier tome des aventures de Perrine

---

bénéficié d'une diffusion plus importante durant la campagne de 1996. (Ann E. Burnette, « Courting Women Voters. Candidate Message Strategies and the Gender Gap » Mitchell S. McKinney *et alii*, *Communicating Politics. Engaging the Public in Democratic Life*, New York, Peter Lang Publishing, 2005, p. 284.)

<sup>315</sup> Susan J. Carroll, « Voting choices. Meet you at the gender gap », dans Susan J. Carroll, Richard Logan Fox, dir., *Gender and Elections. Sharing the future of American Politics*, New York, Cambridge University Press, 2006, p. 94.

<sup>316</sup> La citation originale est « What's the difference between a hockey mom and a pitbull lipstick! ». Ce à quoi le candidat démocrate à la présidence lors des élections de 2008, Barack Obama, avait plus tard rétorqué : « You can put lipstick on a pig, but it's still a pig. » La réplique avait été particulièrement mal reçue. Voir Alex Spillius, « Obama's Makeup Malfunction Off-Hand Remark Lipstick comment sends McCain camp on offensive », *The National Post*, 11 septembre 2008, p. A13.

et de Charlot, la maternité semble donc toujours être invoquée pour justifier la présence des femmes dans l'espace public et la posture politique adoptée par Sarah Palin dans la campagne présidentielle de 2008 compte parmi les exemples les plus représentatifs du phénomène. Passée dans la culture populaire à la suite d'une attention médiatique importante, la figure de la « soccer mom » a depuis produit ses avatars littéraires et les publications de masse anglo-saxonnes<sup>317</sup> proposent maintenant aux lectrices de suivre les aventures d'héroïnes partagées entre leur vie de mère et leurs aspirations individuelles. Or, pour l'heure, ces productions commerciales, contrairement aux écrits maternalistes du début du XX<sup>e</sup> siècle, sont beaucoup plus orientées vers la récolte d'un succès en librairie que vers l'articulation d'un programme d'idées portant sur le devenir des femmes.

---

<sup>317</sup> Notamment : Jennifer Apodaca, *Ninja Soccer Moms*, New York, Kensington Books, 2005, 302 p., Robyn Harding, *The Secret Desires of a Soccer Mom*, New York, Ballantine Books, 2006, 285 p., Julie Kenner, *Carpe Demon. Adventures of a Demon-Hunting Soccer Mom*, New York, Berkley Books, 2005, 360 p.



## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus d'analyse

DAVELUY, Marie-Claire, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923, 301 p.

DAVELUY, Marie-Claire, *La captivité de Charlot*, Montréal, Granger frères, 1938, 155 p.

DAVELUY, Marie-Claire, *Charlot à la « Mission des martyrs »*, Montréal, Granger frères, 1938, 150 p.

DAVELUY, Marie-Claire, *L'idylle de Charlot*, Montréal, Granger frères, 1938, 186 p.

DAVELUY, Marie-Claire, *Perrine et Charlot à Ville-Marie*, Montréal, Granger frères, 1940, 187 p.

DAVELUY, Marie-Claire, *Le cœur de Perrine*, Montréal, Granger frères, 1944, 210 p.

### Autres textes de Marie-Claire Daveluy

DAVELUY, Marie-Claire, *Jeanne Mance*, Montréal, Albert Lévesque, 1934, 428 p.

DAVELUY, Marie-Claire, *Aux feux de la rampe*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1927, 285 p.

### Fonds consultés

Fonds Marie-Claire-Daveluy, Ottawa, Bibliothèque et Archives Canada, LMS-009.

Fonds Marie-Claire-Daveluy, Montréal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, MSS122.

### Ouvrages littéraires

APODACA, Jennifer, *Ninja Soccer Moms*, New York, Kensington Books, 2005, 302 p.

HARDING, Robyn, *The Secret Desires of a Soccer Mom*, New York, Ballantine Books, 2006, 285 p.

KENNER, Julie, *Carpe Demon. Adventures of a Demon-Hunting Soccer Mom*, New York, Berkley Books, 2005, 360 p.

### Références Internet

BAILLARGEON, Denyse, « Maternalisme et État providence. Le cas du Québec », *Sextant* vol. 20, n° 6, 2003, p. 113-147. Reproduit dans *Labrys. Études féministes / estudos feministas* [en ligne], <<http://vsites.unb.br/ih/his/gefem/labrys6/quebec/denyse.htm>>, site consulté le 6 mai 2008.

BENHABIB, Djemila, « J'accuse la FFQ de trahir le combat des femmes », *Sisyphé*, 15 mai 2009, [en ligne], <<http://sisyphe.org/spip.php?article3300>>, site consulté le 3 juin 2010.

INVENTAIRE DES LIEUX DE MÉMOIRE DE LA NOUVELLE-FRANCE, « Monument Louis Hébert, Marie Rollet et Guillaume Couillard », [en ligne], <<http://inventairenf.cieq.ulaval.ca:8080/inventaire/oneLieu.do;jsessionid=8735B57BB1C79B55A338E937F7421992?refLieu=657&returnForward=%2FoneTypeRepere.do%3FrefTypeRepere%3D1>>, site consulté le 10 novembre 2009.

RÉCITUS, « Graphique sur le nombre de naissances au Québec, 1900-2000 », [en ligne], <[www.recitus.qc.ca/images](http://www.recitus.qc.ca/images)>, site consulté le 23 mars 2012.

SORIANO, Marc, « Littérature pour la jeunesse », *Encyclopédie Universalis*, France, 2007, [en ligne], <<http://www.universalis-edu.com>>, site consulté le 20 octobre 2007.

### Articles de journaux

DUMONT, Micheline, « Les débuts du féminisme québécois. Cent ans d'histoire pour la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste », *Le Devoir*, 28 mai 2007, p. A7.

GAGNON, Alexis, « Les livres. *Les Aventures de Perrine et de Charlot* », *Le Devoir*, 16 février 1924, p. 1.

LALANDE, Louis, « Perrine et Charlot. Une lettre du R. P. Lalande à l'auteur », *Le Devoir*, 10 mars 1924, p. 5.

LORTIE, Marie-Claude, « La Fédération de qui ? », *La Presse*, 12 mai 2009, p. A8.

MATHIEU, Annie, « La fonction publique doit permettre le port de signes religieux, estime la Fédération des femmes », *La Presse*, 10 mai 2009, p. A5.

SPILLIUS, Alex, « Obama's Makeup Malfunction Off-Hand Remark Lipstick comment sends McCain camp on offensive », *The National Post*, 11 septembre 2008, p. A13.

### Articles de périodiques et d'encyclopédies

BÉDARD, Éric, « De la difficulté à penser le conservatisme canadien-français », *Recherches sociographiques*, vol. 46, n° 3, 2005, p. 453-471.

BÉLSILE, Alvine, « *Les aventures de Perrine et de Charlot*. Série de romans de Marie-Claire Daveluy », dans Maurice LEMIRE, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec. 1900-1939*, t. 2, Montréal, Fides, 1980, p. 124.

CHOUINARD, Daniel, « État présent et enjeux de la recherche en littérature pour la jeunesse (1995-2005) », *Canadian Children's Literature / Littérature canadienne pour la jeunesse*, vol. 1, n° 32, printemps 2006, p. 41-75.

COHEN, Yolande, « Les féministes et la parité à la rescousse de l'universalisme », *Mouvements*, n° 11, septembre-octobre 2000, p. 99-107.

DAVIS, Natalie ZEMON, « "Women's History" in Transition. The European Case », *Feminist Studies*, vol. 3, n° 3-4, 1976, p. 83-103.

DESCARRIES, Francine, « Le projet féministe à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. Un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 30, 1998, p. 179-210.

DOUCET, Sophie, Karine HÉBERT, « L'histoire du féminisme au Québec et au Canada, bibliographie sélective », *MENS. Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 2, n° 1, automne 2001, p. 125-144.

DUCHET, Claude, « Pour une sociocritique ou variations sur un incipit », *Littérature*, n° 1, 1971, p. 5-14.

ERNOT, Isabelle, « L'histoire des femmes et ses premières historiennes (XIX<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècle) », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2007, vol. 1, n° 16, p. 165-194.

- GELB, Joyce, Marian Lief PALLEY, dir., *Women and Politics Around the World. A Comparative History and Survey*, vol. 1, Santa Barbara, ABC-CLIO, 2009, 657 p.
- GOSSELIN, Line, « Marie-Claire Daveluy », dans Maryse DARSIGNY, Francine DESCARRIES, Lyne KURTZMAN, *et alii*, dir., *Ces femmes qui ont bâti Montréal*, Montréal, Remue-ménage, 1994, p. 223-225.
- GUILLEMETTE, Lucie, « Discours de l'adolescente dans le récit de jeunesse contemporain. L'exemple de Marie-Francine Hébert », *Voix et images*, vol. 25, n° 2, 2000, p. 280-297.
- HÉBERT, Karine, « Une organisation maternaliste au Québec. La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et la bataille pour le vote des femmes », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 52, n° 3, hiver 1999, p. 315-344.
- KOVEN, Seth, Sonya MICHEL, « Womanly Duties. Maternalistic Politics and the Origin of Welfare States in France, Germany, Great Britain, and the United States, 1880-1920 », *American Historical Review*, vol. 95, n° 4, 1990, p. 1076-1108.
- LAMOUREUX, Diane, « Féminisme et modernisation », *Canadian Woman Studies / Les cahiers de la femme*, vol. 20, n° 2, 2000, p. 57-63.
- LE BRUN, Claire, Monique NOËL-GAUDREAULT, « L'écriture pour la jeunesse. De la production à la réception », *Tangence*, n° 67, automne 2001, p. 5-8.
- POULIN, Manon, « Un véhicule de propagande pour les forces nationalistes », *Québec français*, 1996, n° 103, p. 62-65.
- RANDALL, Marilyn, « Plus patriote que ça... Fictions du patriote, 1847-1981 », *Voix et images*, vol. 26, n° 3, printemps 2001, p. 516-538.
- ROBERTS, Katherine Ann, « Découvrir, fonder, survivre. Les romans historiques de Laure Conan ». *Voix et images*, vol. 24, n° 2, p. 356.
- SAVOIE, Chantal, « La page féminine des grands quotidiens montréalais comme lieu de sociabilité littéraire au tournant du XX<sup>e</sup> siècle », *Tangence*, n° 80, hiver 2006, p. 125-142.
- SORIN, Noëlle, « Le lecteur modèle, instance de réalisation du lecteur empirique », *Tangence*, n° 67, automne 2001, p. 82-95.
- THALER, Danielle, « Littérature de jeunesse. Un concept problématique », *Canadian Children Literature / Littérature canadienne pour la jeunesse*, n° 83, 1996, p. 26-38.

TOUPIN, Louise, « Des "usages" de la maternité en histoire du féminisme », *Recherches féministes*, vol. 9, n° 2, 1996, p.113-135.

VINCENT, Thierry, « Fragments d'une épopée laissée en friche », *Lurelu*, vol. 18, n° 3, hiver 1995, p. 12-13.

### Chapitres de monographies et de collectifs

BURNETTE, Ann E., « Courting Women Voters. Candidate Message Strategies and the Gender Gap », dans Mitchell S. M<sup>C</sup>KINNEY *et alii*, *Communicating Politics. Engaging the Public in Democratic Life*, New York, Peter Lang Publishing, 2005, 315 p.

CARROLL, Susan J., « Voting choices. Meet you at the gender gap », dans Susan J. CARROLL, Richard LOGNA FOX, dir., *Gender and Elections. Sharing the future of American Politics*, New York, Cambridge University Press, 2006, p. 74-94.

DESROSIERS-BONIN, Diane, « De l'*exemplum* antique à l'*exemplar* vivant dans la Cité des dames de Pizan », dans Sylvie STEINBERG, Jean-Claude ARNOULD, dir., *Les femmes et l'écriture de l'histoire*, Publications des universités de Rouen et du Havre, Mont-Saint-Aignan, 2009, p. 299-307.

GARAND, Dominique, « La librairie et la distribution. Granger Frères », dans Jacques MICHON, dir., *L'édition du livre populaire*, Sherbrooke, Ex Libris, 1988, p. 153-184.

GUILLEMETTE, Lucie, Johanne PRUD'HOMME, « Préface », dans Flore GERVAIS, Lucie GUILLEMETTE, Monique NOËL-GAUDREAULT, *Texte et contexte / texte en contexte en littérature jeunesse*, Osnabrück, Electronic Publishing Osnabrück, 2008, p. 1-6.

HIGONNET, Margaret RANDOLPH, « Diffusion et débats du féminisme », dans Jean PERROT, Véronique HADENGUE, dir., *Écriture féminine et littérature de jeunesse. Actes du colloque d'Eaubonne*, Paris, La Nacelle, 1995, p. 17-24.

LAMOUREUX, Diane, « La posture du fils », dans Diane LAMOUREUX, Chantal MAILLÉ et Micheline SÈVE de, dir., *Malaises identitaires. Échanges autour d'un Québec incertain*, Montréal, Remue-ménage, 1999, p. 25-51.

LANSER, Susan S., « Toward a Feminist Narratology », dans *Style*, vol. 3, n° 20, 1986, p. 341-363, reproduit dans *Feminisms. An Anthology*, Robyn R. WARHOL,

Diane PRICE HERNDL, dir., New Brunswick [New Jersey], Rutgers University Press, 1991, p. 610-629.

LAVIGNE, Marie, Yolande PINARD, Jennifer STODDART, «La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste au début du XX<sup>e</sup> siècle» dans Marie LAVIGNE, Yolande PINARD, dir., *Les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1977, p. 89-108.

M<sup>C</sup>LEOD, Anne, «Solidaires et distinctes. La littérature enfantine et la culture américaine au tournant du siècle », dans *Culture, texte et jeune lecteur. Actes du X<sup>e</sup> Congrès de l'International Research Society for Children's Literature*, Jean PERROT, dir., Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993, p. 73-79.

NIÈRES-CHEVREL, Isabelle, « La transmission des valeurs et les ruses de la fiction. Petite mise en perspective historique », dans Isabelle NIÈRES-CHEVREL, *Littérature de jeunesse. Incertaines frontières*, Paris, Gallimard, 2005, p. 140-155.

PRUD'HOMME, Johanne, « *Les aventures de Perrine et de Charlot*. Une relecture " fin de siècle " », dans Glen CAMPBELL, Eileen LOKKA, dir., *Littérature de jeunesse et fin de siècle...*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 2007, p. 43-54.

PRUD'HOMME, Johanne, « " Un rameau de France dans l'infini de la forêt... " Représentations de la France dans les œuvres fondatrices de la littérature québécoise pour la jeunesse (1921-1948) », dans Noëlle SORIN, dir., *Imaginaires métissés en littérature pour la jeunesse*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2006, p. 69-84.

STEINBERG, Sylvie, « Avant-propos », dans Sylvie STEINBERG, Jean-Claude ARNOULD, dir., *Les femmes et l'écriture de l'histoire*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2009, p. 7-38.

THÉBAUD, Françoise, « L'aventure intellectuelle de l'histoire des femmes en France », dans Nicole Racine, Michel Trebitsch, dir., *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2004, p. 311-338.

### Monographies

ANGIER, Natalie, *Women. An Intimate Geography*, New York, Anchor Books, 2000, 438 p.

BEAUVOIR, Simone de, *Le deuxième sexe*, 2 t., Paris, Gallimard, 1949, 988 p.

- BENOIT-DUSAUSOY, Annick, Guy FONTAINE, dir., *Lettres européennes. Manuel d'histoire de la littérature européenne*, Bruxelles, De Boeck, 2007, 864 p.
- BIRON, Michel, François DUMONT, Élisabeth NARDOUT-LAFARGE, *Histoire de la littérature québécoise*, Boréal, Montréal, 2007, 689 p.
- BLANC, Jan, *Peindre et penser la peinture au XVII<sup>e</sup> siècle. La théorie de l'art de Samuel van Hoogstraten*, Berne, Peter Lang, 2008, 613 p.
- BOSSUET, Jacques Bénigne, *Œuvres complètes*, t. 1, Besançon, Outhenin-Chalend्रे fils, 1836, 698 p.
- COATES, Colin M., Cecilia MORGAN, *Heroines & History. Representations of Madeleine de Verchères and Laura Secord*, Toronto, Buffalo, London, University of Toronto Press, 2002, 368 p.
- CONSTANT, Isabelle, *Les mots étincelants de Christiane de Rochefort. Langages d'utopie*, Amsterdam, Atlanta, Rodopi, 1996, 194 p.
- DUMONT, Micheline, *Découvrir la mémoire des femmes*, Montréal, Remue-ménage, 2001, 159 p.
- DUMONT, Micheline, *Les religieuses sont-elles féministes ?*, Saint-Laurent, Bellarmin, 1995, 204 p.
- DUQUESNE, Jacques, Alain HOUZIAUX, *La Vierge Marie. Histoire et ambiguïté d'un culte*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2006, 139 p.
- ECO, Umberto, *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 1985, 315 p.
- ERNOT, Isabelle, « Historiennes et enjeux de l'écriture de l'histoire des femmes (1791-1948) », thèse de doctorat, Paris, Université Paris VII-Denis Diderot, 2004, 514 f.
- FÉNELON, François de Salignac de La Mothe, *Œuvres*, t. 2, Paris, Lefevre, 1835, 720 p.
- GAGNON, Serge, *Le Québec et ses historiens*, Québec, Les cahiers d'histoire de l'université Laval, 1978, 474 p.
- GENETTE, Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987, 389 p.
- HÉBERT, Karine, « Une organisation maternaliste au Québec. La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste (1900-1940) », mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 1997, 118 f.

- LAFON, Jacques, *Itinéraires. De l'histoire du droit à la diplomatie culturelle et à l'histoire coloniale*, Paris, Publications de la Sorbonne, 352 p.
- LANSER, Susan S., *Fictions of Authority. Women Writers and Narrative Voice*, Ithaca, Cornell University Press, 1992, 287 p.
- LAMOUREUX, Diane, *L'amère patrie. Féminisme et nationalisme dans le Québec contemporain*, Montréal, Remue-ménage, 2001, 181 p.
- LEMIEUX, Louise, *Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français*, Montréal, Leméac, 342 p.
- LEPAGE, Françoise, *Histoire de la littérature pour la jeunesse (Québec et francophonies du Canada) suivie d'un dictionnaire des auteurs et des illustrateurs*, Orléans, David, 2000, 826 p.
- LERNER, Gerda, *The Creation of Feminist Consciousness From the Middle Ages to Eighteen-seventy*, New York, Oxford University Press, 1994, 416 p.
- MAINGUENEAU, Dominique, *Le contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993, 196 p.
- MAINGUENEAU, Dominique, *Linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Dunod, 1993, 203 p.
- MANOIR, Hubert, dir., *Maria. Études sur la sainte Vierge*, Paris, Beauchesne et fils, 1949, 6407 p.
- MEUSY, Nicolas, *Catéchisme historique, dogmatique et moral des fêtes principales*, Besançon, Imprimerie de la veuve Métoyer, 1804, 480 p.
- NORA, Pierre, dir., *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997, 3 vol.
- PINARD, Yolande, « Le féminisme à Montréal au commencement du XX<sup>e</sup> siècle (1893-1920) », mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1976, 246 f.
- PRAAG, Ganna OTTEVAERE-van, *Le roman pour la jeunesse. Approches, définitions, techniques narratives*, Bern, Berlin, Bruxelles, Francfort-sur-le-Main, New York, Vienne, Peter Lang, 2000, 296 p.
- PRENTICE, Alison, Paula BOURNE, Gail CUTHBERT BRANDT, et alii, *Canadian Women. A History*, Toronto, Harcourt Brace Jovanovich, 1988, 496 p.
- RANDALL, Marilyn, *Le contexte littéraire. Lecture pragmatique de Hubert Aquin et de Réjean Ducharme*, Montréal, Le Préambule, 1990, 272 p.



- RICARD, François, *La génération lyrique. Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom*, [s.l.], Boréal, 1992, 282 p.
- ROBERTS, Katherine Ann, « Le roman national des femmes (1891-1984) », thèse de doctorat, Kingston, université Queen's, 1999, 236 f.
- ROY, Julie, « Stratégies épistolaires et écritures féminines. Les Canadiennes à la conquête des lettres (1636-1839) », thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, septembre 2003, 2 vol., 868 f.
- SAINT-MARTIN, Lori, *Le nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec, Nota Bene, 1999, 331 p.
- SMITH, Bonnie G., *The Gender of History. Men, Women, and the Historical Practice*, Cambridge, London, Harvard University Press, 1998, 306 p.
- TROFIMENKOFF, Susan Mann, *Visions nationales. Une histoire du Québec*, Saint-Laurent, Trécaré, 1986, 455 p.

## ANNEXE A :

### Résumé de la trame narrative des romans de la série de Perrine et de Charlot

#### *Les aventures de Perrine et de Charlot*

Pour échapper à la tutelle d'une tante dite cruelle, Perrine et Charlot, deux jeunes orphelins normands, s'embarquent clandestinement à destination de la Nouvelle-France. En mer, les orphelins sont pris en charge par un groupe de passagers formé en majorité de nobles français. À leur arrivée à Québec, Perrine et Charlot s'installent chez madame de Cordé, une veuve qui a réclaté de pouvoir s'occuper des enfants. En Nouvelle-France, les héros vivent différentes péripéties dont le récit est fortement inspiré des *Relations* des jésuites. Les deux enfants font ainsi une excursion au poste de Trois-Rivières, une visite de l'école de Marie Rollet de même qu'une visite dans un village amérindien.

#### *La captivité de Charlot*

Le second tome de la série s'ouvre sur le rapt de Charlot par un groupe d'Amérindiens. Fait prisonnier par un second groupe d'Amérindiens, Charlot est forcé de cacher son identité française. Déguisé en jeune Huron, le héros est amené de force en France. Après avoir été présenté aux souverains français, le garçon échappe à la garde de ses kidnappeurs et trouve refuge chez une aubergiste. Aidé par cette dernière, il retourne à Dieppe pour retrouver sa tante. Avant de mourir, Claudine Le Jeal fait de Charlot son héritier. Apprenant qu'un navire en direction de la Nouvelle-France s'appête à appareiller, Charlot entreprend de revenir auprès de Perrine. Extrêmement chagrinée par

l'enlèvement de son frère, la jeune fille est au plus mal. Peu avant le retour de Charlot à Québec, l'état de l'héroïne devient critique. C'est alors que le navire qui ramène Charlot s'approche des falaises de Québec et que les héros se retrouvent dans une effusion de joie.

*Charlot à la « mission des Martyrs »*

Perrine et Charlot habitent au fort de Trois-Rivières. Charlot, alors âgé de dix-sept ans, y est soldat. Le roman s'ouvre sur une chronique d'événements survenus au fort de Trois-Rivières qui concourent à illustrer la dangerosité du poste de traite en regard, notamment, des attaques iroquoises. Au terme de ces quelques péripéties, Charlot et son ami iroquois, Kinaetenon, se mettent en direction du fort Richelieu, où le jeune héros rencontre un missionnaire jésuite, Isaac Jogues. Charlot et Kinaetenon quittent ensuite le fort et se dirigent vers un territoire iroquois d'Ossernenon. Là-bas, la sécurité de Charlot est mise en danger par des rumeurs persistantes qui attribuent une série de fléaux s'étant abattus sur la communauté amérindienne à un coffret laissé par le père Jogues. Victime d'une machination mise en œuvre par le sorcier qui l'accuse d'avoir volé le coffret, Charlot échappe de peu au bûcher. Jugé coupable, le héros est condamné à devenir l'esclave de son ami Kinaetenon. Amoureux de Perrine et demeuré fidèle à Charlot, Kinaetenon se garde bien de traiter son ami en esclave, mais doit feindre de se conformer au jugement rendu afin de protéger le protagoniste. Conscient du danger que court le père Jogues s'il revient à Ossernenon, Charlot essaie de l'en avertir. Après de vaines tentatives, Charlot et Kinaetenon réussissent à s'éloigner du village, mais le père Jogues a déjà été pris. Les alliés du missionnaire parmi les familles d'Ossernenon

plaident en faveur du jésuite qui est libéré. Or, le père est assassiné peu de temps après sa libération.

### *L'Idylle de Charlot*

À la suite des événements racontés dans le tome précédent, Charlot est à Ossernenon, où il est maintenu prisonnier. Esclave de son ami Kinaetenon, Charlot aperçoit des prisonniers hurons et algonquins qui sont amenés au village. Parmi les prisonniers, Charlot distingue une jeune femme qui lui rappelle l'aspect du lis. La jeune amérindienne devient l'esclave de la sœur de Kinaetenon, une femme cruelle. Blessée par sa maîtresse, l'héroïne est soignée par des herbes médicinales qui lui sont remises par Charlot. Rapidement, des liens se nouent entre Charlot et la jeune esclave qu'il surnomme Lis-en-Fleur. Animé d'un esprit de vengeance, Lis-en-Fleur veut laisser mourir l'enfant de sa maîtresse. Charlot s'y oppose et baptise le bébé avant qu'il ne décède. Folle de douleur, la mère de l'enfant s'en prend à Charlot qui, amoureux de Lis-en-Fleur, se laisse frapper pour protéger la jeune esclave. Charlot et Lis-en-Fleur sont de plus en plus en danger à Ossernenon et doivent prendre la fuite. Pourchassés, les deux héros sont sauvés par un groupe d'Amérindiens qui cheminaient vers Ossernenon. Lis-en-Fleur est alors enlevée par deux Hurons. Charlot, amoureux de la jeune femme, se lance à sa recherche. À la maison Sainte-Marie, Charlot apprend que Lis-en-Fleur s'est convertie et se trouve à la maison Saint-Joseph. Alors qu'il s'apprête à revoir Lis-en-Fleur, Charlot surprend un groupe d'Iroquois embusqués. Ceux-ci se lancent à l'attaque de maison Saint-Joseph avant que Charlot ait pu donner l'alarme. Lis-en-Fleur meurt en se sacrifiant pour protéger Charlot d'une balle iroquoise.

*Perrine et Charlot à Ville-Marie*

Après un séjour de quelques années en France, Charlot revient dans la colonie en compagnie de sa nouvelle épouse, Lise, de son jeune fils et du frère de Lise, André. Perrine, qui habite à Québec, décide de s'installer à Ville-Marie avec son frère et sa belle-sœur. Les premiers rapports entre Perrine et son beau-frère sont froids, André ayant surpris un commentaire déplaisant émis par Perrine. Croyant que Perrine nourrit des sentiments négatifs à son endroit, André évite, à maintes occasions, d'être en présence de Perrine. Il décide ainsi d'habiter au fort de Ville-Marie, plutôt qu'avec sa sœur, son beau-frère et sa belle-sœur. À Ville-Marie, Lise, dont la santé est fragile, craint pour la sécurité des siens. Alors que les relations entre les Montréalais et les tribus avoisinantes se détériorent, Charlot, qui a été mis au courant de la volonté de certains Amérindiens de s'en prendre aux Français, se porte volontaire pour aller avertir les missionnaires et les colons d'Onontagué du danger. Avant le départ de Charlot, André avoue à son beau-frère qu'il éprouve des sentiments amoureux pour Perrine. À son arrivée chez les Onontagué, Charlot constate que les habitants du fort ont déjà été mis au courant du péril et préparent un plan d'évasion. Après avoir organisé un festin à tout manger, les Français prennent la fuite dans deux grandes barques qui avaient été construites en secret. De retour à Ville-Marie, Charlot trouve Lise mourante, celle-ci ayant pris froid après avoir donné naissance à sa fille. Lise meurt laissant son fils et sa fille orphelins de leur mère.



*Le cœur de Perrine*

Le cœur encore lourd de la perte de son amour de jeunesse, Perrine consacre ses jours au soin des enfants de son frère, orphelins de leur mère. Veuf depuis peu Charlot, aimerait voir sa sœur épouser son beau-frère, André de Senancourt, qui revient de France. Croyant être sur le point de mourir à la suite d'une chasse qui s'est déroulée dans des conditions difficiles, Charlot fait promettre à Perrine et André de s'épouser. Si Charlot se remet, les deux fiancés n'en sont pas moins tenus de respecter leur engagement. André et Perrine, qui s'épousent sans que l'amour ait fleuri entre eux, sont séparés peu après leur mariage. Leur servante étant empêchée de voyager, Perrine doit temporairement rester à Québec alors qu'André retourne à Ville-Marie. Durant l'hiver, Perrine devient jalouse d'une servante d'André et comprend qu'elle éprouve des sentiments amoureux pour celui qu'elle a épousé. Au retour du printemps, Perrine rejoint son mari. À son arrivée, Perrine surprend André recevant un baiser de sa servante. André assure Perrine qu'il ne lui a pas été infidèle. Si Perrine est troublée par l'événement, André est déçu du manque de confiance de son épouse. Persuadé qu'une séparation peut être bénéfique, André accepte la mission que lui confie M. de Maisonneuve. Son mari gravement blessé et rendu confus, Perrine entreprend de le soigner à la maison. Croyant dans son délire que Perrine le déteste, André refuse d'être soigné par Perrine qui doit usurper l'identité de la sœur décédée de son mari pour prendre soin de ce dernier. Pendant la convalescence d'André, Charlot est blessé dans une attaque iroquoise et est ramené mourant auprès des siens. Quelques instants avant la mort de Charlot, André retrouve ses esprits et se rend retrouver son épouse qui veille le

mourant. Auprès du lit mortuaire, Perrine et André proclament leur amour mutuel et leur volonté de prendre soin des enfants de Charlot, devenus orphelins de père et de mère.

## ANNEXE B

*Monument Louis Hébert, Marie Rollet et Guillaume Couillard*

Parc Montmorency, Québec

Inauguration : 3 septembre 1918

Réalisation : Alfred Laliberté et M.-E. Charest.

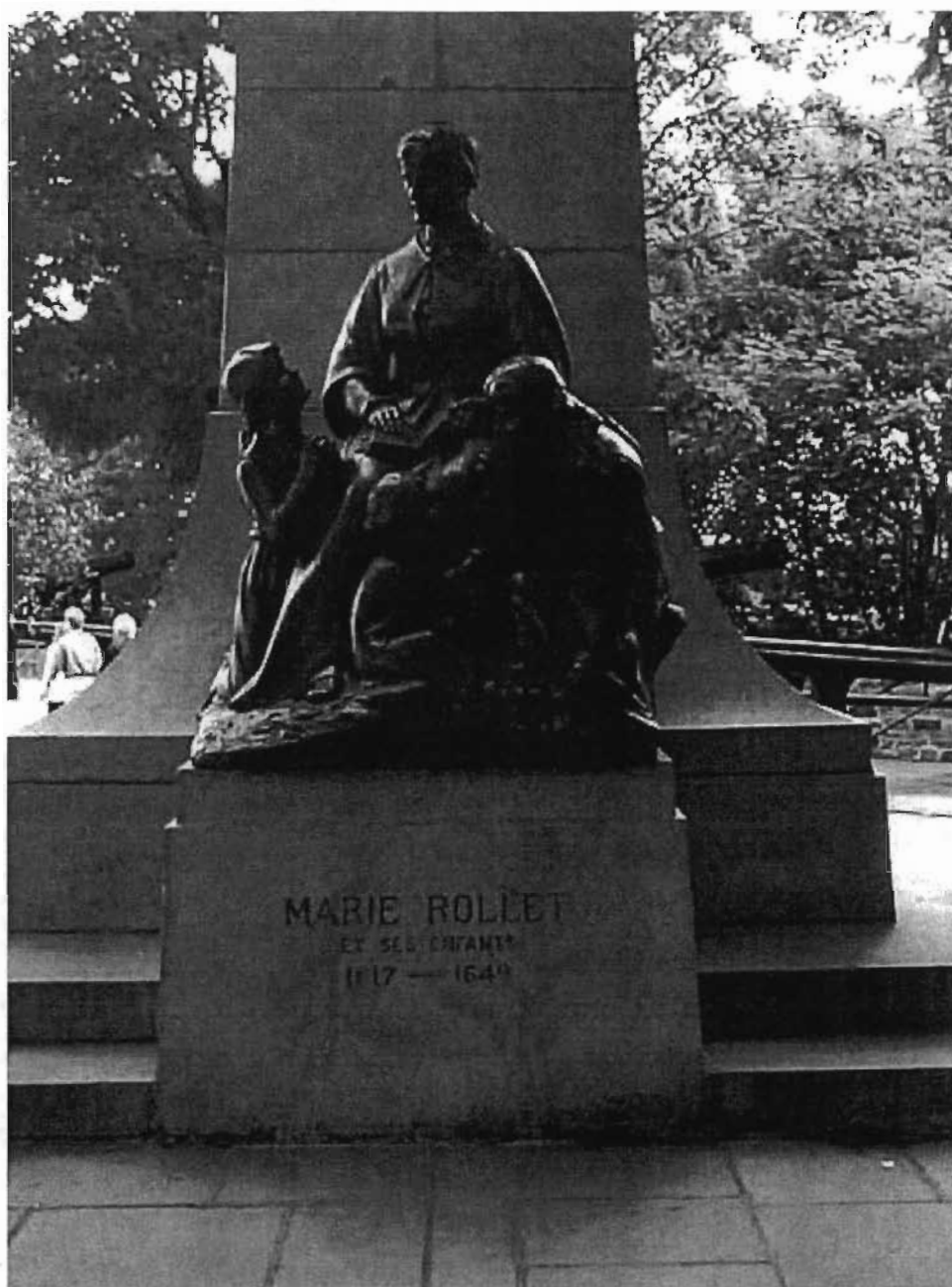
Figure 1 : Monument à Louis Hébert, face principale montrant Louis Hébert.

Figure 2 : Monument à Louis Hébert, face droite montrant Marie Rollet « et ses enfants ».

Source : Inventaire des lieux de mémoire de la Nouvelle-France, « Monument Louis Hébert, Marie Rollet et Guillaume Couillard », [en ligne], <<http://inventairenf.cieq.ulaval.ca:8080/inventaire/oneLieu.do;jsessionid=8735B57BB1C79B55A338E937F7421992?refLieu=657&returnForward=%2FoneTypeRepere.do%3FrefTypeRepere%3D1>>, site consulté le 10 novembre 2009.

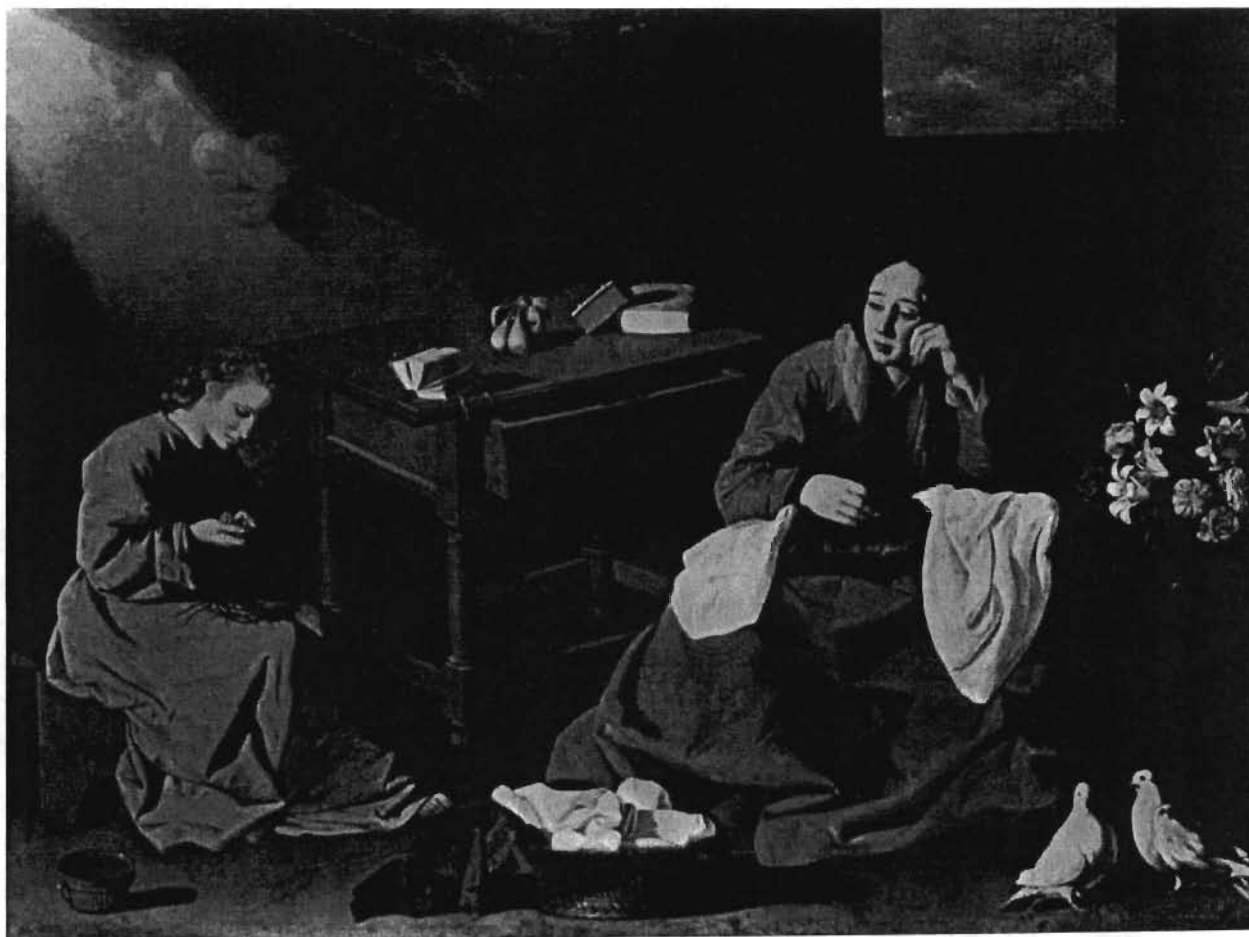






## ANNEXE C :

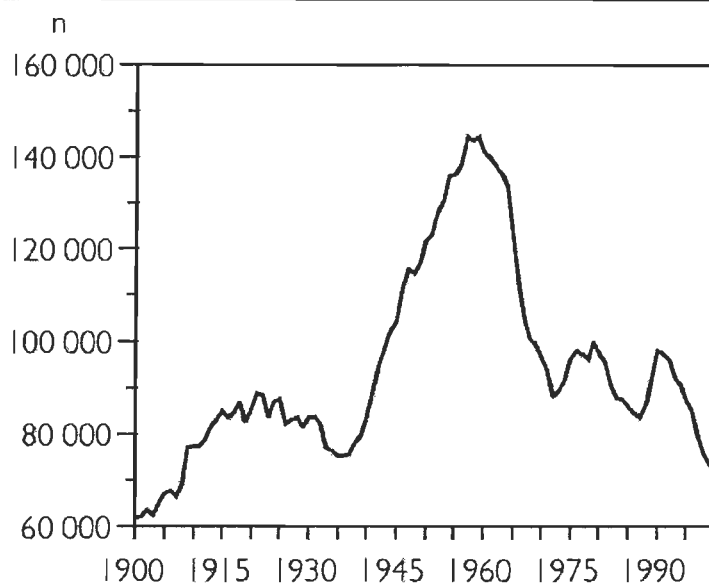
Figure 1 : Francisco de Zurbarán, *La maison de Nazareth ou L'enfant Jésus se blessant avec la couronne d'épines*, huile sur toile, vers 1630, Cleveland Museum of Art.



## ANNEXE D :

Figure 1 : Évolution du nombre des naissances au Québec en fonction du temps, au Québec, au XX<sup>e</sup> siècle.

### Naissances, Québec, 1900-2000



Source : Institut de la statistique du Québec, *La population du Québec au XX<sup>e</sup> siècle. Un siècle de mutations*, p. 11. cité dans Récitus, « Graphique sur le nombre de naissances au Québec, 1900-2000 », [en ligne], <[www.recitus.qc.ca/images](http://www.recitus.qc.ca/images)>, site consulté le 23 mars 2012.